Le commerce mecquois et la montée de l'Islam

Patricia Crone

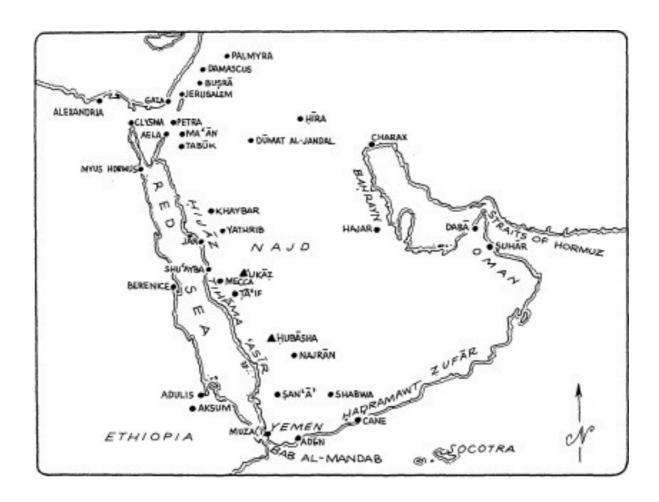
Ce livre doit son existence au fait que les conférenciers du début de l'histoire islamique sont censés savoir quelque chose sur le commerce de la Mecque, même si cela ne les intéresse pas beaucoup. Je voudrais donc remercier les étudiants des matières islamiques à Oxford de m'avoir forcée à entrer dans le sujet, et aussi d'avoir gracieusement supporté un professeur exaspéré par la suite. Si, malgré beaucoup d'efforts, le sentiment d'exaspération est toujours présent dans ce livre, tout ce que je peux dire, c'est que je ne l'aurais pas écrit sans lui. En outre, je voudrais remercier Adrian Brockett, Michael Cook, Gerald Hawting, Martin Hinds et Fritz Zimmermann pour avoir lu et commenté les ébauches à différents stades de réalisation. Je suis également redevable au professeur A.F.L. Beeston pour son aide sur les questions relatives au sud de l'Arabie, au professeur J. Baines pour ses réponses rapides et utiles aux questions égyptologiques, à F.N. Hepper du Royal Botanic Gardens à Kew pour ses vues sur un problème botanique, et au professeur M. G. Morony pour sa réaction au manuscrit dactylographié qui m'a largement avertie de l'impopularité potentielle de son contenu.

I. Les épices d'Arabie

1. Introduction

Tout étudiant de première année sait que La Mecque à l'époque du Prophète était le centre d'un empire commercial de grande envergure, jouant ainsi un rôle d'une certaine importance dans tous les récits orthodoxes de la montée de l'Islam. En effet, le commerce international des Mecquois a atteint une telle renommée que non seulement non jeunes étudiants, mais aussi les islamistes professionnels en sont venus à considérer la documentation comme tout à fait superflue. Ainsi, Montgomery Watt, dont l'interprétation bien connue de la vie de Muḥammad se concentre sur l'impact de la richesse commerciale sur l'ordre social et moral à La Mecque, consacre moins d'une page de son ouvrage en deux volumes à une discussion sur le commerce dont la richesse en question est censée provenir ; et avec des références dont il se dispense tout à fait. 1 Mais que savons-nous réellement du commerce de La Mecque ? Le travail de base sur le sujet a été fait par Lammens, un érudit notoirement peu fiable dont le nom est rarement mentionné dans la littérature secondaire sans une certaine prudence ou désapprobation, mais dont les conclusions semblent néanmoins avoir été acceptées par Watt.² Plus récemment, divers aspects de la question ont été repris et richement documentés par Kister.³ Le travail de Kister est apparemment tenu pour corroborer l'image dessinée par Lammens ; il n'y a, au moins, aucune différence appréciable entre les portraits du commerce Mecquois présentés par Watt sur la base de Lammens, par Shaban sur la base de Kister, et par Donner sur la base des deux.4 Mais, en fait, ni l'un Lammens ni Kister ne fournit de soutien au compte du récit conventionnel, le premier parce que son travail s'effondre lors de l'inspection de ses notes de bas de page, le second parce que ses notes de bas de page impeccables sapent nos hypothèses de base concernant la nature du commerce. Ce qui suit est la preuve que le commerce de la Mecque est tout simplement un problème.

Le récit conventionnel du commerce de la Mecque soulève une question simple : quelle(s) marchandise(s) a permis aux habitants d'un site si peu prometteur de faire du commerce à si grande échelle ? Le fait que l'empire commercial ait grandi dans un endroit inattendu est clair, quoique pas toujours clairement mis en évidence. Il y a eu, bien sûr, des centres commerciaux en Arabie qui se sont développés dans des zones de stérilité comparable, notamment à Aden. Mais Aden et d'autres villes côtières du sud de l'Arabie devaient toutes leur existence à la mer, comme l'a noté Muqaddasī, alors que La Mecque était une ville intérieure. Elle avait un petit port, Shu ayba, et le Coran parle abondamment de la navigabilité miraculeuse de la mer. Les sources sont d'accord pour dire que les Mecquois commerçaient avec l'Ethiopie, et il existe même une tradition isolée qui affirme qu'ils faisaient du commerce maritime avec Rugn. Mais les Mecquois n'avaient pas de bois et pas de navires; ils n'utilisaient pas leur port lorsqu'ils étaient sous le blocus de Muḥammad, et ni Shu ayba ni la mer ne reçoivent beaucoup d'attention dans la tradition.



Les centres de commerce caravaniers, par contre, étaient généralement situés dans des environnements moins hostiles et plus proches de leurs clients que ne l'était La Mecque, comme en témoignent la Minéenne Dedan, la Palmyre Romaine et Ḥā'il d'Ibn Rashīd. En guise de compensation, on attribue souvent à La

Mecque l'avantage d'avoir été située au carrefour de toutes les grandes routes commerciales en Arabie¹², ou du moins d'avoir été une étape naturelle sur la route dite de l'encens du sud de l'Arabie vers la Syrie¹³.

Mais comme le souligne Bulliet, ces affirmations sont tout à fait fausses. La Mecque est cachée à l'extrémité de la péninsule : " ce n'est que par une lecture de carte des plus torturées qu'elle peut être décrite comme un carrefour naturel entre une route nord-sud et une route est-ouest ". 14 Et le fait qu'elle soit plus ou moins équidistante du sud de l'Arabie et de la Syrie ne suffit pas à en faire une halte naturelle sur la route de l'encens. En premier lieu, les caravanes qui empruntaient cet itinéraire s'arrêtaient au moins six fois sur le chemin ; elles n'étaient pas contraintes de s'arrêter à La Mecque simplement parce qu'elles se trouvaient à peu près à mi-chemin. "Sur un voyage d'une durée d'environ deux mois, le concept d'un point à mi-chemin comme lieu de repos naturel est plutôt contraint". 15 D'autre part, les lieux stériles ne constituent pas des haltes naturelles où qu'ils se trouvent, et encore moins lorsqu'ils se trouvent à une courte distance d'un environnement vert bien connu. Pourquoi les caravanes auraient-elles dû faire une descente raide jusqu'à la vallée aride de la Mecque alors qu'elles auraient pu s'arrêter à Ṭā'if ? La Mecque disposait bien sûr d'un puits et d'un sanctuaire, mais Ṭāi'if aussi, qui possédait en outre de la nourriture. En troisième lieu, il apparaît que La Mecque n'était pas du tout située sur la route de l'encens. Aller du sud de l'Arabie à la Syrie via La Mecque aurait signifié un détour par rapport à la route naturelle, comme Müller et Groom l'ont fait remarquer ; et Groom estime que la route de l'encens a dû contourner La Mecque d'une centaine de kilomètres. 16 La Mecque, en d'autres termes, n'était pas seulement distante et stérile; elle était aussi hors des sentiers battus. "La seule raison pour laquelle La Mecque est devenue un grand centre commercial, selon Bulliet, c'est qu'elle a réussi à mettre le commerce sous son contrôle." 17 Il est certainement difficile de penser à autre chose. Mais quel commerce ? Quel produit était disponible en Arabie qui pouvait être transporté à une telle distance, dans un environnement aussi inhospitalier, tout en étant vendu à un prix suffisamment élevé pour soutenir la croissance d'une ville dans un site périphérique dépourvu de ressources naturelles ? Dans la Rome de Dioclétien, il était moins cher d'expédier le blé d'Alexandrie à Rome sur une distance d'environ 1250 milles que de le transporter par voie terrestre. 18 La distance de Najrān à Gaza était d'environ 1250 milles, sans compter le détour à la Mecque. 19 "Une caravane met un mois pour aller en Syrie et un mois pour y retourner ", ont objecté les Mecquois lorsque Mohammed a prétendu avoir visité Jérusalem dans la nuit. 20 Quoi que les Mecquois aient vendu, leurs biens devaient être rares, très convoités, raisonnablement légers et excessivement chers.

On peut lire un grand nombre de récits sur le commerce de la Mecque sans être initié au secret de ce que les Mecquois ont échangé, mais la plupart des islamistes les considèrent clairement comme des vendeurs d'encens, d'épices et d'autres produits exotiques. "A la fin du sixième siècle après J.-C., ils avaient pris le contrôle de la majeure partie du commerce entre le Yémen et la Syrie - une route importante par laquelle l'Occident obtenait des produits de luxe indiens ainsi que de l'encens sud-arabe", comme nous en informe Watt. La Mecque était "un point de transfert dans le réseau commercial de longue distance entre l'Inde, l'Afrique et la Méditerranée", comme nous le dit Donner dans une déclaration plus récente. Des

déclarations similaires sont courantes dans la littérature secondaire. Le concens, les épices, les esclaves, la soie et ainsi de suite conviendraient parfaitement. La source de tout cela, cependant, est Lammens, et en se tournant vers Kister on trouve les Mecquois engagés dans un commerce d'un genre considérablement plus humble. Le commerce international des Mecquois repose ici sur des articles tels que le cuir et les vêtements, que les Mecquois annoncent d'ailleurs comme étant bon marché. Il n'y a pas d'encens, ni d'autres épices, dans l'œuvre de Kister, et il en va de même pour Sprenger, qui a également identifié le principal article d'exportation comme étant du cuir. Il est clair que quelque chose ne va pas. Les Mecquois échangeaient-ils vraiment de l'encens, des épices et d'autres produits de luxe? Sinon, auraient-ils pu fonder un empire commercial de dimension internationale sur la base de la maroquinerie et de l'habillement? La réponse aux deux questions semble être non, et c'est pour cette raison que le commerce de la Mecque pose problème.

Pourquoi les islamistes trouvent-ils si facile de croire que les Mecquois échangeaient de l'encens, des épices et des produits similaires ? Probablement parce que l'Arabie est indélébilement associée à ce genre de biens dans l'esprit de toute personne éduquée. En outre, quels autres articles importants étaient disponibles en Arabie que les Mecquois puissent exporter ? Parce que le commerce classique des épices de l'Arabie est si célèbre, pratiquement tous les récits du commerce de la Mecque ont tendance à être moulés à son image ; ou en d'autres termes, le commerce de la Mecque a tendance à être décrit sur la base de stéréotypes. Les stéréotypes en question peuvent être résumés comme suit.

Déjà au troisième millénaire avant Jésus-Christ, les Arabes du sud commerçaient de l'encens, plus tard aussi des produits étrangers ; en effet, les premiers contacts commerciaux et culturels entre la Méditerranée et les terres autour de l'océan Indien ont été établis par la voie terrestre de l'encens.²⁴ En tout cas, il n'y a aucun doute que le commerce s'est pleinement développé vers 900 avant Jésus-Christ, quand la reine de Saba visita Salomon et quand les Arabes contrôlèrent assurément la route maritime vers l'Inde; 25 et ils approvisionnèrent certainement l'Egypte en épices, tissus et pierres précieuses indiennes vers cette époque. 26 Ils fournissaient aussi l'Irak antique, car la politique assyrienne vis-à-vis de l'Arabie était dictée par le souci de la sécurité de la route de l'encens,²⁷ mais certains pensent que le commerce entre Babylone et l'Inde n'est tombé entre les mains arabes que lors de la conquête achéménide de l'Irak.²⁸ En tout état de cause, ils ont rapidement offert à leurs clients tous les produits de l'Inde, de l'Extrême-Orient et de l'Afrique tropicale de l'Abyssinie à Madagascar.²⁹ Ils étaient un peuple étrange en ce sens qu'ils naviguaient vers l'Afrique et l'Inde, mais transportaient leurs marchandises en caravane lorsqu'ils atteignaient leurs côtes natales : c'était parce que leurs bateaux, bien que suffisants pour les voyages de longue distance, étaient trop primitifs pour la navigation dans la mer Rouge et, apparemment, aussi, dans le Golfe Persique.³⁰ Mais ils étaient parfaitement capables de tenir les Indiens à l'écart de la mer Rouge, et c'est parce qu'ils ont gardé leur monopole commercial avec une telle jalousie que nous sommes si mal informés sur ce commerce précoce.31

Nous pouvons cependant être assurés que tout le commerce florissant décrit par Pline (79 après J.-C.) et le *Periplus* (probablement environ 50 après J.-C.) faisait partie de la vie quotidienne de l'ancienne Saba quelque neuf cents ans auparavant.³² Nous pouvons également être assurés qu'il faisait partie de la vie quotidienne quelque cinq cents ans plus tard. L'emprise arabe du sud sur le commerce indien survécut d'une manière ou d'une autre à l'établissement de contacts commerciaux directs entre l'Inde et le monde gréco-romain, de sorte que lorsque l'Arabie du sud déclina, les Mecquois reprirent la tâche de satisfaire l'énorme demande romaine en produits de luxe.³³ Les Mecquois utilisèrent le même itinéraire terrestre ; c'est sur leur contrôle de l'ancienne route des encens que reposa leur domination commerciale en Arabie.³⁴ Et ils exportèrent les mêmes produits : l'encens (oliban) arabe, l'ivoire et l'or d'Afrique de l'Est, les épices indiennes, la soie chinoise, etc.³⁵ Ce n'est que lors de la conquête arabe du Moyen-Orient que ce vénérable commerce prit fin, après une durée de vie d'environ quinze ou vingt-cinq siècles.

Tout cela, bien sûr, est quelque peu invraisemblable; dans ce qui suit, je me consacrerai à démontrer que cela est également tout à fait faux. Le commerce sud arabe de l'encens et des épices n'est pas aussi vieux qu'on le suppose généralement, et les marchandises en question n'ont pas invariablement été envoyées au nord par caravane : la dernière allusion à la route terrestre date du premier (ou, pour certains, du début du deuxième siècle de notre ère), et le commerce de transit semble avoir été maritime dès le début. Ni le commerce de l'encens ni le commerce de transit n'ont survécu assez longtemps pour que les Meccans en héritent, et il n'y avait pas de commerce d'encens, d'épices et de produits de luxe étrangers. Du moins, la tradition islamique ignore tout à fait que les Mecquois sont censés avoir manipulé ce type de marchandises, et les Grecs à qui ils sont censés les avoir vendus n'ont jamais entendu parler de La Mecque. Le commerce des Mecquois existait, si l'on se fie à la tradition islamique. Mais le commerce décrit dans cette tradition ne ressemble guère à celui de Lammens, Watt ou de leurs divers disciples.

- 1 W. M. Watt, Muḥammad at Mecca, p. 3.
- H. Lammens, La Mecque à la veille de l'hégire; id, "La république marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère"; cf. aussi id, La cité arabe de Țăif ā à la veille de l'hégire. Que Lammens soit la source derrière la présentation de Watt est clair à la fois par des considérations de contenu et par le fait qu'il est la seule autorité qui y soit mentionnée. On reproche à Lammens d'avoir été trop sûr des détails des opérations financières à La Mecque, mais sa conclusion selon laquelle les opérations en question étaient d'une complexité considérable est acceptée (Watt, Muhammad à La Mecque, p. 3).
- Woir en particulier M. J. Kister, "La Mecque et Tamīm (Aspects of Their Relations)"; et idem, "Some Reports Concerning Mecca from Jāhiliyya to Islam".
- 4 M. A. Shaban, Islamic History, A New Interpretation, p. 2 et suivantes ; le fait que cette présentation soit basée sur le travail de Kister est indiqué à la p. 2n. F. M. Donner, "Mecca's Food Supplies and Muhammad's Boycott" ; le lecteur est renvoyé aux travaux de Lammens et Kister à la p. 250n.

- Muḥammad b. Aḥmad al-Muqaddasī, *Descriptio imperii moslemici*, p. 85 (Aden), 95 (villes côtières en général). Il y a une sorte de parallèle avec La Mecque dans le Shabwa préislamique, une ville intérieure dans un environnement aride, qui était aussi un centre de culte et un centre de commerce (cf. *EI*², s.v. Ḥaḍramawt [Beeston]). Mais les dirigeants de Shabwa ont eu la chance de contrôler les régions productrices d'encens de l'Arabie afin qu'ils puissent décréter plus ou moins à volonté où ils voulaient que l'encens soit collecté (un point sur lequel je reviendrai). Il n'y avait rien de comparable dans le voisinage de La Mecque ou sous le contrôle de La Mecque.
- Pas Jār, comme le dit Donner ("Mecca's Food Supplies", p. 254). Jār était le port de Médine, Shu'ayba étant celui de La Mecque jusqu'à ce qu'il soit remplacé par Jedda sous le califat d'Uthman (cf. *EP*, *s.vv.* Djār, Djudda; cf. aussi G. R. Hawting, "The Origin of Jedda and the Problem of al-Shu'ayba".
- Quarante fois, selon S. Fraenkel, *Die aramäischen Fremdwörter im arabischen*, p. 211. C'est étrange, comme le souligne Barthold, car il n'existe aucune trace de Muḥammad ayant voyagé par mer, ni même d'en avoir été proche, et les descriptions sont très vivantes (W. W. Barthold, "Der Koran und das Meer").
- Aḥmad Ibn Ḥanbal, al-'Ilal, I, 244, no. 1,410 (noté pour la première fois par Kister, "Some Reports", p. 93). Comparer avec la tradition dans Sulaymān b. Aḥmad al-Ṭabarānī, *al-Mu'jam al-ṣaghīr*, I, 113, selon laquelle les compagnons du prophète faisaient du commerce maritime avec la Syrie (également noté pour la première fois par Kister).
- Lorsque les Quraysh reconstruisirent la Ka'ba peu avant *l'hijra*, le bois de son toit provenait d'un navire grec ayant fait naufrage à Shu'ayba (ainsi Muḥammad b. 'Abdallāh al-Azraqī, *Kitāb akhbār Makka*, pp. 104 f., 107; Muḥammad Ibn Sa'd, *al-Ṭabaqāt al-kubrā*, I, 145; Yāqūt b. 'Abdallāh, *Kitāb Mu'jam al-buldān*, III, 301, *s.v.* Shu'ayba; Aḥmad b. 'Alī Ibn Ḥajar al-'Asqalāni, Kitāb al-iṣāba fī tamyīz al-ṣaḥāba, I, 141, no. 580, s.v. Bāqūm. La version parallèle fait échouer anachroniquement le navire à Jedda ('Abd al-Malik Ibn Hishām, *Das Leben Muhammeds nach Muhammed Ibn Ishâk*, p. 122; Muḥammad b. Jarīr al-Ṭabarī, *Ta'rīkh al-rusul wa'l-mulūk*, ser. i, p. 1, 135). Selon une version plus élaborée, le navire transportait des matériaux de construction tels que le bois, le marbre et le fer pour la reconstruction d'une église éthiopienne détruite par les Perses (Ismā'īl b. Umar Ibn Kathīr, *al-Bidāya wa'l-nihāya*, II, 301, citant le Maghāzī de Sa'īd b. Yaḥyā al-Umawī; de même 'Alī b. al-Ḥusayn al-Mas'ūdī, *Kitāb murūj al-dhahab*, IV, 126 f.) Cf. aussi[M.]. Gaudefroy-Demombynes, *Le pèlerinage à la Mekke*, pp. 33 f.
- Les *muhājirūn* qui sont allés en Éthiopie ont voyagé à bord de navires appartenant à des marchands manifestement étrangers ; les Quraysh les ont poursuivis, mais ils ont dû s'arrêter en atteignant la côte (Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. 1, p. 1, 181 f. ; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, I, 204).
- "Évitez la côte et prenez la route de l'Irak", comme l'a conseillé un Qurashī lorsque la route vers la Syrie a été bloquée (Muḥammad b. 'Umar al-Wāqidī, *Kitāb al-Maghāzī*, I, 197). Ce point a déjà été soulevé à plusieurs reprises, d'abord probablement par Lammens (Mecque, p. 381).

- Cette idée remonte à Lammens (Mecque, p. 118; "République", p. 26, 51), et a été répétée depuis par Watt, *Muhammad à La Mecque*, p. 3; Shaban, *Histoire islamique*, I, 6; M. Rodinson, *Mohammed*, p. 39; P. K. Hitti, *Capital Cities of Arab Islam*, p. 7; I. Shahid (Kawar), "The Arabs in the Peace Treaty of A.D. 561", p. 192.
- Cette idée remonte aussi à Lammens (cf. "République", p. 51, où il s'agit d'une des étapes les plus importantes sur cet itinéraire; *Mecque*, p.118, où il s'agit probablement d'une telle étape). Il a été accepté avec prudence par B. Lewis, *The Arabs in History*, p. 34, et de tout cœur par Hitti, *Capital Cities*, p. 5.
- R. W. Bulliet, *The Camel and the Wheel*, p. 105 et n40. Lammens a produit la version de Balādhūrī de l'accord d'Ḥudaybiyya en faveur de son point de vue. Dans cet accord, la sécurité est accordée aux personnes voyageant (de Médine) à La Mecque sur le ḥajj ou l'umra, ou en route vers Ṭā'if ou le Yémen, ainsi qu'aux personnes voyageant (de La Mecque) à Médine en route vers la Syrie et l'est (Aḥmad b. Yaḥyā, al-Balādhurī, *Kitāb futūḥ al-buldān*, p. 36; *id.*, *Ansāb al-ashrāf*, I, 351. D'autres versions du traité ne comportent pas une telle clause, cf. *EI*², *s.v.* al-Ḥudaybiya et les références qui y sont données). Cela suggère certainement que les gens pouvaient passer par La Mecque pour se rendre au Yémen; mais c'est de Médine, et non de La Mecque, qu'ils sont censés se rendre en Syrie et en Irak. (Lammens a souvent produit que les informations sur Médine sont également valables pour La Mecque.)
 - Bulliet, Camel and the Wheel, p. 105.
- 16 W. W. Miller, Weihrauch, col. 723; N. Groom, Frankincense and Myrrh, p. 193. Dans W. C. Brice, ed., An Historical Atlas of Islam, pp. 14 f., 19, la route de l'encens passe toujours par La Mecque.
 - Bulliet, Camel and the Wheel, p. 105.
- 18 A.H.M. Jones, "The Economic Life of the Towns of the Roman Empire," p. 164; comparer avec N. Steensgaard, *Carracks, Caravans and Companies*, p. 40.
- Voir la liste utile des distances, en miles et en jours de voyage, dans Groom, *Frankincense*, p. 213.
 - Ibn Hishām, Leben, p. 264.
- 21 Watt, *Muhammad at Mecca*, p. 3; de même *id.*, *Muhammad, Prophet and Statesman*, p. I; *id.*, "Kuraysh" dans *EF*.
- Donner, "Mecca's Food Supplies," p. 250. Voir par exemple, H.A.R. Gibb, *Islam*, pp. 17, 26; B. Aswad, "Social and Ecological Aspects in the Origin of the Islamic State," p. 426; Hitti, *Capital Cities*, p. 7; Shahid, "Arabs in the Peace Treaty," pp. 190 ff.; cf. *id.*, "Two Qur'ānic Sūras: *al-Fīl* and *Qurayš*," p. 436 (Je suis reconnaissante au Dr. G. M. Hinds d'avoir attiré mon attention sur cet article); I. M. Lapidus, "The Arab Conquests and the Formation of Islamic Society," p. 60; Groom, *Frankincense*, p. 162.
- 23 Kister, "Mecca and Tamīm," p. i 16. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Moḥammad*, III, 94 f
 - C. Rathjens, "Die alten Welthandelstrassen und die Offenbarungsreligionen," pp. 115, 122.

- H. von Wissmann, *Die Mauer der Sabäerhauptstadt Maryab*, p. 1; R. Le Baron Bowen, "Ancient Trade Routes in South Arabia," p. 35. Une vue similaire semble être implicite chez G. L. Harding, *Archaeology in the Aden Protectorates*, p. 5. Il n'est pas clair si les épices que la Reine de Saba jette aux pieds de Salomon à Rathjens, "Welthandelstrassen", p. 122, sont envisagées à la fois comme arabes et indiennes. Müller ne s'engage certainement pas dans ce point de vue, bien qu'il l'accepte avec prudence comme preuve de l'existence du commerce de l'encens arabe du sud (*Weihrauch*, col. 745).
- W. H. Schoff, tr., *The Periplus of the Erythraean Sea*, p. 3. (Les références par traducteur et par page renvoient aux commentaires de Schoff, ceux par titre et paragraphe à la traduction.)
- T. W. Rosmarin, "Aribi und Arabien in den babylonisch-assyrischen Quellen," pp. 2, 7, 22; A. van den Branden, *Histoire de Thamoud*, p. 6.
 - Ainsi J. Kennedy, "The Early Commerce of Babylon with India," p. 271.
 - 29 Rathjens, "Welthandelstrassen," p. 122.
- Ainsi B. Doe, *Southern Arabia*, p. 50; Rathjens, "Welthandelstrassen", p. 115, tous deux en référence à la mer Rouge seulement. Kennedy, "Early Commerce", p. 248 f., laisse entendre qu'ils étaient tout aussi incapables de naviguer dans le golfe Persique. Mais Doe suppose que les bateaux primitifs des Gerrhéens étaient assez bons pour la navigation dans le golfe Persique (*Southern Arabia*, p. so), et Schoff suppose que ceux des Arabes du sud étaient assez bons pour la navigation dans la mer Rouge (Schoff, *Periplus*, p. 3), ce qui rend l'emploi de la route terrestre encore plus étrange.
- 31 Schoff, *Periplus*, pp. 88 f.; E. H. Warmington, *The Commerce between the Roman Empire and India*, pp. 11, 13. Cf. ci-dessous, Ch. 2 n105.
- Pour la date du *Periplus*, voir maintenant M. G. Raschke, "New Studies in Roman Commerce with the East", p.63 si l'on se réfère à l'immense littérature sur la question. Pour Saba, voir G. W. van Beek, "The Land of Sheba", p. 48 ; cf. aussi *id.*, "Frankincense and Myrrh in Ancient South Arabia", p. 146
- 33 Schoff, *Periplus*, p. 6; H. Hasan, *A History of Persian Navigation*, p. 48; Donner, "Mecca's Food Supplies," p. 250.
- Watt, *Muhammad at Mecca*, p. 3 ; Shahid, "Two Qur'ānic Sūras", p. 436. De même R. Paret, "Les villes de Syrie du sud et les routes commerciales d'Arabie à la fin du VIème siècle", p. 441 f. ; R. Simon, "Ḥums et īlāf, ou commerce sans guerre", p. 222 (bien que le travail de Simon soit par ailleurs une tentative rafraîchissante d'aller au-delà des vérités rebattues).
- 35 Une documentation détaillée sera donnée au chapitre 3 ; mais comparez par exemple Doe, Southern Arabia, p. 52 (avec référence aux sixième et cinquième siècle avant J.-C.) et Donner, "Mecca's Food Supplies", pp. 250, 254 (avec référence au sixième et au début du septième siècle après J.-C.).

2. Le commerce classique des épices

Le propos de ce chapitre est de corriger diverses idées fausses sur le marché classique des épices qui ont influencé le récit standard du commerce de la Mecque; et deux de ses conclusions (l'effondrement du commerce de l'encens, la pénétration étrangère de l'Arabie) sont d'une pertinence directe concernant l'objet de ce livre. Le lecteur qui ne s'intéresse pas à l'arrière-plan classique peut passer directement à la partie II, à condition qu'il soit disposé à se référer aux pages considérées comme pertinentes dans les notes des parties II et III.

Le commerce de l'encens

Les épices d'Arabie étaient des épices au sens classique du mot, c'est-à-dire qu'elles composaient une catégorie beaucoup plus large qu'aujourd hui. Elles comprenaient de l'encens, ou des substances qui dégageaient une odeur agréable lorsqu'elles étaient brûlées ; des parfums, des onguents et d'autres substances odorantes avec lesquelles qu'on tamponnait, étalait ou saupoudrait sur le corps ou les vêtements ; des aliments ou des boissons pour améliorer leur goût, prolonger leur vie ou leur conférer des propriétés médicinales ou magiques ; et elles comprenaient aussi des antidotes. L'est grâce à cet usage que les épices des Mecquois s'avèrent être de l'encens chez Rodinson, mais du parfum chez Margoliouth, alors que les "produits de luxe indiens" de Watt signifient vraisemblablement des condiments. Dans ce qui suit, j'utiliserai également des "épices" sans réserve pour désigner l'une ou les trois catégories, en distinguant si nécessaire. Nous pouvons commencer par examiner le commerce des "épices" originaires d'Arabie.

Les épices d'Arabie étaient essentiellement des produits de l'encens, les deux plus importants étant l'encens et la myrrhe.³ L'oliban (grec *libanos*, *libanōtos*; latin t(h)us; arabe $lub\bar{a}n$) est une résine de gomme, ou plus précisément une oléo-gomme-résine, exsudée par diverses espèces du genre *Boswellia* Roxb., de la famille des Burseraceae, par incision de l'écorce.⁴ Le genre est originaire d'Arabie, de Socotra, d'Afrique de l'Est et d'Inde. Seules deux espèces du genre, cependant, produisent du "véritable encens", la denrée si appréciée du monde antique. Ces deux espèces sont B. *carteri* Birdw. et B. *sacra* Flück (précédemment regroupées sous l'ancienne désignation)⁵, et elles ne sont originaires que d'Arabie du Sud et d'Afrique de l'Est. C'était donc les produits des arbres du sud de l'Arabie et de l'Afrique de l'Est qui étaient convoités par les Egyptiens, les Juifs, les Grecs, les Romains et les Perses; avec le temps, ils ont fini par être convoités même par les Indiens et les Chinois. L'encens était brûlé en l'honneur des dieux, aux funérailles et dans les maisons privées. Il a également été utilisé comme médicament, comme épice (dans notre sens du terme) et, à petite échelle, comme ingrédient de parfum.

La myrrhe (grec *myrrha*, *smyrna/ē*; latin *myrr(h)a*; arabe *murr*) est aussi une oléo-gomme-résine. Elle est exsudée par diverses espèces de *Commiphora* Jacq. (= *Balsamodendron* Kunth.), Burseraceae, la même famille que celle à laquelle appartient l'encens. L'arbre commun de myrrhe est le C. *myrrha* (Nees) Engl. mais il existe aussi d'autres espèces en Arabie, où leur habitat est considérablement plus large que celui de

l'oliban, et il y en a bien plus encore en Somalie. D'autres espèces se trouvent en Inde, où elles donnent une substance connue sous le nom de *bdellium*, sur laquelle je reviendrai. La myrrhe était utilisée comme encens ou comme ingrédient, mais son rôle le plus important était la fabrication de pommades, de parfums et de médicaments. Elle a également été utilisée pour l'embaumement.

Quand le commerce de l'encens et de la myrrhe d'Arabie du Sud a-t-il commencé ? Cette question peut être réglée brièvement ici, puisqu'elle a récemment été traitée par Groom, dont les conclusions peuvent être acceptées avec de légères modifications. La réponse ne semble pas être antérieure au septième siècle avant J.-C., pour des raisons que l'on peut résumer comme suit.

Il se peut bien que les anciens Egyptiens aient importé de la myrrhe et de l'encens de Punt dès le troisième millénaire avant J.-C., et Punt pourrait bien avoir été le nom non seulement du côté africain, mais aussi du côté arabe de la mer Rouge.⁷ Il est cependant très improbable que les anciens Egyptiens aient navigué au-delà de Bab al-Mandab, encore moins jusqu'à Zufār, la seule ou la principale région productrice d'encens de l'Arabie⁸; et l'association de Punt avec l'ivoire, l'ébène, les girafes, les huttes d'herbe, etc. suggère certainement que les Egyptiens ont obtenu leurs aromates en Afrique de l'Est. D'un point de vue arabe, les preuves égyptiennes anciennes peuvent donc être rejetées.

Par la suite, il n'y a aucune preuve jusqu'à ce que la reine de Saba, qui a présenté à Salomon des épices d'un genre non identifié vers 900 avant J.-C. Cette reine ne prouve pas, cependant, qu'un commerce d'épices d'Arabie du Sud existait déjà, parce qu'elle est plus plausiblement considérée comme une souveraine d'Arabie du Nord.9 En premier lieu, les Sabéens sont un peuple arabe du nord dans les documents assyriens, ainsi que dans certains récits bibliques et classiques ; et l'explication traditionnelle selon laquelle ces Sabéens étaient une colonie commerciale du sud n'est pas plausible étant donné qu'ils apparaissent comme un peuple guerrier dans les documents assyriens et comme des raiders qui emportent les troupeaux de Job dans la Bible. 10 En second lieu, les reines sont bien attestées pour les tribus arabes du nord dans les registres assyriens¹¹, alors qu'aucune n'est attestée pour l'Arabie du sud à aucun moment; en effet, il n'existe aucune preuve indépendante pour les institutions monarchiques en Arabie du sud dès 900 avant J.-C. En troisième lieu, les épices non identifiées que la reine de Saba a présentées à Salomon auraient aussi bien pu venir d'Arabie du nord que du sud. De nombreux produits d'encens et autres aromatiques étaient disponibles en Arabie du Nord, en Palestine et ailleurs. C'était de tels produits locaux, et non des importations du sud de l'Arabie, que les Ismaélites de Galaad vendaient en Egypte, et rien dans le récit biblique ne suggère que ceux avec lesquels la reine de Saba régalait son hôte provenaient de tout autre endroit. 12 Le récit biblique ne nous ramène donc pas plus loin que le septième siècle avant Jésus-Christ, la date généralement acceptée par les savants bibliques pour l'adoption par les Israélites de l'utilisation de l'encens et autres produits d'encens dans le culte.¹³

En ce qui concerne les documents assyriens, ils mentionnent fréquemment les épices parmi les marchandises payées par divers souverains arabes en hommage aux rois assyriens aux huitième et septième siècles avant Jésus-Christ. ¹⁴ Mais il semblerait qu'il s'agisse là encore de produits arabes du nord, car l'encens n'est attesté en Mésopotamie que plusieurs siècles plus tard et le *murru* communément mentionné était une plante locale, et non une résine importée. ¹⁵ Rien dans les témoignages assyriens ne suggère une date antérieure au début du commerce au septième siècle avant Jésus-Christ.

Il nous reste les preuves archéologiques. Il n'y en a pas beaucoup, et ce qui existe ne suggère pas non plus une date antérieure. Le sceau en argile d'Arabie du Sud trouvé à Béthel ne prouve certainement pas que le commerce existait déjà au IXe siècle avant J-C., en partie parce qu'il y a des raisons de penser qu'il n'est arrivé à Béthel qu'à l'époque moderne¹⁶, et en partie parce que, même si ce n'est pas le cas, le sceau luimême est totalement indatable¹⁷. Les tessons de poterie arabes du sud qui ont été trouvés à Aqaba sont maintenant datés du sixième siècle avant Jésus-Christ;¹⁸ le trépied arabe du sud qui a pu être trouvé en Irak ne date que du sixième au quatrième siècle avant Jésus-Christ;¹⁹ et il en va de même pour d'autres découvertes suggérant un commerce entre l'Arabie du sud et la Mésopotamie. En bref, la croyance que le commerce de l'encens entre l'Arabie du Sud et le Croissant Fertile est d'une immense antiquité n'a pas beaucoup de preuves en sa faveur.

Cependant, ce commerce doit avoir commencé vers le septième siècle avant J.-C.. Cela est clair en partie d'après le récit biblique et en partie du fait que l'encens et la myrrhe étaient connus sous leurs noms sémitiques, même en Grèce lointaine, par environ 600 avant Jésus-Christ, lorsqu'ils sont attestés dans la poésie de Sappho.²⁰ Les preuves archéologiques remontent au sixième siècle avant Jésus-Christ, comme on l'a vu, et le commerce devient de plus en plus attesté par la suite.²¹ On peut donc dire que le commerce est d'un âge vénérable même s'il n'est pas aussi vieux que la civilisation elle-même. Comment les produits d'encens ont-ils été transportés ? Il est plausible de soutenir que le premier commerce s'est fait par voie terrestre. Mais en laissant de côté le point évident que les expéditions maritimes à Punt de la part des anciens Egyptiens ne témoignent pas de l'existence d'une route terrestre, comme on l'a fait valoir avec sérieux²², le fait que le premier commerce se faisait par voie terrestre ne signifie en aucune façon que tous les aromatiques arabes ont continué à être transportés largement ou entièrement de cette façon jusqu'à la toute fin du commerce²³; comme on le verra, les preuves suggèrent le contraire.

Nous n'entendons rien au sujet de la route terrestre jusqu'à la période hellénistique. Selon Hieronymus de Cardia (historien de la période 323-272 av. J.-C.), cité par Diodore de Sicile, un bon nombre de Nabatéens étaient "habitués à faire descendre à la mer [la Méditerranée] l'oliban, la myrrhe et les épices les plus précieuses qu'ils obtiennent de ceux qui les acheminent depuis ce qu'on appelle Arabia Eudaemon". Compte tenu de la date de cette déclaration, les marchandises en question ont vraisemblablement été acheminées aux Nabatéens par voie terrestre, bien que le texte ne l'indique pas explicitement²⁴. Un récit plus explicite est fourni par Eratosthène (c. 275-194 av. J.-C.), cité par Strabon. Selon lui, on troquait de l'oliban, de la myrrhe et d'autres aromatiques arabes des Ḥaḍramawt et QatabLn avec les marchands qui

mettaient soixante-dix jours pour aller d'Ailana (c'est-à-dire Aqaba en Jordanie) à Minaia, alors que les Gabaioi, qui qu'ils aient été²⁵, se rendaient au Ḥaḍramawt en quarante jours²⁶. Artémidore (environ 100 av. J.-C.) fait de nouveau allusion à la route terrestre.), qui est aussi cité par Strabon et qui, après un récit de la vie paresseuse et facile des Sabéens (du sud), nous dit que " ceux qui vivent près les uns des autres reçoivent en succession continue les cargaisons d'aromates pour les livrer à leurs voisins, jusqu'en Syrie et en Mésopotamie "; ce faisant, ils sont censés être devenus si somnolents, grâce aux odeurs douces, qu'ils devaient inhaler diverses autres substances pour rester éveillés.²⁷ Un récit plus concret est donné par Juba (50 avant J.C. 19 après J.C.), qui est cité par Pline. Tout l'oliban, selon lui, devait aller à Sobota, c'est-à-dire Shabwa, la capitale Ḥaḍramī : "Le roi a instauré un crime capital pour les chameaux si chargés de se détourner de la route." De Shabwa, il ne pouvait être envoyé que par les Gebbanitae, dont la capitale était Thomna, c'est-à-dire le site connu par les inscriptions sous le nom de Tmn', la capitale de Qatabān.²⁸ De là, les caravanes se rendaient à Gaza, le voyage étant divisé en soixante-cinq étapes avec des haltes pour les chameaux. Des impôts étaient payés aux rois Ḥaḍramī à Shabwa et aux rois Qatabāni à Thomna, mais une foule de prêtres, secrétaires, gardes et préposés devaient aussi recevoir leur part, de sorte que les dépenses atteignaient 688 deniers par chameau avant même que les droits d'importation romains ne soient payés²⁹. Pline fait de nouveau allusion à la route terrestre dans un passage sur les villes intérieures vers lesquelles les Arabes du sud "descendent leurs parfums pour l'exportation", et il savait aussi que l'encens était transporté à travers le territoire minéen "le long d'une piste étroite". 30 Dans le Periplus, aussi, on nous informe que tout l'encens produit dans le pays[l'Ḥaḍramawt] est amené par des chameaux à cet endroit[Shabwa] pour être stocké", vraisemblablement pour le transport terrestre. 31 Mais c'est la somme totale de nos preuves littéraires concernant la route terrestre.

La preuve est digne de mention à deux égards. Tout d'abord, on ne mentionne que des produits arabes, principalement de l'oliban Ḥaḍramī: aucune épice indienne, soie chinoise ou ivoire d'Afrique de l'Est ne sont transportés par caravane en Syrie (à moins que l'on ne souhaite les lire dans les épices non identifiées de Hieronymus). Deuxièmement, il n'est pas fait mention de la route terrestre après Pline et/ou du *Periplus* (en fonction de l'opinion de chacun sur la date de l'ouvrage). En bref, la voie terrestre semble avoir été d'une utilisation restreinte en termes de produits transportés et de période de temps.

Je reviendrai sur l'absence d'importations étrangères par voie terrestre dans la section suivante. En ce qui concerne les marchandises arabes transportées, Eratosthène les identifie comme provenant du Ḥaḍramawt et du Qatabān (Khatramōtis, Kittabania). Elles proviennent également des Ḥaḍramawt et Qatabān (Sobbotha, Thomna) à Juba. Le *Periplus* ne mentionne que le Ḥaḍramawt, peut-être parce que cet état avait alors absorbé son voisin Qatabānī. En tout état de cause, les Sabéens (ici et dans ce qui suit ceux du sud) ne sont mentionnés qu'en relation avec les caravaniers somnolents d'Artémidore et la liste de Pline des villes de l'intérieur vers lesquelles les aromates étaient envoyés à l'exportation. De plus, les marchandises transportées sont l'oliban, la myrrhe et d'autres aromates dans Hieronymus et Eratosthène, mais seulement l'oliban dans Pline et le *Periplus*; et ces deux dernières sources nous informent

explicitement que la route via Shabwa était fixée par les rois Ḥadramī. Ce que cela suggère, c'est que la route terrestre a toujours été particulièrement associée à l'Ḥaḍramawt (avec ou sans son voisin Qatabānī), et non aux Sabéens; et cela a du sens, étant donné que l'Ḥaḍramawt était la seule source d'oliban arabe, ou du moins la seule d'importance, grâce à son contrôle de Zufir.³³ Les rois Ḥaḍramī étaient libres de favoriser n'importe quelle route qu'ils souhaitaient, et à l'époque de Pline et du *Periplus*, il semblerait que l'oliban Ḥaḍramī (et apparemment uniquement l'oliban Ḥaḍramī) arrivait au nord en caravane pour la simple raison que les dirigeants de l'Ḥaḍramawt décrétaient que cela soit ainsi.³⁴

Pourquoi auraient-ils préféré la voie terrestre ? Comme on le verra, les Arabes du sud étaient déjà capables de naviguer dans la mer Rouge au deuxième siècle avant Jésus-Christ, et pour des raisons fiscales, les rois Ḥaḍramī auraient tout aussi bien pu décréter que tout l'encens devait passer par Cane sur la côte : plus tard les sultans de la région allaient décider que tout l'oliban devait passer par Zufār sur la mer.³5 La route maritime était peut-être dangereuse, mais le voyage terrestre entre l'Arabie du sud et la Syrie n'était pas facile non plus. Les voyages en caravane en Arabie étaient des entreprises ardues, même à des époques beaucoup plus tardives, comme tous les pèlerins le savaient, et les pirates dont la mer Rouge était souvent infestée avaient toujours leurs homologues terrestres³6. Naviguer de Cane (*Qn*', le port de Hadrami) à Berenice ne prenait que trente jours,³7 alors qu'il fallait aux caravaniers soixante-cinq, soixante-dix ou, selon une autre interprétation, 120 à 130 jours pour aller de Shabwa vers la Syrie.³8 Et le cœur de chaque marchand a dû saigner au prix de 688 *denarii* par chameau, rien que pour les frais de transport. Bref, la route terrestre semble devoir sa survie aux intérêts des rois plutôt qu'à ceux des marchands. Et si les dirigeants de Ḥaḍramī ont imposé l'utilisation de la voie terrestre, c'est probablement parce qu'ils étaient des dirigeants des terres alliées à des tribus intérieures et parce qu'ils ne voulaient pas que leurs marchandises passent par des détroits contrôlés par leurs rivaux sabéens.

Mais le fait est qu'au deuxième siècle avant Jésus-Christ, leurs rivaux Sabéens avaient découvert une source concurrente d'oliban. Selon Agatharchide (vers 130 av. J.-C.), les Sabéens utilisaient des radeaux et des bateaux en cuir pour le transport de leurs marchandises³⁹; et bien qu'il ne dise pas d'où et où, Artémidore (vers 100 av. J.-C.) l'a pris pour signifier "de l'Éthiopie à l'Arabie". En Ethiopie (au sens moderne et dans celui de l'Afrique de l'Est en général), on trouvait de grandes quantités d'oliban et de myrrhe, comme les anciens Egyptiens semblent l'avoir découvert; et Artémidore savait donc aussi que les Sabéens faisaient du commerce d'aromates "aussi bien de l'espèce locale que de l'Ethiopie". Au premier siècle de notre ère, l'oliban africain " était au moins aussi important que la variété arabe, alors que la myrrhe africaine avait déjà acquis la priorité. Au sixième siècle, l'encens africain était la seule variété qu'un marchand comme Cosmas jugeait bon de mentionner. Il domine encore aujourd'hui le marché. En bref, la découverte sabéenne a radicalement miné le monopole des fournisseurs de Ḥadramī.

Les Sabéens ne remettaient pas, bien sûr, leur encens aux Ḥadramīs pour le transport par voie terrestre via Shabwa.⁴³ La question est de savoir s'ils l'ont ou non expédié par voie terrestre. Les caravaniers somnolents d'Artémidore suggèrent certainement qu'ils l'ont fait, comme le fait la liste de Pline des villes de

l'intérieur vers lesquelles des aromates furent expédiés, quoique de façon moins concluante⁴⁴ ; et la déclaration d'Agatharchide selon laquelle ils utilisaient des radeaux et des bateaux en cuir ne signifie vraisemblablement pas plus que ce qu'Artémidore en a compris, c'est-à-dire, entre l'Afrique et l'Arabie⁴⁵. Mais Agatharchide nous dit aussi que les Minéens, les Gerrhéens et d'autres déchargeraient leurs cargaisons sur une île en face de la côte nabatéenne; ou du moins, c'est ce qu'il semble dire⁴⁶. En d'autres termes, Agatharchide suggère que, bien que les Sabéens eux-mêmes aient pu limiter leurs activités maritimes aux traversées de la mer Rouge, leurs distributeurs dans le nord avaient déjà eu recours au transport maritime dès le deuxième siècle avant Jésus-Christ⁴⁷. Strabon nous informe donc que les aromatiques arabes étaient déchargés à Leukē Kōmē, un port et emporium nabatéen vers lequel, dit-il, les commerçants de chameaux pouvaient voyager de Petra et revenir en toute sécurité et en toute facilité, bien "qu'à l'heure actuelle", on les déchargent plus souvent à Myus Hormus du côté égyptien de la mer Rouge ; de toute façon, c'est seulement de ces ports que les marchandises étaient transportées par voie terrestre, que ce soit à Alexandrie, Rhinocolura ou ailleurs⁴⁸. Strabon, un associé d'Aelius Gallus, connaissait la route terrestre à partir de ses sources littéraires, mais il semble ignorer tout à fait son existence en son temps. Au premier siècle après J.-C., les commerçants grecs et romains recueillaient leurs propres aromates à Muza, un port yéménite qui, selon Pline, était visité exclusivement par des marchands spécialisés dans ces aromates, et non par ceux qui se rendaient en Inde. 49 Et à peu près à la même époque (si nous acceptons la date traditionnelle du Periplus), ils étaient également venus importer l'oliban et la myrrhe directement des ports d'Afrique orientale.⁵⁰ En bref, au premier siècle après J.-C., le commerce de l'encens yéménite était alors tout entier maritime. En effet, les Nabatéens ont peut-être été poussés à la piraterie par des circonstances liées à ce fait même.51

Il est difficile de croire que la route terrestre ait survécu longtemps à cette compétition. En fait, on peut soutenir que le commerce de l'encens Ḥaḍramī était également devenu maritime au premier siècle après J.-C., bien que cela ne puisse être prouvé. Pline, après tout, a dérivé ses informations sur la route terrestre de Juba, qui a dérivé les siennes de sources littéraires, à son tour - une chaîne qui nous ramène au premier siècle avant J.-C.⁵² Et l'allusion à cette route dans le *Periplus* pourrait facilement avoir été plagiée d'un guide des marchands plus ancien. Il n'est certainement pas très cohérent de nous dire d'abord que tout l'oliban doit passer par Shabwa et ensuite que l'oliban a également été exporté de Cane, le port Ḥadramī, à moins que nous ne prenions pour acquis que les exportations de Cane étaient destinées à Ommana et à l'Inde seulement.⁵³

Mais cela n'est pas d'une importance majeure dans le contexte actuel. Ce qui importe ici, c'est qu'il n'y ait aucune référence à la voie terrestre dans la littérature classique après (Juba dans) Pline et le *Periplus*, une œuvre composée vers 50 après J.-C. selon certains, au début du deuxième siècle selon d'autres, et au troisième siècle selon quelques-uns. Et à la fin du troisième siècle après J.-C., les rois Ḥaḍramī qui imposaient l'utilisation de cette route avaient perdu leur autonomie au profit des Sabéens.⁵⁴

Rien n'indique que le commerce a cessé d'être maritime par la suite. Trajan (98-117) a relié Clysma (Qulzum) au Nil par un canal et a construit des routes entre Aela (Ayla), Petra, Bostra et Damas, et ces deux ports évincèrent définitivement Berenice et Leukē Kōmē. ⁵⁵ Qulzum et Ayla apparaissent aussi comme des centres de navigation de la Mer Rouge dans la tradition islamique. ⁵⁶ Au Yémen, Muza fut éclipsée par Aden, la célèbre Eudaemon Arabia qui, selon une déclaration controversée dans le *Periplus*, avait été détruite par "César", mais qui avait retrouvé son importance antérieure au quatrième siècle après J.-C. ⁵⁷ Les termini ont ainsi changé dans l'empire plus tardif, mais pas le mode de transport lui-même. Il n'est pas clair pourquoi certains chercheurs croient que la route terrestre s'est poursuivie jusqu'au IVe siècle après J.-C., ou même plus tard⁵⁸, ou pourquoi les islamistes supposent généralement qu'elle a conservé son importance jusqu'à l'époque de la prééminence commerciale de la Mecque, ou qu'elle est redevenue prospère entretemps. Pour autant que la tradition islamique se rappelle quelque chose du commerce de l'encens préislamique, elle ne s'en souvient que dans sa forme maritime ⁵⁹.

Le commerce de l'encens dont la tradition islamique se souvient en tant que commerce maritime était sans aucun doute un commerce effectué principalement avec le monde non romain. Ainsi, la Perse figure toujours sur la liste des importateurs d'encens africain dans Cosmas, qui écrit au sixième siècle de notre ère ; la Chine est connue pour avoir importé de l'encens arabe et africain, en partie via l'Inde et en partie directement, au moins jusqu'au treizième siècle de notre ère ; et l'Inde a continué à l'importer jusqu'à aujourd'hui. Dans le monde gréco-romain, cependant, les aromatiques arabes ont rapidement perdu l'importance dont ils jouissaient à l'époque de Pline.

Il est généralement admis que le marché romain n'a pas survécu à la christianisation⁶¹, bien que la propagation du christianisme ne suffise pas en soi à expliquer le déclin du commerce. Les premiers chrétiens condamnaient certainement l'utilisation de l'encens comme une idolâtrie; mais ils ont rapidement adopté l'utilisation de l'encens à des fins diverses et, au cinquième ou sixième siècle, l'utilisation de l'encens faisait partie du culte chrétien.⁶²

En termes de doctrine chrétienne, le marché aurait donc pu reprendre au moment même de la montée en puissance commerciale de La Mecque. Pourtant, ce ne fut pas le cas. Le fait est que le christianisme a contribué, avec de nombreux autres facteurs, à un changement irréversible du mode de vie dans le monde gréco-romain. Le commerce classique de l'encens avait prospéré grâce au comportement ostentatoire des hommes et des dieux, un modèle de comportement qui était étranger aux chrétiens. Le Dieu chrétien finit par se résigner à l'encens, mais en principe sans en avoir réellement besoin, sa consommation atteignant à peine 1000 talents par an après la mode de Bel⁶³.

De même, l'oliban fut brûlé aux funérailles de Justinien, mais la quantité brûlée fut peine plus élevée que la production annuelle de l'Arabie, tout comme ce que Néron trouva bon de brûler aux funérailles de Poppée⁶⁴. Alors que le gaspillage grandiose des produits d'encens par l'élite gréco-romaine, imitée par ceux qui en avaient les moyens, prit fin, l'encens cessa d'être l'équivalent classique du vin et des cigarettes, le luxe indispensable de la vie quotidienne.⁶⁵

L'usage de l'encens est attesté à la fois pour l'empire romain oriental et dans l'Occident jusqu'au Moyen Âge en relation avec les funérailles, les processions et les rituels de diverses sortes. 66 Pourtant, vers le sixième siècle, un marchand tel que Cosmas ne savait plus ou jugeait inutile de mentionner que les Byzantins importaient cette denrée. 67 De toute évidence, certaines substances devaient être importées pour les usages mentionnés, ainsi que pour la fabrication de médicaments 68, et l'oliban (avec la myrrhe) figurent encore dans le *Livre de l'Eparche* du dixième siècle. 69 Mais il est peu probable que la quantité importée ait été importante, et dans la période qui nous intéresse, elle semble provenir en grande partie ou en totalité de l'Afrique de l'Est. 70

Cosmas ne savait apparemment même pas que l'oliban était produit en Arabie du Sud; au moins c'est uniquement en tant que produit d'Afrique de l'Est qu'il le mentionne. Zacharias Rhetor, son contemporain, le considérait aussi comme éthiopien.⁷¹ Et la contrée qui a toujours évoqué l'encens et les épices aux auteurs classiques, d'Hérodote à Lucien, n'évoquait rien de plus que des politiques tribales, des activités missionnaires et des martyrs chrétiens à des auteurs comme Philostorgious, Procopius et la majorité des hommes d'église syriaques.⁷² Au sixième siècle, Corippus pensait que l'encens était sabéen; Jacob de Sarug (m. 521) estimait approprié de comparer la foi des chrétiens yéménites avec la douce odeur des épices, de l'encens et des aromates envoyés "de votre région vers nous"; et Jacob d'Edesse (m. 708) identifiait Saba comme la patrie de la myrrhe, de l'encens et d'autres épices associées à l'Arabie dans l'antiquité⁷³. Mais ces résonances du passé sont assez rares dans les textes, et pour ceux qui sont dépourvus de formation classique, les commerçants arabes évoquent tout le contraire d'odeurs agréables.

"Normalement, les Ismaélites ne transportent que des peaux et du naphte", observe un rabbin du troisième siècle, surpris par l'association d'Ismaélites et d'aromates dans la Genèse 37:25 ; c'est par exception que Dieu permit que Joseph fût sauvé par des gens avec des sacs remplis de choses odoriférantes. ⁷⁴ L'encens arabe et les produits connexes avaient cessé d'avoir une importance économique dans le monde gréco-romain bien avant l'essor commercial de la Mecque.

Pour résumer, le commerce de l'encens yéménite était devenu entièrement maritime au premier siècle de notre ère, et le commerce de l'encens Ḥaḍramī a dû suivre peu de temps après. Vers le troisième siècle après J.-C., le marché gréco-romain avait commencé à s'effondrer, pour ne jamais se redresser. Au moment de la montée en puissance de La Mecque, il n'y avait pas de commerce d'encens terrestre dont les Quraysh puisse prendre le relais, et aucun marché romain à exploiter.

Le commerce de transit

Nous pouvons maintenant nous tourner vers le rôle des Arabes dans le commerce oriental et, une fois de plus, nous commencerons par les débuts. Est-ce que les Arabes avaient des contacts maritimes avec l'Inde bien avant que de tels contacts soient établis entre l'Inde et le reste du monde occidental (y compris la Mésopotamie) ? Comme on le verra, il n'existe aucune preuve fiable en faveur de ce point de vue.

Les contacts commerciaux réguliers par mer entre l'Inde et le monde occidental ne sont attestés qu'au premier siècle de notre ère, ce qui n'est guère surprenant. Là où le monde méditerranéen était unis par une mer, l'Inde et le Proche-Orient étaient séparés par une autre. Les côtes sur le chemin étaient stériles, inhabitées, difficiles d'accès en raison des récifs coralliens, des rochers et des chaînes de montagnes, dépourvues de ports naturels et généralement dépourvues de bois d'œuvre. Malgré la présence de zones exceptionnelles, ce n'est pas un littoral qui encourageait le cabotage, la promenade de port en port qui donna bientôt aux habitants de la Méditerranée le sentiment d'être des grenouilles autour d'un étang, "5" La mer est vaste et grande ", comme l'ont dit des soldats mésopotamiens à un ambassadeur chinois en 97 après J.-C., ".... c'est pour cette raison que ceux qui vont en mer emportent avec eux un stock de trois ans d'approvisionnement en vivres. Les contacts réguliers dépendaient donc de la capacité de traverser l'océan en pleine mer, un exploit qui réduisait la durée du voyage à environ deux mois, voire moins. Cela est devenu possible à l'époque de l'ambassadeur de Chine, qui a été dûment informé que si les vents étaient bons, le voyage serait court. Mais cela n'a été réalisable uniquement grâce à des expériences et des explorations délibérées, et la percée doit beaucoup à l'expertise acquise en Méditerranée. On peut résumer brièvement l'historique de ces expériences comme suit.

Les contacts entre la Mésopotamie et l'Inde (Harappa) sont attestés pour le troisième millénaire avant Jésus-Christ, et compte tenu du fait qu'il y avait une navigation babylonienne dans le golfe Persique à l'époque, ces contacts ont pu être maritimes. S'ils existaient, ces contacts ne furent pas maintenus, et par la suite même la navigation dans le golfe Persique semblerait avoir diminué.⁷⁷ Pendant la période assyrienne, les habitants du golfe Persique ont démontré une certaine capacité de navigation dans les eaux locales au cours d'une révolte contre Sennacherib (705-681 av. J.-C.); mais dans la mesure où Sennacherib a réagi en important des marins méditerranéens pour la construction et la navigation des navires dont il avait besoin pour réprimer les rebelles, peu d'expertise maritime semble avoir été disponible en Mésopotamie⁷⁸. Certains chercheurs placent le début (ou la reprise) des contacts maritimes entre la Mésopotamie et l'Inde dans la période néo-babylonienne (626-539 av. J.-C.)⁷⁹; mais bien que les activités maritimes soient certainement attestées pour cette période80, les preuves des contacts maritimes avec l'Inde à cette époque sont infondées, que ce soit archéologique⁸¹, philologique⁸², ou autre⁸³.

Cependant, sous les Achéménides et Alexandre, les marins méditerranéens sont de nouveau employés dans les eaux orientales, et c'est à ce moment-là que les choses ont commencé à se produire. Darius et

Alexandre envoyèrent tous deux des Grecs pour explorer l'Indus; Alexandre employa des Phéniciens pour le développement de la navigation dans le Golfe Persique ; et il envoya aussi une flotte dans le Golfe avec l'ordre de faire le tour de l'Arabie, ce qu'elle ne réussit pas à faire, bien qu'une flotte envoyée par Darius depuis l'Egypte ait réussi à atteindre le Golfe.84 Hérodote dit que Darius "soumit les Indiens et fit régulièrement usage de cette mer"; une histoire ancienne de Jataka, parfois datée de 400 avant Jésus-Christ, et de l'Ancien Testament, se réfère aux marchands naviguant vers Bāveru, probablement Babylone, pour la vente de paons ; et il existe des preuves de navires allant de l'Inde aux détroits d'Hormuz à l'époque hellénistique. 85 Mais ce n'est qu'au premier siècle après J.-C. qu'il existe une bonne attestation de contacts réguliers entre l'Inde et les ports du golfe Persique. 86 En ce qui concerne la mer Rouge, il est maintenant admis généralement que le Punt des anciens Egyptiens n'était pas situé plus loin que la côte somalienne en face de l'Arabie, mais aurait pu aussi inclure aussi le côté arabe. 87 Salomon, qui a recruté l'aide phénicienne pour ses entreprises maritimes, a peut-être trouvé son or dans 'Asīr, 88 mais l'opinion que ses flottes ont atteint l'Inde est peu convaincante. 89 La première attestation de navigation au-delà de Bāb al-Mandab date du septième siècle av. J.-C., lorsque Neko, le roi d'Égypte, envoya une flotte phénicienne avec l'ordre de faire le tour de l'Afrique, ce qu'on prétendit qu'il eut réalisé, bien qu'Hérodote soit d'un avis contraire90. Plus tard, Darius manifesta un intérêt considérable pour la route de la mer Rouge jusqu'au golfe Persique et au-delà91.

Mais les Ptolémées concentrèrent leurs efforts sur le côté africain de la mer Rouge, leur principal intérêt étant les éléphants, et il n'y a aucune preuve que les Grecs ont navigué vers l'Inde, ou d'ailleurs les Indiens vers l'Egypte, sous les Ptolémées jusqu'en 120 avant J.-C. environ.⁹²

A cette époque, cependant, les Grecs commencèrent le cabotage jusqu'en Inde⁹³, et peu de temps après (bien que le délai précis soit discuté), ils trouvèrent comment utiliser les moussons pour traverser la haute mer, un exploit traditionnellement attribué à un certain Hippalus.⁹⁴ On trouve peu ou pas de monnaies ptolémaïques en Inde, mais à partir du premier siècle de notre ère, les pièces et les preuves littéraires montrent que le commerce maritime entre l'Inde et le monde gréco-romain ont acquis une importance majeure⁹⁵.

Quelles sont donc les preuves des contacts entre l'Arabie et l'Inde avant cette date ? La tradition indienne n'a rien à dire à ce sujet. 6 En ce qui concerne la possibilité de navigation des Arabes vers l'Inde, l'affirmation selon laquelle les Sabéens auraient fondé des colonies en Inde avant ou pendant la période hellénistique repose sur une mauvaise compréhension d'Agatharchide. 7 Il est peut-être possible de naviguer vers l'Inde à bord de bateaux et de radeaux en cuir, le seul type de navires attesté pour les Arabes à l'époque hellénistique, 8 mais on peut difficilement fonder un commerce régulier sur de tels moyens de transport, et les Arabes naviguant vers l'Inde sont mentionnés pour la première fois dans le *Periplus*, c'est-à-dire (probablement) au premier siècle 9 après Jésus-Christ.

En ce qui concerne la possibilité pour les Indiens de naviguer vers l'Arabie, la tradition islamique affirme que les Indiens de Socotra étaient là lorsque les Grecs sont arrivés au temps d'Alexandre. Mais, en

fait, les Grecs ne semblent pas être venus à Socotra avant le premier siècle avant Jésus-Christ.¹⁰⁰ A cette époque, il y avait clairement des Indiens, mais nous ne savons pas depuis combien de temps ils étaient là : le nom sanskrit de l'île n'offre aucune indication quant à la date de leur arrivée.¹⁰¹ La première preuve des contacts commerciaux entre l'Inde et l'Arabie réside dans la déclaration d'Agatharchide selon laquelle les Gerrhéens et les Sabéens servaient "d'entrepôt pour tout ce qui, en Asie et en Europe, va sous le nom de distinction" en Syrie ptolémaïque, c'est-à-dire entre 301 et 198 av, ainsi que la déclaration dans le Periplus selon laquelle Eudaemon Arabia, le port Sabéen, servait d'entrepôt pour les marchandises en provenance de l'Inde et de l'Égypte avant l'établissement de contacts maritimes directs entre ces deux pays, c'est-à-dire au plus tôt avant 120 avant notre ère, au premier siècle de notre ère au plus tard.¹⁰² Il ressort clairement de ces déclarations que les Arabes ont joué un rôle dans le commerce oriental dès le troisième siècle avant notre ère, mais il n'y a aucune preuve directe pour un tel rôle avant cette époque.

Il existe cependant une preuve indirecte importante (en plus de certaines qui ne sont absolument pas pertinentes). ¹⁰³ Bien avant la période hellénistique, les Arabes faisaient le commerce de la cannelle et de la casse (une forme inférieure de cannelle), et on suppose généralement que ces produits provenaient de l'Inde, ou même plus à l'est. Si tel était le cas, les Arabes devaient avoir eu des contacts avec l'Inde (ou l'Extrême-Orient) au septième siècle avant Jésus-Christ, et c'est en référence au commerce de la cannelle qu'une date précoce pour leurs contacts avec l'Inde est généralement avancée. ¹⁰⁴ Le problème avec cet argument est que personne dans le monde classique ne considérait la cannelle et la casse comme des produits indiens ou extrême-orientaux. Le consensus est tout d'abord qu'ils venaient d'Arabie, et par la suite d'Afrique de l'Est. C'est pour cette raison qu'on dit invariablement dans la littérature secondaire que les Arabes ont caché la véritable origine de leurs épices, enveloppant leur commerce dans un tel linceul de mystère qu'il ne reste aucune preuve de leur contact avec l'Inde¹⁰⁵.

Mais cette explication n'est pas satisfaisante, pour des raisons que j'ai exposées en détail à l'Annexe 1 et qui peuvent être résumées comme suit. D'abord, les Grecs ne cessèrent d'affirmer que la cannelle et la casse venaient d'Afrique de l'Est jusqu'au moins au sixième siècle après J.-C., c'est-à-dire qu'ils s'en tinrent à leur illusion longtemps après que les Arabes eurent cessé d'agir comme intermédiaires dans le commerce. Deuxièmement, les anciens Egyptiens semblent avoir souffert de la même illusion : l'idée de la cannelle et de la casse en tant que produits d'Afrique de l'Est était donc courante avant que les Arabes puissent éventuellement commencer à agir comme intermédiaires. Troisièmement, les descriptions classiques des plantes concernées établissent de manière concluante que les plantes en question appartenaient à un genre très différent de celui de *Cinnamomum*, et qu'elles appartenaient à la zone dans laquelle les sources les placent. Enfin, des auteurs musulmans confirment que la cannelle d'Afrique de l'Est était différente de celle importée de Chine. En d'autres termes, la cannelle et la casse connues dans l'Antiquité étaient des produits originaires d'Arabie et d'Afrique de l'Est, au même titre que l'encens et la myrrhe auxquels ils sont associés dans les premières attestations ; ce ne sont pas les produits connus sous ces noms aujourd'hui. Il en va de même pour le calamus, un autre produit qui a été identifié à tort comme une épice orientale, avec les

mêmes implications pour la question des contacts arabes avec l'Inde (bien que dans ce cas, les implications ne semblent pas avoir été remarquées). Les preuves sur les calamus se trouvent à l'Annexe 2. Si les conclusions tirées dans les annexes sont acceptées (ce qui est le cas de beaucoup d'autres auteurs avant moi), il n'y a aucune raison de créditer les Arabes de contacts avec l'Inde jusqu'au troisième siècle avant Jésus-Christ, lorsque les preuves directes commencent.

Nous pouvons maintenant passer à la question de savoir si la route terrestre a été utilisée pour le transport de marchandises indiennes et d'autres marchandises orientales du sud de l'Arabie vers la Syrie et l'Égypte. S'il est admis que la cannelle et la casse étaient des produits locaux, rien n'indique qu'il en était bien ainsi. Comme on l'a vu, les récits classiques de l'itinéraire terrestre le décrivent comme étant utilisé pour le transport des seuls aromatiques arabes ; tous omettent de mentionner les épices étrangères. En ce qui concerne le commerce de transit, nous ne disposons que de deux témoignages qui, à leur tour, omettent de mentionner la route terrestre.

Ainsi Agatharchide dit simplement qu'aucun peuple ne semble être plus riche que les Sabéens et les Gerrhéens, qui servent d'entrepôt pour (ou "profitent de") tout ce qui est distingué en Asie et en Europe, et qui ont rendu la Syrie de Ptolémée riche en or, procurant des marchés pour les Phéniciens (ou les Phéniciens procurant des marchés pour eux). Une description exagérée de leur richesse suit, mais il n'y a pas de référence aux modes de transport. En ce qui concerne les Sabéens, cependant, le passage du *Periplus* offre un certain éclairage. D'après cela, le port sabéen d'Eudaemon Arabia (habituellement identifié comme Aden) "s'appelait Eudaemon, parce que dans les premiers jours de la ville quand le voyage n'était pas encore effectué de l'Inde et l'Egypte, et quand ils n'osaient pas encore naviguer de l'Egypte aux ports à travers cet océan, mais tous se rassemblaient à cet endroit, qui recevait les marchandises (*phortous*, *форті оv*) des deux pays, tout comme Alexandrie reçoit maintenant les choses apportées de l'étranger et de l'Egypte." de l'Egypte."

Le déchiffrage de ce passage indique que les marins indiens et égyptiens convergeaient à Aden, alors qu'aujourd'hui le commerce maritime entre l'Inde et l'Égypte est direct. Cela concorde avec l'observation de Strabon selon laquelle, "par le passé, pas vingt navires grecs ou romains n'osaient aller au-delà de Bāb al-Mandab, alors qu'aujourd'hui, des flottes entières partent pour l'Inde." Dans les deux passages, le contraste réside entre la navigation vers le sud de l'Arabie et la navigation jusqu'en Inde, et non pas entre une route maritime et une route terrestre. Étant donné la date du *Periplus*, nous ne pouvons évidemment pas être sûrs que le commerce oriental de l'Arabie du Sud était entièrement maritime dès la période mentionnée par Agatharchide. Mais si elle n'a pas été maritime dès le départ, il est clair qu'elle l'est rapidement devenue.

Cela nous laisse les Gerrhéens, qui ont également participé à ce commerce, selon Agatharchide.

Contrairement aux Sabéens, ils n'avaient probablement pas d'accès indépendant aux marchandises indiennes. Les navires qui ont navigué de l'Inde au Golfe Persique à l'époque hellénistique semblent avoir fait escale à Hormuz, pas à Gerrha, qui n'était pas vraiment un port ; et lorsque les Gerrhéens achetèrent

leur liberté à Antiochus en 205 avant Jésus Christ, leur tribut consistait en myrrhe, oliban et argent, pas en épices indiennes ou autres marchandises étrangères. ¹⁰⁹ Il est peu probable qu'ils aient eux-mêmes navigué vers l'Inde, étant donné que le seul mode d'expédition attesté pour eux était le radeau. ¹¹⁰ Selon toute vraisemblance, ils achetaient leurs épices à Hormuz, où les cargaisons en provenance de l'Inde étaient déchargées pour le transbordement, ou à Charax au fond du Golfe, où elles étaient à nouveau déchargées, ou à Séleucie sur le Tigre, où les routes terrestres et maritimes de l'Inde convergeaient. Ils distribuaient leurs produits non seulement en Mésopotamie, mais aussi (si Agatharchide a raison) en Syrie. Ils l'ont peut-être fait en les transportant à travers le désert jusqu'en Syrie, en utilisant la route sur laquelle Palmyre devait plus tard prospérer ; mais en fait, ils semblent aussi avoir acheté des aromates (y compris les indiennes ?) en Arabie du Sud pour les vendre en Syrie, car Agatharchide les énumère parmi les gens qui déchargent leurs aromates sur l'île en face de la côte nabatéenne. ¹¹¹ De toute façon, leurs marchandises ne voyagent que par voie terrestre depuis le Golfe ou la côte nabatéenne, pas du tout le long du sud de l'Arabie jusqu'en Syrie.

Qui, alors, a utilisé la route terrestre à partir de l'Arabie du Sud pour le transport de marchandises orientales avant l'établissement de contacts maritimes directs entre l'Inde et l'Occident ? Pour autant que nous puissions le dire, personne ne l'a fait, ou personne ne l'a fait bien longtemps.¹¹²

Quel fut le développement ultérieur ? Dès le premier siècle après J.-C., non seulement les habitants de Mésopotamie, mais aussi les Grecs et les Romains naviguèrent directement vers l'Inde, et bientôt aussi vers Ceylan. Les preuves numismatiques indiquent que le commerce a été le plus animé au cours des deux premiers siècles après J.-C. Vers la fin du troisième siècle après J.-C., il avait décliné et, bien qu'il ait été partiellement rétabli au quatrième siècle après J.-C., il s'est éteint par la suite. Il existe des preuves littéraires concernant le quatrième et (peut-être) cinquième siècle attestant de commerçants grecs dans l'Est, Il et Cosmas n'était pas le seul grec à visiter Ceylan au sixième. Il Mais il est néanmoins clair que les contacts directs étaient devenus peu fréquents. Au sixième siècle, ce sont les Éthiopiens qui effectuaient la majeure partie du commerce oriental des Byzantins, l'Inde et l'Éthiopie devenant de plus en plus confus dans les sources. La dernière référence aux navires revenant de l'Inde avant la conquête arabe date d'environ 570, mais on ne peut dire si c'est de l'Inde ou d'Éthiopie qu'ils sont revenus. Que signifie tout cela pour nous ?

L'importance du développement ultérieur est triple. D'abord, les Arabes ont perdu leur rôle dans le commerce oriental, d'abord au profit des Grecs, puis des Éthiopiens. Naturellement, ils n'ont pas cessé d'avoir de l'importance dans ce commerce. Dans le désert syrien, Palmyre a prospéré grâce au transport de marchandises exotiques du golfe Persique vers la Syrie; même la tradition islamique se remémore l'existence de cette route. Et en Arabie du Sud, les navires grecs ont continué à faire escale dans un certain nombre de ports pour l'entretien et l'approvisionnement. Il y avait des Arabes à Alexandrie au premier siècle après J.-C., ainsi qu'en Inde, et plus tard aussi à Ceylan. Et au sixième siècle, quand il était

rare pour les Grecs de faire eux-mêmes le circuit vers l'est, les Arabes du sud ont peut-être participé au transport des marchandises orientales de Ceylan à Aden avec les Ethiopiens, bien que ce soit une pure conjecture. Même ainsi, les Arabes n'ont jamais retrouvé la prédominance dont les Gerrhéens et les Sabéens avaient joui dans l'échange de biens entre l'Inde et le monde méditerranéen à l'époque hellénistique, ou plutôt pas avant leur conquête du Moyen Orient; et il est difficile de croire que les Gerrhéens et les Sabéens ont eu la même prédominance dans les échanges de biens entre l'Inde et le monde méditerranéen à l'époque hellénistique. Et il est difficile de croire que l'Arabie du Sud n'a pas souffert du changement. D'Outre la perte de sa prédominance, les rôles commerciaux restants ont été de plus en plus souvent assumés par les ports du côté africain de la mer Rouge. Les voyageurs grecs en Inde faisaient invariablement escale dans un ou plusieurs ports du côté africain, mais il était possible de naviguer directement de la Corne de l'Afrique jusqu'à Ceylan, coupant complètement l'Arabie du sud. La myrrhe et l'oliban africain avaient éclipsé les variétés arabes bien avant, et il en va de même pour la cannelle africaine et la casse. Le rôle des Arabes du sud dans l'échange de marchandises entre Byzance et l'est est conjectural, mais celui des Éthiopiens est bien attesté; et Adulis était certainement beaucoup mieux connu des Grecs comme emporium que ne l'était Aden' 23.

Tout cela contribue à expliquer pourquoi l'Arabie du Sud était en temps voulu tombée sous la domination politique des Éthiopiens, d'abord au quatrième siècle et ensuite en 525 (pour adopter les dates traditionnelles). ¹²⁴ Mais le point à noter est que le déclin commercial de l'Arabie du Sud avait commencé bien avant les conquêtes éthiopiennes. Le fait que l'Arabie du Sud ait perdu son autonomie ne signifie pas que les Mecquois avaient un rôle commercial à hériter : ici, comme dans le cas du commerce de l'encens, les islamistes les conçoivent comme reprenant quelque chose qui avait en fait cessé d'exister depuis longtemps. Et on s'étonne d'apprendre que vers 600 après J.-C., La Mecque avait acquis " quelque chose comme un *monopole* du commerce entre l'océan Indien et l'Afrique de l'Est d'une part et la Méditerranée d'autre part ". ¹²⁵ Comment, se demande-t-on, une tribu mineure d'une ville mineure dans le désert a-t-elle réussi à débarrasser les mers des Ethiopiens, prenant même le contrôle du commerce entre l'Ethiopie ellemême et le monde byzantin ? Les Éthiopiens, qui ont prospéré sur le commerce oriental et africain avec Byzance, auraient trouvé la revendication plus que surprenante.

Le deuxième point important pour nous est que si la route terrestre ne fut pas utilisée pour le transport de marchandises orientales, même à l'époque hellénistique, a fortiori elle ne risquait pas de l'être aujourd'hui. Cosmas nous informe que les marchandises orientales étaient généralement envoyées de Ceylan à Aden et Adulis, évidemment pour le transport vers le nord. Il n'est généralement pas supposé que les marchandises arrivant à Adulis étaient expédiées par caravane, et il n'y a aucune raison de penser que celles qui arrivaient à Aden soient destinées à cette forme de transport, non plus. Le voyage à travers le désert aurait duré deux, trois, voire quatre fois plus longtemps que celui de Ceylan à l'Arabie elle-même. L'idée que la route terrestre a soudainement acquis, ou, comme beaucoup le soutiennent, repris de l'importance dans le commerce entre l'Inde et l'Occident dans les siècles précédant la montée de l'Islam

remonte à Lammens, qui prétendait que d'une part les guerres entre Byzance et Perse perturbèrent la route du Golfe Persique à la Syrie, et que d'autre part, dans l'antiquité, les gens n'aiment pas naviguer en raison de la peur des "routes liquides", comme le formule Lammens¹²⁷.

Dans l'affirmative, quel autre itinéraire était disponible ? Cet argument a été largement répété dans la littérature secondaire, avec tous les substituts à la peur des routes liquides que l'on puisse trouver. Il y a unanimité sur le fait que la route de la mer Rouge était "apparemment peu utilisée "128, que ce soit parce qu'elle est restée " hors du contrôle byzantin "129, ou parce que " l'Egypte aussi était dans un état de désordre et ne proposait plus de route alternative... à travers la mer Rouge "130, ou à cause de facteurs qui, comme le note un universitaire, " ne sont pas facilement documentés "131. Mais dans quel sens la route de la mer Rouge était-elle apparemment peu utilisée ? La navigation dans la mer Rouge était assez importante pour que les Byzantins maintiennent une douane à Iotabe, comme on nous le dit avec référence à l'an 473, quand l'île a été capturée par un aventurier arabe¹³². Quelque temps avant 500, les Byzantins reprirent Iotabe, donnant ainsi aux "marchands romains l'occasion d'habiter à nouveau l'île et d'aller chercher des cargaisons chez les Indiens (ou les Ethiopiens?) et d'apporter le tribut fixé par l'empereur "133. D'Abraha (vers 540), Procopius nous dit qu'il a commencé sa carrière comme esclave " d'un citoyen romain qui était engagé dans le commerce maritime dans la ville d'Adulis en Ethiopie ", une ville dans laquelle, comme le dit Cosmas, " nous faisons du commerce, nous sommes des marchands d'Alexandrie et d'Aela ".134 Il y avait des marchands byzantins au Yémen à l'époque de Dhū Nuwās, 135 et des marchands yéménites à Aela au moment de sa reddition à Mahomet : les Yéménites et les populations locales se sont vus accorder la liberté de voyager par voie terrestre et maritime. 136 Les navires grecs revenant de l'Inde (ou l'Éthiopie ?) à Aela sont mentionnés vers 570 après J.-C. 137 Et les expéditions byzantines et éthiopiennes en mer Rouge sont attestées dans la tradition islamique. 138

Le fait est que, tout comme il n'y a pas de preuve de marchandises indiennes voyageant sur la route terrestre à l'époque hellénistique, il n'y en a pas non plus pour les marchandises indiennes voyageant sur cette route au cours des siècles qui ont précédé la montée de l'Islam. La seule raison pour laquelle on croit que la route terrestre a de l'importance dans le commerce de transit est que nous avons besoin d'une explication pour le succès commercial de La Mecque : " beaucoup du commerce, cependant, passait encore par la route de la côte ouest ", comme l'observe Watt, " si nous pouvons en juger par la prospérité continue de La Mecque ". Tout comme il n'y avait pas de commerce avec l'Inde arabe du sud, il n'y avait pas plus de route terrestre des épices dont les Mecquois puissent prendre le contrôle.

Le troisième point important pour nous est que l'ouverture des relations maritimes directes entre l'Inde et le monde occidental a rendu l'Arabie vulnérable à l'impérialisme. L'Arabie se retrouvait désormais encerclée par des routes sur lesquelles les empires risquaient tôt ou tard de tenter d'établir un contrôle direct. Aucune tentative de ce genre n'a été faite par les Parthes ou leurs contemporains romains : ce sont les rumeurs de richesse du sud de l'Arabie, et non le souci du passage vers l'Inde, qui ont incité Auguste à dépêcher Aelius Gallus Gallus Mais comme les empires lâchement tricotés des deux premiers siècles de notre

ère ont cédé la place aux superpuissances Sassanides et Byzantines, la politique du Proche-Orient est devenue de plus en plus polarisée, et même la rivalité commerciale a été investie d'une ferveur politique et idéologique qui s'est fait sentir du désert syrien jusqu'à Ceylan. Dans le désert syrien, les villes caravanières du passé disparurent définitivement. Palmyre tomba après sa spectaculaire révolte en 273, Hatra quelque temps avant 363;141 et les États qui les remplacèrent, Ghassin et Hīra, étaient des tampons politiques conçus pour faire face aux tensions frontalières plutôt qu'au commerce. Pendant ce temps, les marchands en route vers l'Inde se transformèrent en missionnaires. Un voyageur romain capturé à son retour de l'Inde convertit les Éthiopiens au christianisme au IVe siècle après J.-C.;142 un marchand yéménite qui fréquentait Constantinople et Ḥīra est réputé avoir répandu le christianisme parmi les Yéménites au Ve siècle de notre ère; 143 les commerçants syriens ont fait du prosélytisme chrétien dans la Médine préislamique; 144 et les commerçants persans ont diffusé le nestorianisme dans toute la région, de l'Arabie à l'Inde et Ceylan, et audelà. 145 Même à Ceylan, les commerçants byzantins et persans discutaient des mérites de leurs souverains respectifs, encouragés par des effigies impériales sur des pièces de monnaie que les premiers marchands avaient prises pour ne symboliser que de l'argent. 146 Au deuxième siècle avant Jésus-Christ, Agatharchide déclarait que si les Arabes du sud "n'avaient pas eu leurs foyers à une telle distance... les administrateurs étrangers seraient bientôt devenus les maîtres d'un tel trophée". 147 A partir du troisième siècle après J.-C., les Arabes n'étaient plus crédités d'une richesse fabuleuse, et leurs demeures ne se situaient plus à une telle distance, leurs côtes ayant acquis beaucoup trop d'importance stratégique pour être laissées à l'écart.

Les Sassanides sont de loin ceux qui ont fait les plus grands efforts pour contrôler l'Arabie. Ardashir I (226-241) a soumis le Golfe avant même son accession formelle, il a fondé de nombreuses villes des deux côtés et a transformé l'Azd d'Oman en marins. Shāpūr I (241-272) a formellement incorporé Oman dans ses domaines. Shāpūr II (309-379) a mené une expédition punitive en Arabie qui l'a conduit par Baḥrayn, Ḥajar et le Yamāma jusqu'aux environs de Yathrib et jusqu'au désert syrien. Les à un stade non identifié, les Sassanides ont traversé le Najd, probablement à des fins de contrôle tribal, y ont découvert de l'argent et ont procédé à l'établissement d'une colonie et se sont engagés dans des activités de construction dont il pourrait subsister des vestiges archéologiques sont engagés dans des activités de construction dont il pourrait subsister des vestiges archéologiques Socotra. Le golfe Persique était majoritairement chrétien du Tigre à Oman, et il y avait une église de chrétiens nestoriens à Socotra. Mais il y avait aussi une diaspora de Zoroastriens dans le Golfe, ainsi qu'à Najd, Le golfe le l'Irak, et il y avait aussi des pirates indiens dans le Golfe.

Les Byzantins répliquèrent à tout cela principalement par l'intermédiaire de leurs représentants éthiopiens. Dès le quatrième siècle après J.-C., comme mentionné précédemment, les Éthiopiens avaient envahi l'Arabie du Sud, vraisemblablement en vue d'établir le contrôle des deux côtés du détroit. Au sixième siècle, Justinien encouragea les Éthiopiens à lui acheter de la soie, tout en encourageant les Himyarites à faire la guerre aux Perses. France de la soie, tout en encourageant les

Et lorsque les Éthiopiens envahirent de nouveau l'Arabie du Sud en ou vers 525, c'était sans aucun doute avec un soutien byzantin. Les Perses ont réagi, à contrecœur au début, en conquérant le Yémen pour eux-mêmes. Là aussi, ils trouvèrent de l'argent et procédèrent à l'établissement d'une colonie. Ils ouvrirent également une route terrestre, apparemment pour le transport de l'argent du sud et du centre de l'Arabie vers l'Irak. 160

Vers 570, les Sassanides avaient donc des colonies militaires à Bahreïn, à Oman et au Yémen¹6¹, ainsi que des colonies commerciales au Yémen et au Najd¹6². A l'exception de Shihr, le successeur de la Cane classique dans l'Ḥaḍramawt, ils contrôlaient tous les principaux ports arabes, à savoir Aden, Suhar et Daba¹6³; et c'était à Daba en Oman, nous dit-on, que les marchands de "Sind, Hind, Chine, de l'Est et de l'Ouest" venaient.¹6⁴ Même la poésie arabe se rappelle de quelque chose du commerce de l'Est dans le Golfe.¹6⁵ Les colonies Perses étaient protégées par une série de rois clients et d'autres protégés, dont l'influence s'étendait de Ḥīra au Yémen en passant par l'Arabie centrale et orientale,¹66 et qui desservait la route de l'argent, la seule route terrestre importante pour quiconque en dehors de l'Arabie à l'époque.¹67 Et bien qu'en principe leur autorité s'arrête avant le Hijaz¹68, les Perses semblent avoir fait sentir même là leur impact. Ainsi, Shapur, comme nous l'avons déjà mentionné, aurait fait campagne dans les environs de Yathrib, et Yathrib ainsi que Tihama (probablement en incluant la Mecque) auraient eu un gouverneur persan à un moment donné.¹69 Il y aurait même eu du manichéisme et/ou du mazdakisme (*zandaqa*) à La Mecque.¹70 En effet, certaines des offrandes votives découvertes par Quraysh dans le Zamzam sont supposées y avoir été placées par les rois persans.¹71 Ce n'est que dans le Ḥaḍramawt qu'il semblerait que les Perses n'aient pas réussi à faire sentir leur présence.

Où dans tout cela, se demande-t-on, y a-t-il de la place pour la suprématie commerciale et politique de La Mecque dans le contexte duquel on dit habituellement que Muḥammad a fait sa carrière ? Quel commerce d'épices arabes restait-il aux Mecquois pour en prendre le relais ? Quel commerce de produits orientaux auraient-ils pu arracher aux Perses, aux Éthiopiens et aux Grecs ? Où, dans une Arabie si "confinée entre la Perse et Rome", comme l'a formulé Qatida¹⁷², y avait-il de la place pour la création d'un "Commonwealth de la Mecque" ? Cela n'a pas de sens. Je vais commencer par démontrer, point par point, que le commerce Qurashī de l'encens, des épices et des produits de luxe connexes est une fiction.

- J. I. Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire*, p.2.
- M. Rodinson, *Islam et capitalisme*, p. 46 et la note afférente. D. S. Margoliouth, *Mohammed and the Rise of Islam*, p. 49; cf. Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. i, p. 11,162 (*'iṭr*). Watt, *Muḥammad at Mecca*, p. 3.

- 3 Ce qui suit est basé sur Müller, Weihrauch; Groom, Frankincense. Cf. aussi van Beek, "Frankincense and Myrrh in Ancient South Arabia"; id., "Frankincense and Myrrh"; H. Ogino, "Frankincense and Myrrh of Ancient South Arabia."
- 4 Les gommes se distinguent des résines par leur capacité à se dissoudre dans l'eau ou à absorber l'eau. Les résines sont solubles dans l'alcool, l'éther et d'autres solvants, mais pas dans l'eau. Les gommes-résines sont un mélange des deux. Les résines d'oléo-gomme contiennent une huile essentielle, ainsi qu'une huile essentielle. (F. N. Howes, *Vegetable Gums and Resins*, pp. 3, 85, 89, 149).
- 5 Cf. F. N. Hepper, "Arabian and African Frankincense Trees," pp. 67 f.; Groom, *Frankincense*, ch. 6.
- 6 Groom date le début du commerce au sixième siècle avant Jésus-Christ, ce qui doit être environ un siècle trop tard. (*Frankincense*, ch. 2).
 - 7 Cf. Müller, Weihrauch, cols. 739 ff.
- 8 Cf. C. A. Nallino, "L'Egypte avait elle des relations directes avec l'Arabie meridionale avant l'age des Ptolomies?"; Müller, *Weihrauch*, cols. 740 f.
- 9 Le premier à soutenir cela a été Philby, bien que son travail n'ait été publié que longtemps après sa mort (H. St. John Philby, *The Queen of Sheba*, ch. 1). A. K. Irvine arrive à la même conclusion, "The Arabs and Ethiopians", p. 299, et, indépendamment d'Irvine, par Groom, *Frankincense*, ch. 3 (la discussion la plus détaillée).
 - Rosmarin, "Aribi und Arabien," pp. 9 f., 14; Job 1:14 f.; Strabon, Geography, xvi, 4:21.
- 11 Cf. Rosmarin, "Aribi und Arabien," pp. 29 ff., *s.vv*. Adia, Bâz/ṣlu, Japa', Samsi, Telchunu, et Zabibê.
- Pour les épices des Ismaélites de Galaad, voir Genèse 37:25, et plus bas, ch. 3, n° 3, no. 4 (sur *lōṭ*, incorrectement traduit par "myrrhe" dans la version autorisée) et no. 10 (sur *ṣ°rī*, "baume"). En dehors de ces deux produits, ils transportaient du *n°k'ōt*, " épices ", qui a été identifié comme étant la gomme *d'Astragalus gummifer* Labill, un arbuste palestinien (cf. H. N. Moldenke et A. L. Moldenke, *Plants of the Bible*, pp. 51 et suivantes). Tout comme la reine de Saba présente à Salomon des épices dans la Bible, un roi de Saba, clairement du nord, rend hommage en épices (et pierres précieuses) dans les registres assyriens (cf. Rosmarin, "Aribi und Arabien", p. 14). Le lien proposé par Bulliet entre la propagation de la domestication du chameau et le commerce de l'encens est affaibli par son hypothèse selon laquelle les épices vendues par les Arabes venaient nécessairement du sud (*Camel and the Wheel*, pp. 67, 78).
 - 13 Cf. M. Haran, "The Uses of Incense in the Ancient Israelite Ritual," pp. 118 ff.
 - Les passages concernés sont traduits par Rosmarin, "Aribi und Arabien," pp. 8 ff., 14ff.
- L'oliban est mentionné pour la première fois dans une recette médicale datant de la fin de la période babylonienne, c'est-à-dire peu de temps avant la conquête perse, et Hérodote est le premier à mentionner son utilisation comme encens (Müller, *Weihrauch*, col. 742). *Murru* est fréquemment

mentionné, mais pas en relation avec les paiements de tribut des Arabes. Son aspect physique était bien connu; il avait des graines et était utilisé, entre autres, pour le tannage. En principe, l'"huile parfumée à la myrrhe" connue des Assyriens aurait pu être un produit arabe du sud, mais comme elle figure parmi les cadeaux envoyés par Tushratta de Mitanni (et jamais dans un contexte arabe), il est en fait peu probable que cela ait été le cas : le " parfum de myrrhe " est une traduction trompeuse (cf. le Dictionnaire assyrien de l'Institut Oriental, s.v. murru. A en juger par ce dictionnaire, les épices mentionnées nommément en relation avec les paiements de tribut des Arabes n'ont pas été identifiées).

- 16 Cf. G. W. van Beek and A. Jamme, "An Inscribed South Arabian Clay Stamp from Bethel"; A. Jamme and G. W. van Beek, "The South Arabian Clay Stamp from Bethel Again." Dans le premier article, les auteurs annoncent la découverte d'un cachet d'argile d'Arabie du Sud à Béthel ; dans le second, ils informent leurs lecteurs qu'ils ont trouvé une réplique exacte de ce cachet sous la forme d'un pressage dans la collection Glaser. Ils en ont conclu qu'ils avaient découvert deux cachets fabriqués par le même ouvrier : cela, à leur avis, suffirait à expliquer pourquoi les deux cachets avaient même été brisés au même endroit. Yadin, cependant, conclut que le cachet avec lequel le pressage de la collection Glaser a été réalisé (et qui a disparu depuis lors) est celui-là même qui a été retrouvé à Béthel. (Y. Yadin, "An Inscribed South-Arabian Clay Stamp from Bethel?"). Deux répliques furent rédigées (G. W. van Beek and A. Jamme, "The Authenticity of the Bethel Stamp Seal"; J. L. Kelso, "A Reply to Yadin's Article on the Finding of the Bethel Stamp"), et il y a eu une tentative de prouver que les deux cachets, bien que similaires, ne sont pas complètement identiques. (P. Boneschi, "L'antique inscription sud-arabe d'un supposé cachet provenant de Beytin (Bethel)." Mais il faut admettre que la coïncidence est étrange, et une hypothèse a été proposée depuis lors concernant la façon dont le cachet Glaser aurait pu être enterré à Béthel. (R. L. Cleveland, "More on the South Arabian Clay Stamp Found at Beitin."
- Il a été trouvé dans des débris indatables à l'extérieur du mur de la ville; ou plus précisément, les débris allaient de l'âge du fer à la période byzantine. (Jamme and van Beek, "Clay Stamp from Bethel Again," p. 16). Il a été daté du IXe siècle av. J.-C. au motif qu'il devait être lié au commerce de l'encens, qui à son tour devait être lié au temple de Béthel; ce temple n'a existé que de 922 à 722 avant J.-C., et on suppose qu'il importait la plus grande partie de son oliban au début de cette période (les auteurs ne prennent pas en compte le fait que les Israélites ne sont pas supposés avoir fait un usage rituel de l'encens à cette époque). La date du cachet repose donc sur l'hypothèse que le commerce de l'encens existait déjà au IXe siècle avant J.-C., ce qui n'empêche pas les auteurs d'invoquer le cachet comme preuve de cette hypothèse. (cf. van Beek and Jamme, "Clay Stamp from Bethel," p. 16). La paléographie est également invoquée en faveur de cette date, mais pas de manière convaincante. (cf. Boneschi, "L'antique inscription," pp. 162 f., et la note suivante).
- Cf. N. Glueck, "The First Campaign at Tell el-Kheleifeh," p. 16 (découverte in situ d'une grande jarre brisée portant deux lettres d'une écriture arabe du sud, datée du VIIIe siècle avant J.-C. sur la base de stratigraphie); G. Ryckmans, "Un fragment de jarre avec caractères minéens de Tell El-Kheleyfeh" (date acceptée, écriture identifiée comme minéenne); N. Glueck, "Tell el-Kheleifeh Inscriptions," pp. 236 f. (Ryckmans a rapporté avoir changé la date au sixième siècle avant Jésus-Christ;

un autre ostracon, peut-être minéen, datant du septième ou sixième siècle avant Jésus-Christ, a été découvert); id., *The Other Side of the Jordan*, pp. 128, I 32 (date du sixième siècle acceptée, bien que l'écriture ressemble à celle des inscriptions datant du quatrième siècle avant J.-C.); W.F. Albright, "The Chaldaean Inscription in Proto-Arabic Script," pp. 43 f. (La date du huitième siècle de Glueck n'a pas été remise en question, mais le texte pourrait être protoDedanite, mais en aucun cas minéen); Müller, *Weihrauch*, col. 745 (c'est probablement sabéen). Cf. aussi P. Boneschi, "Les monogrammes sud-arabes de la grande jarre de *Tell El-Heleyfeh* (Ezion-Geber)" (où la jarre date encore du VIIIe ou VIIe siècle avant J.-C.).

- 19 Cf. T. C. Mitchell, "A South Arabian Tripod Offering Saucer Said To Be from Ur," p. 113.
- Voir les passages ajoutés par Müller, Weihrauch, col. 708.
- Les passages bibliques mentionnant *l'oliban* sont listés par Moldenke et Moldenke, *Plants of the Bible*, pp. 56 f.; il est courant chez les Prophètes, à partir de 600 avant Jésus-Christ environ. Au cinquième siècle avant Jésus-Christ, il fut utilisé par les Juifs d'Eléphantine (A. Cowley, ed. and tr., *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.*, nos. 30:2 5; 31:21; 33: 1 1). Du côté grec, cela est attesté par la poésie de Pindar (*fl. c.* 490 B.C.) et Mélanippidès (*fl. c.* 450 ?), et bien sûr dans Hérodote (*fl. c.* 450) (cf. H. G. Liddell and R. Scott, A *Greek- English Lexicon, s.v.* libanos).
 - Rathjens, "Welthandelstrassen," p. 122 ainsi que la note.
 - 23 Pace Le Baron Bowen, "Ancient Trade Routes," p. 35; Groom, Frankincense, p. 153.
- Diodore de Sicile, *Bibliotheca Historica*, XIX, 94: 5. Sa source, sec J. Hornblower, *Hieronymus of Cardia*. Si cela avait été une déclaration de Diodore lui-même, on aurait compris que les Nabatéens recevaient leurs marchandises à l'extrémité nord de la mer Rouge et les transportaient de là vers la Méditerranée.
- Pour une solution attrayante à ce problème, voir A.F.L. Beeston, "Some Observations on Greek and Latin Data Relating to South Arabia," pp. 7 f.; cf. *id.*, "Pliny's Gebbanitae."
 - Strabon, Geography, XVI, 4:4.
- 27 *Ibid.*, XVI, 4:19. Comme le note Groom, *Frankincense*, p. 243 n29, cela ne semble pas remonter à Agatharchide.
- 28 Cf. El², s.v. Ķatabān (Beeston). Il est peu probable que les Gebbanites aient été les Qatabānis (cf. Beeston, "Pliny's Gebbanitae"), mais Pline, ou sa source, les prenaît clairement pour être les dirigeants de la capitale Qatabāni.
 - 29 Pline, Natural History, XII, 63 ff.
 - 30 *Ibid.*, VI, 154; XII, 54.
 - 31 *Periplus*, § 27.
- 32 Cf. W. F. Albright, "The Chronology of Ancient South Arabia in the Light of the First Campaign of Excavation in Qatabān," pp. 9 f. (Qatabān fell about 50 B.C.); Müller, *Weihrauch*, col. 726 (about A.D. 25). Une date bien plus tardive est proposée par J. Pirenne, *Le royaume sud-arabe de Qatabân*

et sa datation (250 après J.C.); et selon Beeston, tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que Qatabān cesse d'être mentionné dans les inscriptions à partir du IVe siècle de notre ère (El², s.v.Katabān).

- Pour l'opinion selon laquelle la région de l'ancienne Arabie produisant de *l'oliban* était la même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire Zufar, voir van Beek, "Frankincense and Myrrh," p. 72; id., "*Frankincense* and Myrrh in Ancient South Arabia," pp. 141 f.; id., "Ancient *Frankincense*-Producing Areas." Selon Groom, *Frankincense*, pp. 112 ff., et J. Pirenne, "The Incense Port of Moscha (Khor Rori) in Dhofar," pp. 91 ff., il poussait beaucoup plus à l'ouest dans le passé qu'aujourd'hui, et tous deux ont de bons arguments. Mais Groom laisse inébranlable la prééminence de Zufār, et ni l'un ni l'autre ne prétend qu'elle poussait abondamment à l'ouest de l'Ḥaḍramawt.
- Pace Müller and Groom. Müller suppose que ce sont les Minéens qui ont maintenu la route terrestre, la destruction de leur royaume au premier siècle avant Jésus-Christ étant la cause de son déclin (Weihrauch, col. 725). Mais cette explication ne tient pas compte du vif intérêt manifesté par les rois Ḥadramī, ni de la poursuite de l'utilisation de la route jusqu'au premier siècle après J.-C. (bien que cela puisse être remis en question, comme on le verra). Groom, d'autre part, suggère que la route terrestre a survécu parce que le cycle de récolte était tel que le commerce de l'encens et le commerce de l'Inde ne pouvaient pas être combinés (Frankincense, pp. 143 ff.). Le fait qu'ils ne puissent pas être combinés est peut-être vrai ; mais d'une part, on se serait attendu à ce que le commerce de l'encens soit devenu maritime avant même que les Grecs commencent à naviguer vers l'Inde ; et d'autre part, les Grecs étaient tout à fait disposés à naviguer vers l'Arabie du Sud pour l'achat d'encens seul après que le commerce indien ait commencé (cf. below, n49). Cette explication est donc également insatisfaisante.
- 35 Cf. Yāqūt, *Buldān*, III, 577, *s.v.* Zafār: "ils le collectent et l'apportent à Zafār, où le souverain prend sa part. Ils ne peuvent en aucun cas le porter ailleurs, et s'il entend parler de quelqu'un qui l'a transporté dans une autre ville, il le tue."
- "Et singulièrement, parmi ces innombrables tribus, un nombre égal est engagé dans le commerce ou vit de brigandage" (Pline, *Natural History*, VI, 162). Il n'est pas impossible que la voie terrestre fût parfois aussi sûre que la voie maritime; mais compte tenu de la durée et du coût de la voie terrestre, il semble peu probable que les commerçants puissent en choisir une autre que celle qui était la plus sûre à l'époque (comme le suggère Van Beek, "*Frankincense* and Myrrh in Ancient South Arabia," p. 148). L'existence de pirates en mer Rouge est attestée à la fois par Pline (*Natural History*, VI, 101) et le *Periplus* (§ 20), mais les deux passages montrent aussi que les pirates ne dissuadaient pas les marchands de naviguer, bien qu'ils leur aient fait prendre la précaution d'équiper leurs navires avec des archers, comme le décrit Pline.
- Pline, *Natural History*, VI, 104. *Qn*' est le moderne Ḥisn al-Ghurāb, ou plus précisément un site sur l'isthme reliant Hiṣn al- Ghurāb à la terre ferme (cf. A.F.L. Beeston, review of W. B. Huntingford, p. 356).
 - 38 Cf. Beeston, "Some Observations," pp. 8 f.

- Agatharchide, § 101, dans Photius, *Bibliothèque*, VII (précédemment édité avec une traduction latine de C. Müller, *Geographi Graeci Minores*, I). Pour une traduction allemande annotée, voir D. Woelk, *Agatharchides von Knidos tiber das Rote Meer*. Il y a une traduction française alternative des §§ 97-103 dans Pirenne, *Qatabān*, pp. 82 ff., une traduction anglaise des §§ 86-103 par J. S. Hutchinson dans Groom, *Frankincense*, pp. 68 ff., et une traduction anglaise de passages reLaṭīfs à la côte est de l'Afrique dans G.W.B. Huntingford, tr., *The Periplus of the Erythraean Sea*, pp. 177 ff.
 - 40 Artémidore dans Strabon, *Geography*, XVI, 4, 19.
- 41 *Periplus*, §§8-12 (aussi traduit dans Groom, *Frankincense*, pp. 138 ff.); Dioscoride, *De Materia Medica*, I, 64 = J. Goodyer, tr., *The Greek Herbal of Dioscorides*, ed. R. T. Gunther, 1, 77.
- 42 Cosmas Indicopleustes, *Topographie chrétienne*, nII, 49; cf. n, 64. Groom, *Frankincense*, p. 135 (environ deux tiers de l'oliban manutentionné par Aden en 1875 provenait des ports somaliens); Müller, *Weihrauch*, col. 730 (en 1972 l'Éthiopie assurait les trois cinquièmes de la demande mondiale).
 - Comme le suppose Groom étourdiment (*Frankincense*, p. 147).
- Cf. au-dessus, nn27, 30. Les caravaniers d'Artémidore sont mentionnés au milieu d'un rapport sur les Sabéens. Pline parle des Arabes du Sud en général, mais il dit aussi que ce sont les Sabéens qui sont les plus connus de toutes les tribus arabes "à cause de leur *oliban*". B. Doe suggère que "Saba n'a pas participé officiellement au commerce des aromates" ("The WD'B Formula and the Incense Trade," p. 41), mais les Sabéens sont associés au commerce de l'encens à maintes reprises dans les sources classiques (cf. Müller, *Weihrauch*, cols. 711, 725); il est concevable que l'absence de la formule *wd'b* puisse être invoquée en faveur de l'idée qu'ils ne faisaient pas beaucoup de commerce par voie terrestre.
- 45 Artémidore dans Strabon, *Geography*, XVI, 4:119. Cf. aussi *ibid.*, XVI, 4:4, où Eratosthène mentionne des îles de la mer Rouge qui étaient utilisées pour le transport de marchandises "d'un continent à l'autre."
- Agatharchide, § 87; cite aussi par Diodore de Sicile, *Bibliotheca*, III, 42:5; et par Artémidore dans Strabon, *Geography*, XVI, 4:1 8. Nous apprenons que près de l'île de Phocae (corrompu en "un endroit appelé Nēssa" dans l'extrait de Photius) existe un promontoire qui s'étend jusqu'à Pétra et la Palestine, et que les Minéens, Gerrhéens, et d'autres apportent leurs cargaisons à ce lieu (île ou Palestine). La lecture la plus naturelle de *eis gar tautēn* (dans Diodore; *eis hēn* dans Photius et Artémidore) c'est que cela fait référence à l'île, en partie parce que c'est sur l'île, et non sur la Palestine, qu'Agatharchide souhaite donner des informations, et en partie parce qu'il n'est pas sûr que ses informations soient correctes ; autrement il n'aurait guère jugé nécessaire d'ajouter "comme on le dit" (*hōs logos*, aussi bien dans Photius que Diodore) s'il était en train de parler de l'arrivée de caravanes en Palestine. Qui plus est, aussi bien *phortion* (chargement, spécialement d'un navire) et *katagō* (pour descendre, en particulier jusqu'à la côte, de la mer à la terre, ou pour amener un navire au port) suggèrent que le transport était maritime. Dans la traduction de Woelk, cette interprétation est explicite, et Müller lit le passage de la même manière (*Weihrauch*, col. 730 ; mais les cargaisons sont ici déchargées au promontoire, ce qui est

grammaticalement impossible, le promontoire étant neutre). L'île en question était probablement Tiran (Woelk, *Agatharchides*, p. 2 2).

- En tant que distributeurs de *l'Oliban* Ḥadramī, les Gerrhéens avaient, dans une certaine mesure, adopté le transport maritime dans le Golfe Persique, aussi, à peu près à cette époque. Ils ont probablement collecté leur *Oliban* par voie terrestre (quelle que soit la route qu'ils aient empruntée), mais à leur retour à Gerrha ils le transporteraient en radeau jusqu'à Babylone et remonteraient l'Euphrate (Aristobule dans Strabon, Géographie, XVI, 3:3, où la contradiction apparente est facilement résolue dans ce sens). En ce qui concerne les Minéens, Rhodokanakis voudrait qu'un Minéen qui a expédié de la myrrhe et du calamus en Égypte soit attesté dans l'inscription de Gizeh de 264 avant J.-C. (N. Rhodokanakis, "Die Sarkophaginschrift von Gizeh"). Mais comme le souligne Beeston, le rendu de l'inscription par Rhodokanakis en fait un texte peu plausible pour un sarcophage. L'arguent déterminant au sujet du linge fait état soit de "de son *ksy*", c'est-à-dire de son emballage de momie, soit "pour son *sy*", c'est-à-dire pour son navire au sens de barge funéraire : de toute façon l'inscription ne mentionne pas un navire sur lequel le défunt transportait ses aromates en Egypte (A.F.L. Beeston, "Two South-Arabian Inscriptions" : Some suggestions ", p. 59 et s. ; *id.*, communication personnelle.
- 48 Strabon, *Geography*, XVI, 4:23 f. (en relation avec l'expédition d'Aelius Gallus). La déclaration de Strabon est trop circonstancielle et trop manifestement fondée sur des informations contemporaines plutôt que littéraires pour qu'elle soit rejetée, comme le fait Groom (*Frankincense*, p. 207 f.; Groom n'a pas remarqué le passage dans Agatharchide cité plus haut, n46, ni apparemment le passage de Pline cité dans la note suivante).
 - 49 Pline, *Natural History*, VI, 104.
 - 50 Periplus, \$\$7 ff.
- Cf. G. W. Bowersock, *Roman Arabia*, p. 21. Le nouveau trafic maritime n'était pas en soi contraire aux intérêts nabatéens : tant que les marchandises étaient déchargées à Leukē Kōmē, il revenait aux Nabatéens de les transporter de là à Gaza via Petra. Mais comme on l'a déjà vu, Strabon déclare explicitement que les marchandises étaient plus souvent déchargées du côté égyptien de la mer Rouge à son époque ; et le Periplus confirme que Leukē Kōmē avait perdu de l'importance au premier siècle après J.-C. (ci-dessus, n48 ; ci-dessous, n55). Bowersock peut donc bien avoir raison de dire que c'est le nouveau commerce maritime qui a causé le déclin de la route Petra-Gaza (si elle a décliné alors, cf. la littérature citée par Bowersock, *ibid.*). Il a peut-être aussi raison de dire que c'est ce qui a poussé les Nabatéens à la piraterie, bien que le récit de Diodore remontant probablement à Agatharchide rend le phénomène un peu trop tôt pour conforter le point
- 52 Cf. Raschke, "New Studies," p. 661. (Mais l'idée bien connue qu'il ait utilisé l'œuvre d'un Uranius qui a prospéré au premier siècle avant J.-C. est réfutée aux pages 837 et suivantes).
- 53 Periplus, §§ 27 f.; cf. §36, où Ommana (probablement du côté arabe du Golfe, cf. Beeston, revue de Huntingford, p. 357, et éventuellement identifiable avec Suhlr, cf. Müller, Weihrauch, col. 728) reçoit *l'Oliban* de Cane, et §39, où *l'Oliban* est expédié à Barbaricon en Indie, probablement depuis Cane.

Groom concilie en supposant que *l'Oliban* ne pouvait être exporté par mer qu'avec une permission spéciale (*Frankincense*, p. 153).

- 54 $E\vec{I}$, s.v. Ḥaḍramawt; W. W. Miller, "Das Ende des antiken Königreichs Hadramaut, die Sabäische Inschrift Schreyer-Geukens = Iryani 32," pp. 231,249.
- 55 G. F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 34. Leukē Kōmē avait encore une importance mineure à l'époque du Periplus (cf. § 19, où il constitue une bourgade de marché pour les petits bateaux envoyés d'Arabie).
- Le navire byzantin échoué à Shu'ayba était en partance de Qulzum pour l'Ethiopie, selon Mas'Mas'ūdī (cf. ci-dessus, ch. I n9). Quand Ayla s'est rendue au Prophète, ses habitants, y compris les Yéménites qui s'y trouvaient, se sont vus accorder la liberté de voyager par mer (ci-dessous, p. 44).
- Periplus, ed. H. Frisk, §26 (Schoff transforme "Caesar" en "Charibael"); discuté par Pirenne, Qatabân, pp. 180 f. Cf. Philostorgius, Kirchengeschichte, Im, 4 = E. Walford, tr., The Ecclesiastical History of Philostorgius, pp. 444 f., où Constancius demande la permission de construire des églises pour les Romains qui viennent en Arabie du Sud par la mer : l'une a été construite à Adanē, où tout le monde venant de l'empire romain débarque pour faire du commerce. (Je ne sais pas sur quelle autorité on prétend qu'Aden a plus tard perdu de son importance au profit des ports de la mer Rouge de Ahwāb et Ghulāfiqa): $E\hat{I}$, s.v. 'Adan.).
- Voir Groom, *Frankincense*, pp. 153, 162 (jusqu'à l'effondrement de l'empire gréco-romain au IVe siècle après J.-C.); Le Baron Bowen, "Ancient Trade Routes," p. 35 (sous-entend à peu près la même chose); Doe, *Southern Arabia*, p. 30 (jusqu'à peu de temps avant la montée de l'Islam); voir aussi van Beek, "*Frankincense* and Myrrh in Ancient South Arabia," p. 148, où les preuves montrent que les routes terrestres et maritimes ont été utilisées à toutes les périodes. Selon Irvine, "The Arabs and Ethiopians," p. 301, en revanche, la route terrestre avait déjà décliné à l'avènement de l'ère chrétienne.; pareillement J. Ryckmans, *L'institution monarchique en Arabie méridionale avant l'Islam*, p. 33 1.
- Le port Ḥaḍramī de Shiḥr échangeait de *l'oliban* (*kundur*) et de la myrrhe à l'époque préislamique. (Aḥmad b. Muḥammad al-Marzūqī, *Kitāb al-azmina wa'l-amkina*, II, 163 f.). Le Perse Abnā' taxait une dime sur Aden et le *ṭīb* était transporté de là vers d'autres régions (Aḥmad b. Abī Ya'qūbī al-Ya'qūbī, *Ta'rīkh*, I, 314). Il est cependant probable que le *ṭīb* d'Aden soit un parfum manufacturé plutôt qu'une matière première, voir ci-dessous, ch. 4, p. 95.
- 60 Cosmas, *Topographie*, II, 49; Müller, *Weihrauch*, cols. 721, 728; Groom, *Frankincense*, p. 135.
- Ainsi G. Hourani, "Did Roman Commercial Competition Ruin South Arabia?" pp. 294 f.; R. Le Baron Bowen, "Irrigation in Ancient Qatabân (Beiḥân)," p. 85; Bulliet, *Camel and the Wheel*, p. 104; Groom, *Frankincense*, p. 162; Müller, *Weihrauch*, col. 746 (il n'y a cependant aucune preuve de la diminution de la demande en Perse, comme Müller semble le suggérer).
- 62 E.G.C.F. Atchley, *A History of the Use of Incense in Divine Worship*, pp. 81 ff.; Müller, *Weihrauch*, cols. 761 ff.; G.W.H. Lampe, ed., *Patristic Greek Lexicon*, pp. 656f.

- "It is not that the Lord hath need at all of incense" (W. Riedel and W. E. Crum, eds. et trs., *The Canons of Athanasius of Alexandria*, p. 58 = 68, où la combustion de l'encens [bakhūr] fait partie du culte.). Si l'attribution de cette œuvre à Athanase, patriarche du IVe siècle, était authentique, ce serait l'une des premières attestations de la combustion de l'encens comme élément du culte chrétien; mais l'attribution est incontestablement fausse. Pour Bel, voir Herodote, *History*, I, 183.
 - Müller, Weihrauch, col. 764 (Corippus); Pliny, Natural History, XII, 83.
 - 65 Cf. Müller, Weihrauch, col. 733, sur les achats journaliers d'oliban.
- Cf. Atchley, *Use of Incense*, part II. L'encens (*besmā*) était brûlé dans les reliquaires des saints, les jours de fête et en relation avec la guérison en Mésopotamie chrétienne (cf. A. Palmer, "Sources for the Early History of Qartmin Abbey with Special Reference to the Period A.D. 400-800," *passim*). La combustion de l'encens après les repas est également bien attestée pour la période post-classique. (cf. L. Y. Rahmani, "Palestinian Incense Burners of the Sixth to Eighth Centuries C.E.," p. 122, pour les preuves Juives; ci-dessous, ch. 4, n35, pour l'attestation de la même coutume en Arabie préislamique; M. Aga-Oglu, "About a Type of Islamic Incense Burner," p. 28, for the same custom under the 'Abbāsids).
- 67 Cosmas, *Topographie*, n, 49 (*l'Oliban* vient d'Afrique de l'Est pour être exporté de là vers l'Arabie du Sud, la Perse et l'Inde).
- 68 Cf. Müller, Weihrauch, col. 722. L'oliban et la myrrhe occupent une place prépondérante dans E.A.W. Budge, ed. and tr., Syrian Anatomy, Pathology and Therapeutics, or "The Book of Medicines," index.
- J. Nicole, tr., *Le livre du préfet*, (réimprimé avec le texte grec, traduction anglaise de Freshfield, et autres travaux dans *The Book of the Eparch*), X,1.
- L'église utilisait une gamme de produits contenant de l'encens et les références à la combustion de l'encens ne sont pas nécessairement des références à l'utilisation de l'oliban (voir Atchley, *Use of Incense*, p. 272n, sur les Coptes; comparer également avec l'absence de myrrhe et d'oliban dans les ingrédients attestés pour le monastère du huitième siècle de Corbie dans F. Kennett, *History of Perfume*, p. 91).
- Voir ci-dessus, n67; ce point était aussi noté par Müller, *Weihrauch*, col. 729, and by S. Smith, "Events in Arabia in the 6th Century A.D.," p. 426. Zacharias Rhetor, *Historia Ecclesiastica*, II, 206 = 139. Dans le *Livre de l'Eparque*, où la myrrhe et l'encens sont mentionnés avec le musc, le nard, la cannelle, le bois d'aloès et d'autres choses odorantes, on nous dit que tous ces produits sont importés de la terre des Chaldéens, de Trébizonde et d'ailleurs (Nicole, *Livre*, x, 2), si bien qu'on suppose qu'à cette époque les Byzantins étaient venus à dépendre des intermédiaires musulmans.
- Philostorgius, *Kirchengeschichte*, III, 4, n'a rien à dire sur les produits d'encens arabe, bien qu'il mentionne à la fois la cannelle et la casse en relation avec l'Ethiopie (III, 6). Procope, *History of the Wars*, livre I et II, surtout I, 19 f. Cf. A. Moberg, *The Book of the Himyarites*; et I. Shahid, *The Martyrs of Najrân*. On nous dit qu'un martyr fut enterré dans du lin et des aromates (*Shahid*, Martyrs, p. x = 48), mais il n'y a rien dans ces œuvres qui indique que nous sommes en terre d'encens.

- Atchley, *Use of Incense*, pp. 101 f. R. Schröter, ed. et tr., "Trostschreiben Jacob's von Sarug an die himjaritischen Christen," p. 369 = 385 f.; nonobstant la traduction, il n'y a pas de baume dans le texte. Jacques d'Edesse, *Hexaemeron*, p. 138 = 115 (je dois cette référence à M. A. Cook); cf. A. Hjelt, "Pflanzennamen aus dem Hexaëmeron von Jacob's von Edessa," I, 573, 576 f.
- S. Krauss, "Talmudische Nachrichten fiber Arabien," pp. 335 f., avec d'autres attestations des Arabes en tant que commerçants de peaux de chameaux et de goudron de pin malodorant ('itrān). (Lammens connaît également un commerce pré-islamique dans le qatirān, présenté à tort comme un aromatique, mais les passages auxquels il se réfère se rapportent à la période d'Abd al-Malik; cf. Lammens, *Ṭā* 'if, pp. 225 f.; id., Le berceau de l'Islam, p. 92.)
 - 75 M. A. Cook, "Economic Developments," p. 221.
 - F. Hirth, *China and the Roman Orient*, p. 39; cité dans Hourani, *Seafaring*, p. 16.
- 77 A. L. Oppenheim, "The Seafaring Merchants of Ur." Pour de nombreuses autres références, voir Raschke, "New Studies," p. 941 ni 170.
 - Hourani, Seafaring, p. 10.
 - 79 Kennedy, "Early Commerce," pp. 266 ff.
 - Listed by Hourani, *Seafaring*, p. ion.
- Ainsi, on nous dit que des rondins de teck indien ont été découverts dans le temple du dieu de la lune à Muqayr et dans le palais de Nabuchodonosor à Birs Nimrud, tous deux datant du VIe siècle avant notre ère, et que les rondins auraient difficilement pu être transportés par voie terrestre (H. G. Rawlinson, *Intercourse between India and the Western World from the Earliest Time to the Fall of Rome*, p. 3; cf. R. K. Mookerji, *Indian Shipping*, pp. 60 f). Mais Taylor, qui a découvert les rondins à Muqayr, a simplement déclaré qu'ils étaient "apparemment en teck", et les rondins ont disparu depuis. La poutre de Birs Nimrud, en revanche, a été identifiée comme étant du cèdre indien, "une sorte de teck", par Rassam, qui pensait que les rondins de Taylor étaient probablement les mêmes. Mais la seule raison donnée par Rassam pour cette identification est que le cèdre indien ne pourrit pas aussi vite que celui du Liban (Kennedy, "Early Commerce," pp. 266 f. et le notes, avec référence à J. E. Taylor, "Notes on the Ruins of Muqeyer," p. 264, et une lettre de H. Rassam).
- Ainsi Kennedy déduit l'existence d'un commerce maritime précoce de sa croyance que le riz et les paons étaient connus des Grecs sous leurs noms indiens au cinquième siècle avant Jésus-Christ, et que les paons et le bois de santal étaient également connus en Palestine à l'époque des compilateurs de I Rois et II Chroniques (qui créditait Solomon d'avoir importé quelque chose habituellement identifié comme tel), cf. Kennedy, "Early Commerce," pp. 268 f. Mais Sophocle (env. 460 avant J.C) ne mentionne pas le riz, seulement un *orindēs artos* que ses glossateurs supposent être fait en riz (cf. Liddell and Scott, *Greek-English Lexicon, s.v.*). Aristophanes (env. 420 avant J.C) mentionne les paons ; mais quelle que soit l'origine de ces paons, ils n'étaient pas connus sous un nom indien. Le grec *taos* ne derive pas du Tamoul *togei* ou *tokei* via le Persan *ṭāwūs* (une fausse étymologie adoptée même par Liddell et Scott), puisque le mot Pahlavi était **frashēmurv* (H. W. Bailey, *Zoroastrian Problems in the Ninth-century*

Books, p. xv). Le persan ṭāwaūs est simplement une transcription du mot arabe pour le paon, et le mot arabe à son tour correspond simplement à une transcription du grec taōs, probablement via l'araméen ou le syriaque (cf. M. Jastrow, A Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Yerushalmi, and the Midrashic Literature, 1, 522; R. Payne Smith, Thesaurus Syriacus, I, col. 1444). Pour le bois de santal et les paons prétendument importés par Salomon, voir ci-dessous, n89.

- Ainsi Kennedy ajoute le sutra de Baudhāyana, qui interdit les voyages par mer, tout en admettant que les Brahmanes du nord s'engagent habituellement dans cette pratique et d'autres pratiques répréhensibles, comme preuve du commerce maritime indien précoce avec l'Ouest ("Early Commerce," p. 269; de manière similaire Mookerji, *Indian Shipping*, pp. 41 f.). Mais bien que le sutra soit pré-chrétien, il ne date pas nécessairement du septième siècle avant Jésus-Christ, et il n'y a aucune indication de l'endroit où se sont déroulés les voyages maritimes répréhensibles. La première preuve de contact avec l'Occident dans la tradition indienne est le *Bāveru Jātaka* (ci-dessous, n85), daté par Kennedy aux environs de 400 avant J.C; cf. la discussion sobre dans A. L. Basham, "Notes on Seafaring in Ancient India," pp. 60 ff., 67 f.
- Pauly-Wissova, *Realencyclopädie*, s.vv. Skylax, 2, Nearchos, 3; Arrian, *Anabasis Alexandri*, VII, 7 f. 19, 20; G. Posener, *La première domination perse en Égypte*, pp. 48 ff.; Raschke, "New Studies," p. 655.
- Herodote, *Histories*, IV, 44. E. B. Cowell and others, trs., *The Jātaka*, III, 83 f. (no.339). W. W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, pp. 260 f. Notons aussi que selon Théophraste (m. vers 285 av. J.-C.), les plantes odorantes proviennent en partie de l'Inde, "d'où elles sont envoyées par mer" (Théophraste, *Enquiry into Plants*, IX, 7:2).
- 86 Cf. l'histoire de l'ambassadeur Chinois (ci-dessus, 76). Quand Trajan arrive à Charax sur le golfe Persique en 16 après J.C., il voit un bateau partir pour l'Inde (Dion Cassius, *Roman History*, LXVIII, 29). Et à ce moment-là, Apologos (Ubulla) et Ommana (Suhār ?, cf. ci-dessus, n53) étaient en contact commercial régulier avec Barygaza dans le nord de l'Inde (*Periplus*, §§ 35 f.).
 - Voir l'étude dans Müller, Weihrauch, cols. 739 ff.
- 88 Comme discuté par H. von Wissmann, "Ōphīr und Hawīla"; cf. also G. Ryckmans, "Ophir," où les différentes possibilités sont discutées avec d'autres références.
- Il y a trois passages pertinents. On nous dit que la marine de Hiram rapportait de l'or, des arbres 'almuggîm et des pierres précieuses d'Ophir à Salomon (I Rois 10:11), que Salomon avait une marine de Tarsis avec Hiram, qui apportait de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons tous les trois ans (I Rois 10:22) et que les navires de Salomon se rendirent à Tarshish avec les serviteurs de Hiram, rapportant de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons (II Chroniques 9:8). Les partisans de l'opinion selon laquelle Salomon est arrivé en Inde traitent les flottes d'Ophir et de Tarsis comme identiques, invoquent la Septante, qui fait de Ophir Zophera (c'est-à-dire Supara en Inde), et expliquent les mots hébreux pour singe, ivoire et paon comme des mots empruntés au sanskrit et au tamoul. Mais les deux flottes n'étaient pas nécessairement identiques, malgré leur association commune avec Hiram, et les

marchandises apportées d'Ophir ne suggèrent pas l'Inde : l'or et les pierres précieuses n'étaient pas exclusivement des marchandises indiennes, et les arbres 'almuggîm pouvaient être n'importe quoi, mais peu vraisemblablement du santal (un bois parfumé), étant donné que Salomon en faisait des piliers (I Rois 100:1 2). Le fait que la Septante rend Ophir comme Zophera prouve simplement que Supara était déjà connue au moment où la traduction fut faite.

Les marchandises apportées par la flotte de Tarsis sont certainement plus évocatrices de l'Inde. Mais pour une chose, les marins auraient dû revenir avec des mots empruntés au sanskrit ou au tamoul, mais pas les deux. D'autre part, les mots empruntés auraient dû être exclusifs à l'hébreu. Pourtant, le *qôp* hébreu, soi-disant emprunté au sanskrit kapi, "singe", se trouve aussi en égyptien ancien comme *qwf*, *qjf*, *qfw*, en akkadien comme *uqupu*, et en grec comme kēpos ; il peut même être attesté en sumérien (cf. Oppenheim, "Seafaring Merchants "p. 12n). Après tout, il y avait des singes en Égypte, en Afrique du Nord, en Espagne et peut-être même ailleurs. De même, *šenhabbîm*, "ivoire", est censé être lié au sanskrit *ibba*. Mais si c'est le cas, nous devons aussi supposer que les anciens Egyptiens ont emprunté leur mot pour éléphants et ivoire (*'bw*) au sanskrit (comme le fait Rawlinson, *India and the Western World*, p. 13) ; et l'idée que les anciens Egyptiens aient navigué en Inde pour y apprendre le nom d'un animal qui se trouvait déjà en Afrique de l'Est est clairement absurde. Quant au *tukkiyyîm*, "paons", supposément dérivé d'un mot tamoul supposé tel que *togei* ou *tokei*, il n'est pas clair du tout qu'il désigne des paons.

- 90 Herodote, *Histories*, IV, 42.
- 91 Cf. Posener, *Première domination*, pp. 180 f.
- C'est vers 120 av. J.-C. qu'Eudoxe de Cyzique s'est rendu en Inde, guidé par un Indien qui avait été enlevé sauvagement en mer Rouge en tant que seul survivant de son équipage (Poseidonius dans Strabon, *Geography*, II, 3:4). L'histoire implique que personne n'avait navigué de l'Egypte à l'Inde, ou l'inverse, auparavant. Il est vrai qu'on rapporte qu'un Indien aurait rendu grâce pour un voyage en toute sécurité au temple de Pan à Edfou au troisième ou deuxième siècle avant Jésus-Christ; mais la date de l'inscription est incertaine, et l'homme n'était peut-être pas du tout Indien: Sophōn Indos est une modification d'un mot par ailleurs dénué de sens. (Tarn, *Greeks in Bactria*, p. 370; H. Kortenbeutel, *Der ägyptische Süd- und Osthandel in der Politik der Ptolemär und römischen Kaiser*, pp. 49 f.).
 - 93 Cf. *Periplus*, § 57.
- Les étapes et les dates de cette découverte sont discutées par Tarn, *Greeks in Bactria*, pp. 366 ff.; Warmington, *Commerce*, pp. 43 ff.; Raschke, "New Studies," pp. 660 ff. Hippalus est le nom d'un vent chez Pline (*Natural History*, *VI*, 100), sa première apparition en tant que personne se trouvant dans le *Periplus*, § 57.
 - Raschke, "New Studies," p. 663 et ni,321 à cet effet. Warmington, *Commerce*, p. 39.
- 96 Cf. Basham, "Notes." Il y a beaucoup de conjectures, mais aucune autre preuve dans le travail non critique de Mookerji, *Indian Shipping*.
- 97 Cf. J. W. McCrindle, tr., *The Commerce and Navigation of the Erythraean Sea*, p. 86n, selon lequel Agatharchide mentionne une ville, probablement Aden, d'où « les Sabéens ont envoyé des

colonies ou des manufactures en Inde, et où les flottes venant de Persis, de Karmania et de l'Indus sont arrivées ». Mais Agatharchide ne mentionne aucune ville dans le passage en question, seulement des îles (nēsoi de eudaimōnes, non pas eudaimōn Arabia), et il ne dit rien sur les colons qui partiraient de là : "Dans ces îles, il est possible de voir des navires marchands à l'ancre. La plupart viennent de l'endroit où Alexandre a établi son mouillage sur la rivière Indus. Un nombre considérable (c.a.d. de colons, pas de flottes) viennent de Perse, Carmanie et tout autour" (Agatharchide, § 103, traduit par Hutchinson dans Groom, Frankincense, p. 72). La référence est généralement prise pour être Socotra. L'affirmation de McCrindle a été reprise par E. Glaser, Skizze der Geschichte und Geographie Arabiens von den ältesten Zeiten bis zum Propheten Muḥammad, II, o, et plus récemment par Doe, Southern Arabia, p. 55.

- Cf. Agatharchide sur les Sabéens (ci-dessus, p. 22); Aristobule sur les Gerrhéens (ci-dessus, n47), et les radeaux à Cane et Ommana dans le *Periplus*, \$\$27, 36. Cf. aussi Pline, *Natural History*, xii, 87 (radeaux Est Africains). La discussion entre G. F. Hourani, "Ancient South Arabian Voyages to India-Rejoinder to G. W. van Beek," et G. W. van Beek, "Pre-Islamic South Arabian Shipping in the Indian Ocean-a Surrejoinder," n'offre aucune assistance dans le contexte actuel puisqu'elle est fondée sur l'opinion selon laquelle "la participation de l'Arabie du Sud au début du commerce dans l'océan Indien... est acceptée par tous les universitaires qui s'intéressent à cette région" (van Beek).
- Periplus, §§ 27, 54, cf. § 57. Pour un exemple typique de la façon dont ces passages sont traités, voir van Beek, "Frankincense and Myrrh in Ancient South Arabia," p. 146: "bien qu'aucune de ces références n'indique expressément que ces contacts ont débuté dans les premiers temps, le tableau d'ensemble est celui des flottes marchandes arabes hautement développées et des relations commerciales bien établies qui ont probablement une longue tradition derrière elles."
- Mas'ūdī, *Murūj*, In, 36; Yāqūt, *Buldān*, II, 102, *s.v.* Suquṭrā. Selon Cosmas (*Topographie*, min, 65), ils étaient envoyés là par les Ptolémées. Si tel est le cas, c'est vers la fin de la période ptolémaïque qu'ils furent envoyés, car Agatharchide (m. environ en 130 av. J.-C.) ne savait pas qu'il y avait une présence grecque. Pour lui, la colonisation fut faite par des marchands qui venaient principalement de "l'endroit où Alexandre a établi son mouillage sur l'Indus", bien que certains viennent aussi de "Perse, Carmanie et tout autour" (§ 103, cité plus haut, n97). Pour Agatharchide, alors, les colons étaient des Indiens et des Perses. Mais les Grecs auraient pu arriver au premier siècle avant Jésus-Christ, et ils étaient certainement là à l'époque du Periplus (§ 30)...
- Pour la première attestation de la présence indienne, voir la note précédente. (L'Indien qui fut enlevé en mer Rouge vers 120 av. J.-C. était peut-être tout aussi bien en route pour Socotra, cf. cidessus, n92). Quant au nom de l'île, le grec Dioscoridēs (Dioscoride) et l'arabe Suquṭrā sont considérés comme des corruptions du sanskrit Dvīpa Sukhatara ou Sukhatara Dvīpa, "Ile Bénie" (cf. Basham, "Notes," p. 63; id., *The Wonder That was India*, p. 230n; comparer avec note ci-dessus, n97, où Agatharchide parle de Socotra [et d'autres îles?] comme "d'îles bénies," et Philostorgius, *Kirchengeschichte*, dans, 4, où Socotra semble réapparaître sous le nom de Dibous).

 Vraisemblablement, ce sont les colons de l'Indus qui l'ont apporté avec eux, n'en *déplaise* à Kennedy, "Early Commerce," p. 257, il n'est pas du tout étrange que le nom soit sanskrit plutôt que tamoul (et la

suggestion de Kennedy selon laquelle le nom sanskrit est une interprétation du grec *eudaimōn Arabia* n'est pas convaincante). Mais le fait que les colons indiens soient venus de l'endroit où Alexandre avait établi le mouillage n'implique pas, bien sûr, qu'ils n'ont commencé à immigrer que lorsque, ou après, ce mouillage avait été établi. La date de leur arrivée demeure donc inconnue.

- 102 Agatharchide, § 102; Periplus, §26.
- Telles que les conditions florissantes des Minéens et des Sabéens au premier millénaire avant Jésus-Christ, ou leurs activités marines ultérieures (cf. Hourani, *Seafaring*, p. ii). Il n'y a pas de preuves archéologiques, bien que certains aient pensé le contraire, cf. Raschke, "New Studies," p. 654 (Le travail de Raschke est une superbe attaque contre les notions fantaisistes et les vérités régurgitées du côté classique de la barrière).
- Van Beek, "Frankincense and Myrrh," p. 80 (où la cannelle de Ceylan est importée dès le XVe siècle avant J.-C. !); Doe, *Southern Arabia*, p. 55; cf. W. Tarn et G. T. Griffiths, *Hellenistic Civilisation*, p. 244 (où l'association des arabes avec la cannelle est identifiée comme la seule preuve du commerce arabe avec l'Inde jusqu'au troisième siècle avant Jésus-Christ). Le même argument est présenté, même si ce n'est pas toujours explicite, dans les ouvrages cités dans la note suivante.
- 105 Cf. R. Sigismund, *Die Aromata in ihrer Bedeutung für Religion, Sitten, Gebräuche,*Handel und Geographie des Alterthums bis zu den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung, p. 95;

 Schoff, *Periplus*, pp. 3 f.; van Beek, "Frankincense and Myrrh in Ancient South Arabia," p. 147; Hitti,

 Capital Cities, p. 6; Warmington, Commerce, pp. 185 ff.
- Agatharchide, § 102. Pour les différentes traductions auxquelles on peut avoir recours, voir ci-dessus, n39. Il semble y avoir un accord général sur le fait que le rendu de ce passage par Hourani ("Seafaring", p. 2 i) est inexact.
- 107 *Periplus*, § 26. La traduction est celle de Schoff. L'interprétation alternative de Huntingford, *Periplus*, ne modifie pas le sens.
 - Strabon, Geography, XVII, 1:13; cf. nI, 5:12.
- Tarn, Greeks in Bactria, appendix 12; Pauly-Wisova, Realencyclopddie, s.v. Gerrha; Polybius, The Histories, XIII, 9.
 - 110 Cf. ci-dessus, n47.
- Ci-dessus, n46. Ce passage suggère que les Gerrhéens opéraient non seulement à partir de Gerrha, mais aussi indépendamment d'elle. (Ceci diffère de Beeston, "Some Observations," p. 7, qui les considère comme transportant les aromates en question, identifiés comme des produits indiens, à travers la péninsule à partir du Golfe : s'ils déchargeaient les aromates sur une île de la mer Rouge, cette interprétation est impossible.) La question de Tarn sur la manière dont les Gerrhéens ont résisté à la concurrence d'Hormuz est sans rapport avec le fait que les Gerrhéens étaient des distributeurs et non des importateurs, c'est-à-dire qu'il n'y avait aucune concurrence entre eux et Hormuz.
- Pace Raschke, "New Studies," p. 657. Raschke ne fait pas de distinction entre les biens arabes et les biens étrangers, mais le fonctionnaire ptolémaïque qui était posté à Gaza avec le titre de *ho*

epi tês libanotikes était clairement concerné en grande partie ou en totalité par les épices arabes. Il est tout à fait possible que les aromates mentionnés par Agatharchide dans le passage discuté dans la note précédente incluaient des épices étrangères, mais alors le mode de transport envisagé semble être maritime.

- RE.M. Wheeler, "Roman Contact with India, Pakistan and Afghanistan," pp. 371 ff. Selon Miller, il existe des preuves numismatiques du commerce avec le monde gréco-romain à Ceylan jusqu'au cinquième siècle, dans le sud de l'Inde jusqu'au sixième siècle. (*Spice Trade*, pp. 159, 218). Mais Miller ne donne aucune référence, et les travaux les plus récents sur le sujet sont en désaccord (Raschke, "New Studies," p. 168, n1,744).
- l'Inde. Il les convertit et devint le premier évêque d'Axum (Rufin d'Aquilée, *Historia Ecclesiastica*, I, 9, dans J. P. Migne, *Patrologia Graeco-Latina*, XXI, cols. 478 ff). Un certain scolasticus de Thèbes partit pour Ceylan à peu près à la même époque (bien qu'une date du cinquième siècle ait également été prônée). Il fut capturé quelque part dans l'est et resta captif pendant six ans (J. Desanges, "D'Axoum a l'Assam, aux portes de la Chine : le voyage du 'scholasticus de Thèbes' [entre 360 et 500 après J.-C.].") Palladius a narré l'histoire du scholasticus vers 420 (bien que la paternité de cette lettre ait également été mise en doute). Palladius lui-même partit pour l'Inde, accompagné de Moïse, évêque d'Adulis, mais il ne parvint qu'à en atteindre la périphérie. Cela signifie qu'il n'est pas allé plus loin que la lisière de l'Ethiopie (aussi plus récemment B. Berg, "The Letter of Palladius on India," pp. 7 f.; cf. also Desanges, "D'Axoum a Assam," p. 628n).
- Il avait entendu parler d'un autre Grec qui s'y était rendu quelque trente-cinq ans avant lui (*Topographie*, XI, 17). Comparer aussi avec A. Scher et al., eds. et trs., "Histoire Nestorienne" in Patrologia Orientalis, vii, 160 f., où un navire revenant de l'Inde avec une cargaison précieuse appartenant à des commerçants grecs est dévalisé par des *mnarzubdns* persans sous le règne de Khosraw I (531-578); le fait que le navire ait été manœuvré par des Grecs ou des Éthiopiens n'est toutefois pas indiqué.
 - 116 Cf. Hourani, Seafaring, p. 39.
 - 117 C. Milani, ed. et tr., Itinerarium Antonini Placentini, pp. 212 f. = 257 (40:2).
- Ainsi, l'histoire de la chute de Zabbā' (Zenobia) tient pour acquis que les caravanes chargées de parfums, de produits de luxe et de marchandises de toutes sortes traversaient habituellement le désert syrien (Philby, *Queen of Sheba*, pp. 88, 105).
- Warmington, Commerce, p. 76; Periplus, §§ 32, 54, cf. § 57; ***the Sa-bo merchants mentioned by Fa- hien in Ceylon in 414 are usually taken to be Sabaeans (J. Legge, tr., An Account by the Chinese Monk Fâ-Hien of His Travels in India and Ceylon [A. D. 399-414], p.104).
- "Nous n'entendons absolument pas parler de navigation arabe" (Hourani, *Seafaring*, p. 40, avec référence à ce siècle). Cf. Hourani, "Did Roman Commercial Competition Ruin South Arabia?" (où la réponse est non).
 - Tarn, Greeks in Bactria, p. 368.

- 122 Cf. Appendice I.
- 123 Cf. Hourani, *Seafaring*, pp. 42 f. Et notez que tout comme c'était avec un évêque d'Adulis que Palladius avait pris la mer pour l'Inde (ci-dessus, n. 114), c'était aussi avec des gens d'Adulis que le prédécesseur de Cosmas à Ceylan avait navigué vers l'est (ci-dessus, n. 115). C'est aussi à Adulis que le maître byzantin d'Abraha menait son commerce maritime (ci-dessous, n. 134).
 - Ryckmans, *Institution monarchique*, pp. 306 ff., 320 ff.
- 125 $E\vec{I}$, s.v. Ķuraysh (Watt); pareillement Gibb, Islam, p. 17; Rodinson, Mohammed, p. 40. Les italiques sont de moi.
 - 126 Cosmas, Topographie, XI, 15.
 - 127 Lammens, "République," pp. 23 f.; id., *Mecque*, pp. 108 f., 116f.
- Watt, *Muhammad at Mecca*, p. 12. Watt renvoie son lecteur au travail de Hourani, mais ne donne aucune justification à sa propre position.
- 129 Paret, "Les Villes de Syrie du Sud," p. 411; pareillement Lapidus, "Arab Conquests," p. 60; Shahid, "Arabs in the Peace Treaty," pp. 184 ff.
 - Lewis, Arabs in History, p. 33. 131 Aswad, "Aspects," p. 422.
- A. A. Vasiliev, "Notes on Some Episodes Concerning the Relations between the Arabs and the Byzantine Empire from the Fourth to the Sixth Century", p. 313. L'aventurier, Amorcesos = Imr' al-Qays, n'était pas un Persan, comme le stipule le texte, mais un Arabe qui avait été auparavant sous suzeraineté persane, comme le précise la note. Même ainsi, le simple fait qu'on l'appelait Imr' al-Qays suffit à peine à rendre probable qu'il était un descendant du roi de ce nom, comme Smith, "Events in Arabia", p. 444, l'aurait fait. L'île de Lotabe est généralement identifiée comme Tiran, la même île (probablement) que celle où les Minéens et autres avaient l'habitude de décharger leurs marchandises.
- Theophane, *Chronographia*, anno mundi 5990; la traduction est celle de S. Smith, "Events in Arabia," p. 443 (mais cette déclaration ne prouve pas la présence de marchands soutenus par l'Etat : tout ce que Theophane dit, c'est que les marchands pourraient à nouveau commercer et l'Etat obtenir ses droits de douane).
- Procope, *Wars*, 1, 20, 4 (et notons que Procope donne un long récit de la navigation dans la mer Rouge, discuté par Smith, "Events in Arabia," pp. 428 f.); Cosmas, *Topographie*, II, 54, cf. 56 (Menas, un autre marchand égyptien). Notez aussi la description du port d'Ayla dans Theodoretus, d'où l'on va en Inde, "In Divini Jeremiae Prophetiam Interpretatio," in J. P. Migne, *Patrologia Graeco-Latina*, LXXXI, col. 736.
- Malalas, *Chronographia*, p. 433; Theophanes, *Chronographia*, anno mundi 6035; Pseudo-Dionysius in N. Pigulewskaja, *Byzans aufden Wege,; nach Indien*, pp. 325 f.
 - 136 Ibn Hishām, *Leben*, p. 902. Le traité est également reproduit ailleurs.
- 137 Cf. ci-dessus, n. 117. Les navires sont décrits comme revenant avec des aromatiques à Abila / Abela / Ahela, un endroit en Arabie près du Sinaï.

- 138 Les navires appartenant à des marchands non identifiés, qui transportaient les Muhājirūn en Éthiopie, étaient vraisemblablement éthiopiens ou byzantins (cf. ci-dessus, ch. 1 n. 10). Les Muhājirūn revinrent à bord de navires fournis par le Najāshī(Ibn Hishām, Leben, pp. 781, 783, cf. p. 223; Ṭabarī, Ta'rīkh, ser. 1, p. 1,571; Ibn Sa'd, Ţabaqāt, 1, 208), et les navires éthiopiens sont également mentionnés ailleurs; Țabarī, Ta'rīkh, ser. i, p. 1,570. Un navire byzantin s'échoua à Shu'ayba (cf. les références données ci-dessus, ch. 1 n9). C'était un navire de commerce selon Ibn Isḥāq (appartenant à un homme nommé min tujjār al-Rūm), Azraqī (tous les passagers furent autorisés à vendre leurs marchandises à La Mecque), et Ibn Ḥajar (Bāqūm, un passager important, était un Rūmī commerçant avec [Bāb] al-Mandab). Selon d'autres, le navire transportait des matériaux de construction pour une église en Éthiopie, une élaboration de l'idée selon laquelle le bois du navire était utilisé pour la reconstruction de la Ka'ba, et beaucoup identifient Bāqūm comme étant un charpentier, même dans la version où le navire est un bateau de commerce (dans Ibn Isḥāq le charpentier réside à La Mecque et est un Copte comme Bāqūm, un nom généralement, mais pas toujours, pris pour reproduire "Pachomius," voir Hawting, "Origin of Jedda," p. 319n). Mais navire de commerce ou autre, il est clairement envisagé dans la plupart des versions comme partant de l'extrémité nord de la mer Rouge (Qulzum selon Mas'ūdi) vers une destination en Ethiopie.
 - Watt, Muhammad at Mecca, p. 13.
- 140 Strabon, *Geography*, XVI, 4:22 (Auguste s'attendait "soit à traiter avec des alliés fortunés, soit à maîtriser des ennemis fortunés").
 - 141 Pour la date, see EI^2 , s.v. al-Hadr.
 - Voir ci-dessous, n114.
- Scher et autres, "Histoire Nestorienne," *Patrologica Orientalis*, v, 330 f.; cf. J. Spencer Trimingham, *Christianity among the Arabs in Pre-Islamic Times*, 294f.
 - Voir ci-dessous, ch. 6, n35.
- Il y avait une église Persane nestorienne au sixième siècle à Socotra, ainsi qu'à Calliana, Male et Ceylan (Cosmas, *Topographie*, III, 65). Les moines nestoriens des sixième et septième siècles, Abraham de Kashkar et Bar Sahde, se sont tous deux rendus en Inde pour affaires (A. Mingana, "The Early Spread of Christianity in India," p. 455). Il existe des inscriptions chrétiennes Pahlavi en Inde datant du septième ou du huitième siècle (A. C. Burnell, "On Some Pahlavi Inscriptions in South India"). Les Nestoriens peuvent, en fait, avoir atteint la Chine et l'Asie du Sud-Est par la mer avant la chute des Sassanides (voir B. E. Colless, "Persian Merchants and Missionaries in Medieval Malaya").
 - Cosmas, Topographie, XI, 17 ff.
 - 147 Agatharchide, § 102.
- 148 Cf. Hasan, *Persian Navigation*, pp. 59 ff.; Hourani, *Seafaring*, pp. 36 ff.; D. Whitehouse and A. Williamson, "Sasanian Maritime Trade," notamment. pp. 31 f.; A Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 87; Yāqūt, *Buldān*, iv, 522, *s.v.* Muzūn; A. Maricq, ed. et tr., "'Res Gestae divi Saporis,' "p. 307 = 306; cf. p. 337.

- Tabarī, Ta'rīkh, ser. I, pp. 838 f.; cf. T. Nöldeke, tr., *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, p. 56. *Pace Hasan, Persian Navigation*, p. 64, et Whitehouse and Williamson, "Sasanian Maritime Trade," p. 32, le texte ne dit pas que Shapur ait atteint Yathrib.
- Hasan b. Aḥmad al-Hamdānī, Ṣifat Jazīrat al-'arab, I, 149; id., Kitāb al-jawharatayn, p. 143 = 142; le passage a aussi été traduit par D. M. Dunlop, "Sources d'Or et d'Argent selon al-Hamdānī," p. 40: Shamām est un grand village du Najd autrefois habité par mille/ou des milliers de Magiens (des milliers dans le Ṣifa), qui possédait deux temples du feu ; il avait une mine d'argent et de cuivre, mais il est maintenant en ruines. Cf. H. St. J. B. Philby, *The Heart of Arabia*, II,84.
- Trimingham, *Christianity among the Arabs*, pp. 279 ff.; cf. also pp. 278 f., sur le christianisme dans le Yamāma. Voir ci-dessus, n 145.
- 152 Balādhuri, *Futūb*, pp. 78, 80 f., 85 (Baḥrayn); Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. i, p. 1,686 (Oman); et cidessus, n150 (Najd).
- Ainsi Aqra'b. Hābis, Abū'l-Sud b. Hassān, Zurara b. 'Udus, et son fils, selon 'Abdallāh b. Muslim Ibn Qutayba, *al-Ma'ārif*, p. 266; voir aussi El², *s.v.* Hadjib b. Zurara; et G. Monnot, "L'Histoire des religions en Islam, Ibn al-Kalbī et Rāzi," p. 29, où d'autres Zoroastriens de Tamimi sont cités à partir du *Mathālib al'arab* l'ouvrage non publié de Ibn al- Kalbi's.
- Il est bien connu que les sources musulmanes parlent de l'extrémité du golfe Persique comme étant le *arḍ al-Hind*, "la terr d'Inde / les Indiens" (voir les références données par J. C. Wilkinson, "Arab Persian Land Relationships in Late Sasānid Oman," p. 41), une expression qui est généralement interprétée comme signifiant simplement que ce lieu entretenait des relations étroites avec l'Inde. Mais des sources non musulmanes parlent de cette même région comme "la terre des Indiens " ou " l'Inde " dans ce qui semble être une expression tout à fait littérale. Bēth Hendwāyē Hendwāyē est énuméré comme au même titre que Bēth Huzāyē, Bēth Ṭayyayē, et ainsi de suite dans O. Braun, tr., *Ausgewälbee Akten persischer Märtyrer*, p. 275, et se trouve entre Damas et Fars dans S. Brock, "A Syriac Life of John of Dailam", p. 166. Dans Malalas, *Chronographia*, p. 434, cf. 435, un phylarque arabe se retire de Palestine pour rejoindre *ta Indika*, où il rencontre Mundhir, le chef des Sarracènes Perses. Et Sebeos parle des Indiens bordant le grand désert, énumérant l'Inde comme un endroit près d'Asorestan (Sebeos [attrib.], *Histoire d'Héraclius*, pp. 130, 148 f.). L'implication est qu'il y avait une importante population indienne, bien qu'il n'y en ait pas eu beaucoup de signes après la conquête musulmane.
- Cf. Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. I, p. 2,023 (le chef du *farj al-Hind*, c'est à dire la tête du Golfe Persique, avait coutume de lutter contre les Arabes par voie terrestre et contre les Indiens par voie maritime; C. J. Lyall, ed. et tr., *The Mufaḍḍalīyāt*, no. XLI, 9: Lukayz, une branche des 'Abd al-Qays, tenait la côte, mais s'enfuyait "s'il y avait du danger qui venait des Indes"). À l'époque de Marco Polo, le centre de la piraterie indienne dans cette région était Socotra (Basham, "Notes on Seafaring," p. 63).
 - Voir ci-dessus, n124.
 - Procope, Wars, 1, 20, 9 ff.; discuté par Smith, "Events in Arabia," p. 427.
 - As the Islamic tradition claims (cf. Nöldeke, *Geschichte*, pp. 189 f.).

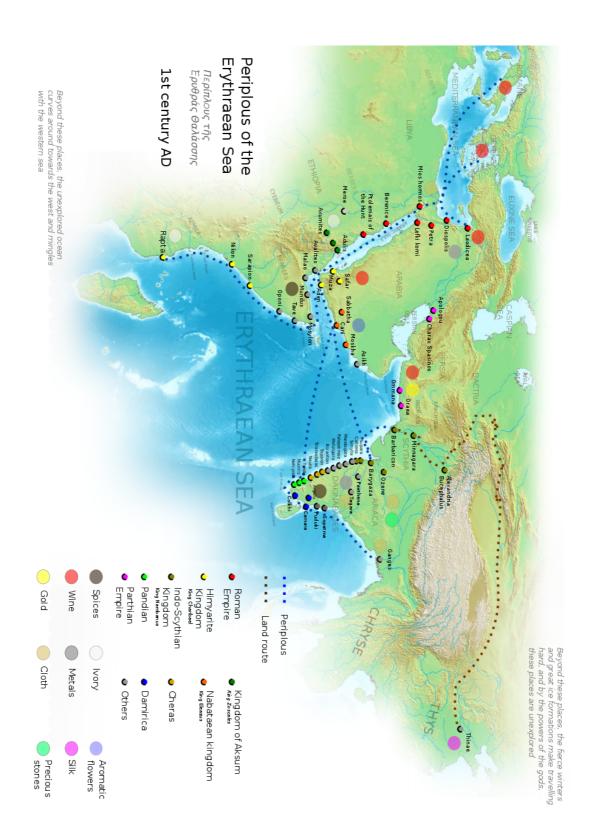
- 159 Cf. Nöldeke, Geschichte, pp. 220 ff.
- Hamdānī, Jawharatayn, pp. 143, 145, 147 = 142, 144, 146; Dunlop, "Sources of Gold and Silver," pp. 41 f. Hamdānī donne les noms de plusieurs des familles qui composaient les "Perses de la Mine" à al-Raḍrāḍ, et qui ont survécu à la période islamique. Quant à la route elle était connue sous le nom de ṭarīq al-Raḍrāḍ. Elle est décrite en détail dans Yūsuf b. Ya'qūb Ibn al-Mujāwir, Descriptio Arabiae Meridionalis, nii, 214 f. Aussi bien Hamdānī que Ibn al-Mujāwir la font courir du Yemen à Basra, mais on peut présumer qu'elle passait à Ctesiphon via Ḥīra à l'époque pré-Islamique (cf. ci-dessous, n167). On aurait pu s'interroger sur ses origines sassanides si le premier gouverneur persan du Yémen n'avait pas envoyé son tribut (y compris l'argent) en caravane (cf. below, ch. 4 n7).
- Baḥrayn était dirigé par un *marzubān* qui résidait à Ḥajar et par Mundhir b. Sāwā (ou Sāwī), roi Arab client de Tamīm (though he is sometimes described as an 'Abdī), cf. Balādhurī, *Futūḥ*, p. 78; W. Caskel, *Ğamh.arat an-nasab*, das genealogische Werk des Hidm Ibn Muḥammad al-Kalbi, iI, *s.v.* al-Mun**d**ir b. Sawi. À l'époque de Khusraw, on importait du vin et des prostituées pour les colons à Ḥajar (*Ṭabarī*, *Ta'rīkh*, ser. i, p. 986). Bahreïn faisait encore partie du *mamlakat al-furs* à l'époque du Prophète (Balādhurī, *loc. cit.*). Cf. aussi R. N. Frye, "Bahrain under the Sasanians."

Oman était également dirigé par un gouverneur persan en collaboration avec un roi client arabe, Julandā b. al-Mustakbir (fréquemment Mustanīr) al-Azdī et ses descendants, et les Perses utilisaient Oman comme lieu d'exil (Wilkinson, "Arab-Persian Land Relationships," p. 41; voir aussi A. Abū Ezzah, "The Political Situation in Eastern Arabia at the Advent of Islam," pp. 54 ff.; Caskel, *Ğambara*, ii, *s.v.* Ğulandā b. al-Mustakīr [*sic*]).

Au Yémen, un gouverneur persan dirigeait en collaboration avec un roi marionnette Ḥimyarī, Sayf b. Dhi Yazan, qui s'était retrouvé sur le trône après la conquête. Le gouverneur arriva avec quelques 1,800 hommes, plu tard renforcés par 4,000 de plus et le Yemen fut aussi utilisé pour se débarrasser des éléments indésirables : une grande part des troupes d'origine étaient des prisonniers (*Nöldeke*, *Geschichte*, pp. 223 ff.; cf. El², s.v. Abna', II).

- 162 Voir ci-dessus, nn150, 160.
- Muḥammad lbn Ḥabīb, *Kitāb al-muḥabbar*, pp. 265 f.; cf. la version parallèle dans Ya'qūbī, *Ta'rīkh*, 313 f.: Ṣuhār et Dabā étaient toutes deux titrées par le client Julandid roi d'Oman, alors qu'Aden était titrée par le Abnā', les colons persans qui s'y trouvaient.
 - 164 Ibn Ḥabīb, Muḥabbar, p. 265.
 - 165 Cf. G. Jacob, Altarabsches Beduinenleben, p. 149.
- For the Lakhmids of Ḥīra, see G. Rothstein, *Die Dynastie der Laḥmiden in al-Ḥîra*; M. J. Kister, "al-Ḥīra." Au sujet des rois clients du Bahreïn, d'Oman, et du Yemen, voir ci-dessus, n161. Nous entendons aussi parler d'un certain Laqīṭ b. Mālik Dhû Tāj à Oman à l'époque du Prophète, possiblment un autre protégé Sassanide (cf. à cet effet Abū Ezzah, "Political Situation," p. 55 and n23a). Dans le Yamāma ils se servaient de Hawdha b. 'Ali al-Ḥanafī (cf. Caskel, *Gambara*, II, *s.v.*, où il n'y a cependant aucune indication des problèmes chronologiques que ce chiffre pose).

- Voir Abū'l-Faraj 'Alī b. Ḥusayn al-Iṣbahānī, *Kitāb al-aghānī* XVII, 319 f., depuis Ḥammād al-Rāwiya: quand Kisrā voulait envoyer une caravane à son gouverneur au Yémen, il l'envoyait sous escorte à Nu'mān dans le Ḥīra; depuis Ḥīra elle repartait escortée par des gens fournis par Nu'man; en atteignant (le Yamāma) elle passait sous le contrôle de Hawdha b. 'Ali, qui la menait jusqu'aux limites du territoire Ḥanafī, où Sa'd (de Tamīm) la prenait moyennant paiement jusqu'au Yemen. Il s'agit clairement d'un compte rendu des dispositions prises le long du *tarīq al-Raḍrād*.
- 168 Cf. Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. i, p. 958, où Mundhir b. al-Nu'mān, un Lakhmide (Mundhir m, selon Smith, "Events in Arabia," p. 442) est nommé dans la zone située entre Oman, Baḥrayn, et le Yamāma d'une part et le Ṭā'if et le reste du Ḥijāz de l'autre.
- Ce passage est reproduit Presque à l'identique par Yāqūt, *Buldān*, IV, 460, *s.v.* al-Madina, et 'Ubaydallāh b. 'Abdallāh Ibn Khurdādhbih, *Kitāb al-maālik wa'l-mamālik*, p. 128 = 98: Medine et Tihāma étaient assujetties à un gouverneur subordonné au *marzubān* of Zāra (Yāqūt) ou au *marzubān al-bādiya* (Ibn Khurdādhbih), et qui collectait les impôts ; c'était dans les jours où les juifs étaient rois, de telle sorte que les Arabes de Médine payaient des taxes d'abord à Kisrā et ensuite à Qurayza et Naḍīr. La preuve en est la poésie qui est présentée ailleurs dans un contexte tout à fait différent (cf. la discussion dans Kister, "Ḥīra," pp. 145 ff., et notez spécialement la construction différente dans Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. I, p. 2,042). Si jamais un tel gouverneur a existé, la période la plus plausible serait celle de l'occupation persane de la Syrie, où un *marzubān al-bādiya* aurait pu être nommé (mais pas, bien sûr, de Zāra, ce qui est simplement une lecture différente). C'est aussi une période où il y a eu une collaboration persane avec les juifs
- Les Mecquois l'ont récupéré des chrétiens (sic) de Ḥīra (Muḥammad Ibn Ḥabīb, Kitāb almunammaq, p. 488; id., Muḥabbar, p. 161, où la référence pourrait être au manichéisme), ou il a été imposé aux Arabes sur l'ordre de Kavādh lui-même (Kister, "Ḥīra", p. 145, où la référence au Mazdakisme est évidente).
- 171 'Abd al-Rahman b. 'Abdallāh al-Suhaylī, *Kitāb al-rawḍ al-unuf*, I, 97; cf. Gaudefroy-Demombynes, *Pèlerinage*, p. 73.
- 172 Qatāda en explication de "Souvenez-vous quand vous étiez peu nombreux et abattus" (Qur'ān, 8:26), cited by Kister, "Ḥīra," p. 143.



 $https://en.wikipedia.org/wiki/Periplus_of_the_Erythraean_Sea$

3. Le « commerce mecquois des épices »

Les épices Arabes

Le nombre d'épices arabes importées par le monde gréco-romain à l'apogée de ce commerce était étonnamment élevé, mais au sixième siècle, le marché n'existait quasiment plus. Six des épices étaient passées de mode, et ont complètement disparu ou leur source d'approvisionnement se trouvait dans le monde gréco-romain (encens, myrrhe, cancamum, tarum, ladanum, ladanum, 'jonc sucré' un jonc de la famille des Cyperus). Deux d'entre elles peuvent avoir continué à être importées, mais si c'est le cas, sans doute par voie maritime (aloès, cinabre). Deux autres provenaient désormais exclusivement d'Afrique de l'Est (cannelle/casse, calamus). Deux produits que les érudits modernes croyaient avoir été exportés par les Arabes ne sont probablement jamais entrés dans le commerce (baume ou séné de Judée par opposition à l'Arabe). Une est d'identité problématique et on ne peut en identifier deux autres (bdellium, cardamome, comacum). Aucune d'entre eux n'est associé au commerce de La Mecque dans les sources. Les lecteurs qui sont prêts à accepter cela en toute confiance peuvent passer au chapitre suivant. Pour ceux qui ne le sont pas, je traiterai les épices dans l'ordre ci-dessus.

1. Oliban

Comme on l'a déjà vu, l'oliban avait cessé d'avoir des conséquences économiques dans le monde grécoromain bien avant l'essor de La Mecque. En fait, celui-ci semble avoir été démodé même en Arabie, même en supposant qu'il puisse avoir été populaire un jour là-bas.¹ Il n'existe aucune référence quant à l'utilisation de l'encens dans la poésie préislamique ou islamique primitive.² L'encens qui était brûlé à la Ka'ba³ préislamique et dans d'autres sanctuaires⁴ aurait pu être *lubān*; mais il n'est pas identifié comme tel, et rien ne suggère que le produit ait été hautement estimé après les conquêtes. Les géographes musulmans le connaissaient en tant que produit autochtone (selon certains, exclusif) en Arabie du Sud⁵; certains le connaissaient par la Bible⁶; et les droguistes, les herboristes et les médecins le connaissaient par la tradition classique⁻. Mais les références à la vente et à l'utilisation du *lubān* (ou *kundur*) sont rares.⁸ En ce qui concerne les Mecquois, on pourrait transformer un Qurashī en marchand d'encens moyennant une émendation textuelle d'une variante,⁹ mais cela semble être le mieux que l'on puisse faire pour la théorie selon laquelle les Mecquois exportaient de l'encens vers le monde gréco-romain.

La croyance selon laquelle les Mecquois faisaient le commerce de l'encens repose sur une méthodologie proche de l'invocation des fantômes. Lammens l'a inventée en attribuant aux Mecquois le commerce décrit par Pline, le Periplus et d'autres sources classiques, et plus tard, les islamistes ont fait de même ; Rodinson fait référence à Pline dans une discussion sur le commerce des Qurashī ; Donner présente le Periplus comme une source sur la production d'encens arabe du sud à l'époque de Mahomet ; et Spuler considère le fait que la route de l'encens de Pline a probablement contourné la Mecque, mais pas Médine, comme une

preuve que non seulement La Mecque, mais surtout Médine s'est développée sur l'exportation de l'oliban à la veille de l'islam. ¹⁰ Bien qu'il soit incontestablement important d'utiliser des sources non musulmanes anciennes pour notre reconstruction de la montée de l'Islam, il semble extrême d'utiliser celles qui ont été écrites un demi-millénaire avant l'événement.

2. Myrrhe

L'histoire de la myrrhe ressemble à celle de l'oliban. Autrefois un produit exclusivement arabe, elle en était venue à être importé autant, si ce n'est plus, d'Afrique de l'Est à l'époque du Periplus. 11 Contrairement à l'oliban, elle n'a pas été condamnée par les chrétiens, ayant servi à l'embaumement de Jésus lui-même, et elle continua d'être utilisée à cette fin dans la période qui nous intéresse. 12 Malgré cela, elle semble avoir perdu de son importance dans le monde gréco-romain, mais pas en Inde et en Chine. 13 Cosmas ne la mentionne pas et les attestations dans la littérature arabe sont rares. 14 Les lexicographes médiévaux la connaissaient comme un médicament comparable à l'aloe amère, avec lequel certains la tenaient pour être identique. 15

3. Cancamum et tarum

Cancamum et *tarum* ont été identifiés par les classiques comme étant respectivement de la gomme benjamin et du bois d'aloès, deux produits de l'Extrême-Orient.¹⁶ En fait, comme les arabisants du Sud le savent depuis longtemps, les deux sont issus d'arbres originaires d'Arabie du Sud et d'Afrique de l'Est.¹⁷

Selon Dioscoride, le *kankamon* était la résine d'un arbre arabe ressemblant à la myrrhe. ¹⁸ Selon Pline et le *Periplus*, il provenait d'Afrique orientale ; Pline ajoute qu'il était importé avec le *tarum*, un mot qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. ¹⁹ Les auteurs musulmans sont en désaccord entre eux quant à la relation exacte entre kamkām et *ḍarw* (ou *ḍirw*), identifiant tantôt l'un, tantôt l'autre comme un arbre, une résine ou un autre produit issu d'un arbre. ²⁰ En Arabie du Sud moderne, *ḍaru* est un arbre et *kamkām* sa résine, ce qui concorde avec les informations de Dīnawarī. ²¹ Mais aussi bien l'écorce (?) que la résine de cet arbre ont dû être utilisés comme produits d'encens dans l'antiquité, puisque *kmkm* et *ḍrw* sont attestés ensemble sur des encensoirs sabéens, ²² et c'était clairement des sortes de produits d'encens que Pline connaissait sous le nom de *cancamum* et *tarum*. Dioscoride déclare explicitement que *kankamon* était utilisé comme parfum, et *ḍrw* est d'ailleurs le même mot que *şº rî* hébreu, "baume" (de Galaad). ²³

Darw est généralement identifié comme *Pistacia lentiscus*, L., le mot désignant à la fois l'arbre et son écorce. ²⁴ *P. lentiscus* est l'arbre mastic, qui a également été proposé en relation avec le *sºrî* hébreu et le kamkam était la résine de cet arbre. ²⁵ Les variétés de *P. lentiscus* sont, en fait, attestées tant en Arabie du Sud que dans l'ancien Somaliland britannique. ²⁶ Les produits étaient encore exportés de l'Arabie du Sud au Moyen Age musulman, ²⁷ mais ils ne furent évidemment jamais d'une grande importance dans le monde gréco-romain.

4. Ladanum

Le Ladanum est une oléo-résine exsudée par plusieurs espèces de l'hélianthème *Cistus*, L., Cistaceae, qui est encore utilisé en parfumerie.²⁸ Hérodote croyait qu'il n'était produit qu'en Arabie du Sud, où il devait sa production aux habitudes de pâturage des chèvres (une idée qui n'est en aucun cas aussi stupide qu'elle n'en a l'air). Au temps de Pline, il était considéré par certains comme le produit exclusif des Nabatéens, qui de même le peignaient de la barbe de leurs chèvres²⁹. Mais l'hélianthème est commun dans toute la Méditerranée et son arrière-pays.³⁰ C'était probablement un produit du ciste que les Ismaélites de Galaad vendaient sous le nom de *lôt* en Egypte³¹ et que les Assyriens recevaient en tribut de l'Ouest sous le nom de *ladinnu*;³² et la production de ladanum cessa bientôt d'être un monopole arabe, s'il en fut jamais un. Au premier siècle après J.-C., des *ladanum* de Chypre, de Libye et d'ailleurs concurrençaient la variété arabe qui n'était plus aussi appréciée.³³ Dans les temps modernes, la production s'est centrée sur la Crète.³⁴ Ni le *Periplus* ni le Cosmas ne mentionnent le *ladanum*, et en Arabie même, il semblerait qu'il ait perdu de l'importance. Hérodote dit explicitement que *ladanon* est un mot arabe (ou du moins une prononciation arabe, contre sa propre prononciation *lēdanon*), et *ldn* est attesté sur des encensoirs arabes du sud.³⁵ Mais Dīnawarī croyait que *lādhin* n'était pas du tout un produit arabe; et ce que d'autres auteurs musulmans ont à dire sur *lādhin* ou *lādin* ne fait que dériver de la tradition classique.³⁶

5. Juncus odoratus (jonc sucré)

Les lecteurs du *Commerce des Epices* de Müller pourront être surpris de constater que le jonc sucré est répertorié comme une épice arabe plutôt qu'indienne, mais cela se justifie pleinement.³⁷ Le jonc sucré (en grec *skhoinos euōdes*, latin *juncus odoratus*, arabe *idhkhir*)³⁸ est généralement identifié comme une espèce de *Cymbopogon*, Spreng. (= *Andropogon*, L.) de la famille des Graminées ou herbacées. La plupart des espèces de *Cymbopogon* sont aromatiques, et les auteurs classiques semblent avoir connu plus d'une variété; mais ce que l'on pourrait appeler " le vrai jonc sucré " est considéré comme ayant été *C. schoenanthus*, (L.) Spreng, une plante actuellement en danger d'extinction par reclassification en *C. olivieri*, (Boiss.) Bor.³⁹ Maintenant, *pace* Müller, *C. schoenanthus* (et/ou olivieri) et d'autres espèces de *Cymbopogon* sont communes au Moyen-Orient,⁴⁰ et *C. schoenanthus* pousse encore largement en Arabie.⁴¹ Son nom anglais est *camel grass*, et non pas *ginger grass*, et il n'y a aucune preuve que les Grecs et les Romains l'aient jamais importé d'Inde.

Les auteurs classiques identifient le jonc sucré comme étant libanais, syrien, nabatéen, arabe, babylonien, africain et libyen⁴². Naturellement, ils pouvaient se référer à des espèces locales qui devaient être complétées par des importations étrangères, ou à des pommades fabriquées localement à partir d'un produit importé, alors que l'absence de jonc sucré des tarifs en vigueur pourrait être interprétée comme signifiant qu'il était importé en franchise de droits.⁴³ Mais pourquoi faire toutes ces hypothèses ? Il n'y a pas une seule déclaration explicite ou implicite selon laquelle la marchandise venait d'un pays plus à l'est que l'Irak⁴⁴; et les lexicographes arabes qui ont identifié *l'idhkhir* comme une plante bien connue, utilisée entre autres pour la toiture des maisons et la fabrication de parfums n'avaient évidemment pas une plante

indienne à l'esprit⁴⁵. Celle-ci pousse dans les environs de La Mecque, et même dans le *ḥaram* lui-même, étant l'une des plantes que le Prophète a permis d'y couper.⁴⁶ La raison pour laquelle il a permis qu'elle soit coupée, cependant, est que les Mecquois en avaient besoin pour le chaume de leurs maisons, pour les tombes de leurs morts, et pour un usage non spécifié par les forgerons et les orfèvres,⁴⁷ non pas qu'ils veuillent le vendre en Syrie ; et la seule occasion où nous voyons un Quraysh charger ses chameaux avec de *l'idhkhir* (à Médine après *l'hijra*), c'est pour des clients orfèvres de la région.⁴⁸ Ailleurs, nous apprenons que *l'idhkhir* serait échangé contre du *ḥamḍ* à La Mecque, le *ḥamḍ* étant des plantes très appréciées des chameaux.⁴⁹ L'idée que les Quraysh fournissaient de *l'idhkhir* aux fabricants de parfums d'Alexandrie est tout à fait étrangère aux sources.

6. Aloès (médicament)

Le grec *aloē* est le nom de deux produits très différents, un médicament amer et un bois odorant - une source de grande confusion. L'aloès amer, ou aloès (ce dernier au pluriel anglais, pas une forme grecque ou latine) est le jus épaissi de plusieurs espèces *d'Aloe*, L., Liliacées. Les auteurs musulmans classiques ne connaissaient que ou principalement l'espèce originaire de Socotra, A. *perryi* Baker. ⁵⁰ Cette plante possède de hautes feuilles dentelées qui ressemblent aux " fourreaux de couteaux " et d'où les habitants de Socotra extraient un jus contenant de l'aloïne, un purgatif. Le jus est laissé à sécher dans des sacs en cuir puis vendu comme médicament connu en arabe classique sous le nom de *ṣabir* (ou *ṣabr*, *ṣabāra*). ⁵¹ C'est toujours une source reconnue d'aloïne dans la pharmacie moderne, bien qu'il ait été éclipsé par des produits concurrents d'Afrique du Sud, de Zanzibar et de Curaçao. ⁵²

L'aloès amer ne semble pas avoir jamais été transporté par voie terrestre avec de l'oliban. Théophraste n'en parle pas, quoi qu'il ait été bien informé sur l'encens et la myrrhe, et bien qu'il n'ait jamais été identifié comme "Sabéen".53 Il est d'abord attesté dans Jean 19:39 en relation avec l'enterrement de Jésus, et ensuite dans Celsus (né vers 20 avant J.-C.).⁵⁴ Il réapparaît peu après dans Dioscoride. Dans le *Periplus*, on dit explicitement qu'il est exporté de Cane, le port Ḥaḍramī ; selon Marzūqī, il était acheté à l'époque préislamique à *qabr Hūd* près de Shiḥr dans le Ḥaḍramawt par des commerçants arrivés par voie maritime ou terrestre ; et plusieurs siècles plus tard, Muqaddasī décrit le commerce comme étant maritime⁵⁵. Étant donné que Marzūqī parle du commerce sur le territoire de l'Arabie, on peut donc supposer que le commerce d'exportation a toujours été maritime.

7. Cinabre

Comme l'aloe, le cinabre (*kinnabari* grec, *cinnabaris* latin) est le nom de deux substances très différentes. Les deux ont été utilisés comme colorant rouge, mais l'un est minéral et l'autre végétal. Le cinabre minéral est du sulfure mercurique, qui donne la couleur connue sous le nom de vermillon, et dont il ne s'agit pas ici. Le cinabre végétal (ou "sang de dragon") est une résine obtenue à partir de diverses plantes, notamment *Dracaena* (spp.), Liliacée, qui a servi à la fois comme colorant et comme médicament. ⁵⁶ Pline affirme que les deux étaient confondus, même par les médecins à son époque, avec des résultats malheureux pour les patients. ⁵⁷

Selon le *Periplus*, le cinabre végétal était produit à Socotra. La plante mentionnée est *D. cinnabari* Balf., endémique à Socotra, et qui produisait encore du cinabre végétal au XIXe siècle. Les colons indiens de Socotra semblent avoir participé à cette industrie, car le cinabre de Socotra est étiqueté "indien" dans les sources classiques et musulmanes, et le nom arabe de la substance, *dam al-akhawayn* ou "le sang des deux frères", sonne comme une référence à une histoire indienne sur les origines du cinabre qui était également connue des auteurs classiques comme Pline. En tout cas, rien ne suggère qu'il venait du nord avec l'oliban. On peut supposer qu'il a été commercialisé de la même manière que l'aloès, c'est-à-dire via Cane vers Ommana et de là vers la tête du Golfe Persique pour le transport par voie terrestre vers la Syrie. Il n'y a, en tout état de cause, aucune référence à des Grecs achetant du cinabre ni à Socotra ni à Cane. Mais quel que soit le marché, le produit ne se trouve jamais associé au commerce de La Mecque.

8. Cannelle et Casse

Ces deux produits sont relégués à l'Annexe i. Il suffit de dire ici qu'ils ont cessé d'être associés à l'Arabie au premier siècle après J.-C. et qu'ils étaient encore importés d'Afrique de l'Est à l'époque de Cosmas.

9. Calamus

Pour l'identification du calamus comme plante du Moyen-Orient plutôt qu'indienne, le lecteur est prié de se référer à Annexe 2. Il était encore importé par les Byzantins au VIe siècle après J.-C., mais d'Afrique de l'Est, pas d'Arabie, et il n'est jamais mentionné en rapport avec le commerce de la Mecque.

10. Baume

Dans l'Ancien Testament, on entend parler d'un baume ($s^Or\hat{i}$) que les Ismaélites de Galaad en Cisjordanie vendirent en Egypte, et que les fils de Jacob apportèrent avec eux en Egypte. Jérémie connaissait ce "baume de Galaad" comme substance médicinale.⁶³

Dans les ouvrages grecs et latins, et plus tard également dans les sources arabes, on entend parler d'un célèbre sapin baumier (grec (*opo*) *balsamon*, latin (*opo*) *balsamum*; arabe *balasān*), qui poussait autrefois exclusivement dans deux jardins royaux en Judée⁶⁴, mais qui avait également été planté ailleurs en Syrie au temps de Pline, et qui avait été transplanté en Egypte du temps de Dioscoride⁶⁵. Il est possible qu'il ait encore prospéré en Syrie au IXe siècle après J.-C.;⁶⁶ en Égypte, cependant, il a survécu jusqu'en 1615.⁶⁷ Il produisait un parfum extrêmement onéreux⁶⁸, utilisé par les Monophysites comme ingrédient dans leur Myron jusqu'au XIIIe siècle après J.-C., et qui était également apprécié par les musulmans à l'occasion de fêtes ; il est même parfois passé aux mains des chrétiens en Occident.⁶⁹ La résine a également servi de médicament, toujours extrêmement cher⁷⁰.

En Arabie, il existe une espèce de *Commiphora* qui est connue sous le nom de *bashām* en arabe. Son habitat s'étend du sud de l'Arabie à la Mecque, et il pousse également en Somalie.⁷¹ En grec, cet arbre était aussi connu sous le nom de *balsamon*.⁷² Il donne une gomme sans grande valeur.

La relation entre ces trois produits a été une source de confusion.⁷³ En fait, ils n'avaient que peu ou rien à voir les uns avec les autres.

Le fait que le baume biblique ne puisse pas avoir été un produit de la *Commiphora* arabe est maintenant généralement accepté. Les Ismaélites en question venaient de Galaad, et non de la Mecque, et d'autres passages bibliques indiquent clairement que leur baume était originaire de Palestine. Les identifications modernes de la plante ou des plantes en question varient, mais elles n'incluent généralement pas les espèces de *Commiphora.*⁷⁴

La relation entre le baume de Judée et le *bashām* arabe est plus problématique. Ils ne peuvent certainement pas être identiques. Les sources sont d'accord pour dire que le baume de Judée ne poussait qu'en Judée, plus tard également en Syrie et en Egypte, et qu'il n'existait que dans un état cultivé. La plante cultivée était plus petite que les arbres arabes et somaliens ; elle nécessitait un arrosage diligent et sa résine était assez différente de celle du *bashām* arabe et somalien. Son goût était extrêmement sucré, alors que celui de l'arbre arabe est dit acide, celui de l'arbre somalien amer. Il était exsudé en minuscules gouttelettes, et bien que l'arbre arabe ne coule pas en abondance, des rapports plus récents indiquent le contraire. C'était un parfum extrêmement coûteux, tandis que l'huile volatile de l'arbre arabe s'évapore rapidement, laissant une gomme insipide. Les auteurs musulmans confirment par ailleurs que le *balasān* et le *bashām* étaient deux plantes bien différentes.

Il est cependant possible que la plante de Judée soit une version cultivée de l'arbre arabe. Telle était l'opinion de Josèphe et, plus tard, d'Abd al-Laṭīf. ⁸⁰ Il ne fait aucun doute que le *balsamon* grec (translittéré en arabe comme *balasān*) constitue la transcription d'un mot sémitique, probablement phénicien, dérivé de la même racine que l'arabe *bashām*. ⁸¹ Et une longue période de culture pourrait sans doute expliquer la plupart des différences entre les deux. ⁸² Néanmoins, des identifications botaniques complètement différentes ont également été proposées. ⁸³

Ce qui compte pour nous, c'est que même si nous acceptons que le baume de Judée soit une version cultivée de l'arbre arabe, c'est seulement la version cultivée qui a une valeur dans le monde classique. Les auteurs classiques connaissaient l'existence du *bashām* arabe, mais ne mentionnaient pas son importation, et il est difficile de voir pourquoi ils auraient importé une sève de qualité inférieure. Les premiers auteurs musulmans n'associent d'ailleurs pas du tout le *bashām* à la résine. Dīnawarī connaissait ses feuilles comme ingrédient dans les teintures capillaires, alors que les Mecquois connaissaient ses branches comme source de cure-dents (ou plutôt de bâtonnets dentaires). ⁸⁴ Et 'Abd al-Laṭīf avait le sentiment que le *bashām* arabe ne produisait aucune résine. ⁸⁵ En fait, les Arabes et les Somaliens modernes se donnent rarement la peine de le ramasser, sauf, à l'occasion, pour l'utiliser comme chewing-gum. ⁸⁶ L'opinion selon laquelle l'importance commerciale du baume en Arabie était comparable à celle de l'encens et de la myrrhe est donc injustifiable. ⁸⁷

Dans ce cas particulier, il n'y a donc jamais eu de commerce qui ait existé. Les Mecquois en ont cependant créé un après la montée de l'Islam. Le baume de la Mecque jouissait d'une vogue dans le monde musulman médiéval, probablement comme source de résine. En tout état de cause, c'est la résine de *bashām* arabe qui a circulé entre le XIXe et le début du XXe siècle sous le nom de " baume de la Mecque ".88 Mais la popularité du baume de la Mecque doit clairement plus au prestige de la Mecque qu'aux mérites intrinsèques du produit, car il a été rapporté par des auteurs modernes comme ayant un goût amer et une odeur "qui n'a rien de féérique".89

11. Séné

Le séné est constitué des folioles séchées de Cassia (spp.), Leguminosae. Dans la pharmacie moderne, où on les utilise comme ingrédient dans les laxatifs, les espèces reconnues sont les suivantes :

C. acutifolia Delile et C. angustifolia Vahl, mais de nombreuses autres espèces dotées de propriétés médicinales et autres existent. 90 Le genre Cassia n'a rien à voir avec la casse de la littérature classique, qui était une forme de cannelle. 91

"Séné " est une version européanisée du sable arabe, l'Egypte et l'Afrique de l'Est étant la source du soidisant " Séné d'Alexandrie ", l'une des marques commerciales les plus connues. Il y a cependant aussi du séné en Arabie, où C. *angustifolia* et d'autres espèces poussent à l'état sauvage, et le séné est attesté pour la zone haram au début de l'Islam. Au dixième siècle, " le séné de la Mecque " était célèbre dans le monde musulman, et il est encore utilisé en pharmacie moderne pour remplacer de meilleures variétés. Lammens place donc le séné sur la liste des exportations mecquoises. Mais ses références se limitent à montrer que les feuilles du séné étaient utilisées dans le Hijaz, et probablement ailleurs, au début des temps musulmans. Leurs propriétés médicinales étaient connues, et les branches étaient utilisées avec le henné comme ingrédient dans les teintures, tandis que les branches étaient une source de cure-dents. In hy a pas de références aux exportations, et la marchandise n'était pas connue du côté gréco-romain. Comme dans le cas du "baume de la Mecque", ce commerce ne s'est développé qu'après la montée de l'Islam.

12. Bdellium

Le bdellium est décrit dans la littérature classique comme une substance gommeuse utilisée en parfumerie, en pharmacie et dans la fabrication d'encens, obtenue à partir d'un arbre originaire du nordouest de l'Inde, de Perse et d'Arabie⁹⁷ On suppose qu'elle est identique à la substance connue en Akkadien sous le nom de *budulkhu* et en hébreu biblique sous le nom de *bedo -lah.*⁹⁸ Les lexicographes juifs et syriaques ont assimilé le bdellion grec et le muql arabe,⁹⁹ l'identifiant ainsi comme la résine d'un arbre habituellement étiqueté *Commiphora mukul* Engl. Cet arbre est en effet originaire de l'Inde, de l'Iran et de l'Arabie, et il semble unanimement accepté comme la source du bdellium classique.¹⁰⁰ Néanmoins, cela peut être seulement partiellement vrai. Pline décrit le bdellium comme étant parfumé, et selon Dioscoride, c'était " d'une odeur très douce en brûlant ".¹⁰¹ Mais on rapporte que C. mukul produit une résine qui sent mauvais en général ou surtout lorsqu'elle est chauffée.¹⁰² Le fait que ce produit ait été utilisé en médecine

est bien connu,¹⁰³ mais on peut difficilement penser que ce produit a été employé dans la fabrication de l'encens et des parfums dans le monde classique.

La source de bdellium odorant fait donc problème. Il a été importé de Bactriane et de Médie, selon Pline, et de Barygaza dans le nord-ouest de l'Inde, selon le *Periplus*, qui nous informe également qu'il poussait sur la côte sud-est de l'Iran104. Mais il n'y a que deux espèces de Commiphora (en fait de Burseraceae) en Iran, *C. mukul* et *C. pubescens* Stocks ; et là où la résine de *C. mukul* sent mauvais, celle de *C. pubescens* est décrite comme une gomme inodore et insipide. Aucune des deux espèces ne peut donc avoir été la source de bdellium parfumé. ¹⁰⁵ Il y avait peut-être plus d'espèces de Commiphora en Iran dans le passé qu'aujourd'hui. ¹⁰⁶ Si tel est le cas, il est difficile de dire si l'arbre en question a également poussé en Arabie, comme le prétend Pline. Mais le problème n'est pas d'une importance majeure pour nous, dans la mesure où il n'est fait aucune mention d'importations en provenance de ce pays. ¹⁰⁷

Le bdellium médicinal, d'autre part, pourrait bien avoir été la résine de C. *mukul*, comme le suggère l'équation lexicographique de *bdellion* et *muql*. Dioscoride, qui a écrit sur la substance médicinale, dit explicitement que c'était la résine d'un arbre arabe, et le refus de la Septante de traduire $b^e d\bar{o}lah$ par bdellion pourrait être interprété comme signifiant que la substance était désagréable : les rabbins persistaient à dire que $b^e d\bar{o}lah$ n'avait rien à voir avec le "bdellium des droguistes." L'affirmation de Dioscoride selon laquelle le bdellium médicinal était d'une " odeur très douce en brûlant " semblerait donc provenir d'une confusion avec le bdellium des parfumeurs et des fabricants d'encens. Mais il est étrange que deux produits apparemment différents soient connus sous le même nom, et que la distinction entre les deux n'ait pas été faite explicitement.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons accepter qu'il y eût un commerce arabe de ce produit. Dans les sources musulmanes, cependant, le *muql* n'est pas couramment mentionné, et il n'est pas associé au commerce de la Mecque. Il est vrai que nous entendons parler d'un produit connu sous le nom de *muql* qui fut exporté de Dhū'l-Marwa au nord de Médine à l'époque médiévale, Il mais ce *muql* était le fruit du palmier doum, pas la résine d'une *Commiphora*. Une référence méprisante aux Mecquois préislamiques les décrit comme de simples commerçants qui tiraient leur inviolabilité de leur sanctuaire et qui se décoreraient de *muql* en le quittant pour se rendre reconnaissable aux attaquants potentiels. Pour ce que nous en savons, ils ont peut-être aussi utilisé les feuilles de cet arbre pour fabriquer des nattes, des lances et des sacs de chameau. Mais cela laisse ouverte la question de savoir ce que contenaient les sacs de chameau.

13. Cardamome

Les auteurs classiques connaissaient deux épices qui se ressemblaient et qui étaient connues sous le nom d'amomum et de cardamomum : de ces deux épices, la cardamome se trouvait en Arabie. Les épices en question ont été identifiées comme différentes formes de cardamome. Ainsi, *l'amomum* est supposé avoir été le produit *d'Amomum subulatum* Roxb, Zingiberaceae, qui donne la "cardamome du Népal", alors que la cardamome est supposée avoir été le produit *d'Elettaria cardamomum* Maton, Zingiberaceae, qui donne

la cardamome qui nous est familière. Les deux plantes sont originaires de l'Inde, mais d'autres espèces se trouvent plus à l'est, et Müller aimerait que certaines des importations gréco-romaines proviennent d'Asie du Sud-Est. 116 Cependant, aucune des deux plantes ne peut avoir quoi que ce soit à voir avec le produit que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de cardamome. 117

En premier lieu, les plantes avaient une distribution très différente de celle de la cardamome. Selon Théophraste, elles provenaient de Médie, bien que certains les aient tenues pour venir de l'Inde. Selon Pline, *l'amomum* était un cépage indien ou un autre arbuste qui poussait en Arménie, dans le Pont et en Médie, alors que la cardamome poussait à la fois en Médie et en Arabie. Dioscoride et d'autres disent sensiblement la même chose. Müller en déduit que *l'amomum* provenait de l'Inde par voie terrestre, alors que la cardamome arrivait par voie maritime via l'Arabie. Mais il est difficile de croire que les sources identifieraient une plante comme originaire du Pont ou de l'Arménie simplement parce que les envois de produits qui en dérivent pourraient passer par là, et ils auraient à peine pu décrire son apparence physique si c'était le cas. Les marchandises ne sont pas mentionnées par le *Periplus* ni Cosmas, probablement parce qu'elles n'étaient absolument pas achetées en Inde ou à Ceylan.

En second lieu, ces produits ne ressemblaient pas à de la cardamome moderne.

La cardamome moderne se présente sous la forme de capsules de graines, généralement de couleur marron clair, contenant des graines marron foncé ressemblant à des grains de poivre. L'amomum de Pline se composait de feuilles "délicatement pressées ensemble en paquets", la meilleure sorte étant celle " avec des feuilles comme celles de la grenade et dépourvues de rides, de couleur rouge ", et le frelatage se faisait "avec des feuilles de grenade et de la gomme liquide pour faire adhérer les feuilles ensemble et former une grappe comme une grappe de raisins". ¹¹⁹ On ne pourrait certainement pas frelater la cardamome de nos jours en collant des feuilles de quelque sorte que ce soit. Quant à la cardamome, c'était le produit d'un arbuste similaire, dont les graines étaient oblongues ; et là aussi, ce devaient être les feuilles plutôt que les graines qui étaient vendues, car on nous dit que la meilleure espèce était "très verte et huileuse". ¹²⁰ On peut donc supposer que l'amomum et la cardamome étaient des plantes qui poussaient là où les sources disent qu'elles poussaient, y compris, en ce qui concerne la cardamome, l'Arabie. Ce qu'ils étaient est une autre affaire, et étant donné qu'ils n'ont pas été identifiés, il est difficile de retracer leur sort du côté musulman. On ne dit pas, bien sûr, que les Quraysh aient échangé de la cardamome dans le *habb al-hān*; on ne dit pas non plus qu'ils aient échangé quoi que ce soit qui ressemble aux feuilles décrites par Pline.

14. Comacum

Selon Théophraste, le *kōmakon* venait d'Arabie. C'était un fruit, ou bien il y avait un fruit appelé *kōmakon* et un *kōmakon* qui était autre chose ; en tout cas, il était utilisé comme parfum dans les onguents les plus raffinés. Selon Pline, le *comacum* était un jus pressé à partir d'une noix qui, bien que rappelant la cannelle et presque aussi agréable, était extrêmement bon marché. Il était produit en Syrie. Sur la base de ces informations, Miller identifie l'épice comme étant de la noix de muscade, le produit de *Myristica*

fragrans Houttuyn, Myristicaceae et d'autres espèces indigènes de l'Inde et de l'Asie du Sud-Est. ¹²¹ Si c'est le cas, tout peut être n'importe quoi. Quel que soit le *kōmakon*, il s'agissait clairement d'un produit originaire du Proche-Orient qui n'était pas suffisamment connu dans le monde classique pour que nous puissions l'identifier.

Les épices indiennes

Contrairement à ce que l'on imagine habituellement, le nombre d'épices indiennes associées à l'Arabie dans les sources classiques n'est pas bien grand. Il a été gonflé dans la littérature secondaire par l'identification erronée de la cannelle, de la casse, du calamus et du jonc doux en tant qu'importations indiennes. Le nombre se réduit à quatre : nard, costum, bois d'aloès et gingembre. Les témoignages reliant les trois premiers avec l'Arabie sont peu nombreux, leurs origines orientales étant parfaitement connues ; et quant au gingembre, il semble s'être développé en Arabie, bien que le monde classique ne puisse pas avoir importé la plupart de ses approvisionnements de ce pays. Aucune de ces épices n'est associée au commerce de la Mecque. Il y a cependant une source qui affirme que les Quraysh faisaient le commerce, entre autres, du poivre, bien que le poivre n'ait jamais été associé à l'Arabie dans l'antiquité.

15. Nard

Le nard ou spikenard (Sanskrit *nalada*, Hébreux *nērd*, Syriaque *nardīn*, Grec *nardos*, Arabe *sunbul hindī*) est une plante vivace originaire de la région himalayenne qui est maintenant étiquetée *Nardostachys jatamansi* D.C. (= *Valeriana jatamansi* Jones), Valerianaaceae. Ses rhizomes sont couverts de poils ou de pointes ressemblant aux épis de maïs (*stakhys, spica*), d'où son nom *nardostakhys* ou *spica nardi*, spikenard. Les rhizomes contiennent une huile essentielle qui a été utilisée dans la fabrication de pommades et de parfums dans l'antiquité. Les Indiens et les musulmans lui attribuaient également des propriétés médicinales. 123

Le Nard est attesté pour la première fois dans le monde occidental dans le *Cantique des Cantiques*. ¹²⁴ Dès le premier siècle de notre ère, il était bien connu qu'il venait de l'Inde, et le *Periplus* le décrit comme importé directement de là. ¹²⁵ Au sixième siècle, il fut importé via Ceylan. ¹²⁶ Il est associé à l'Arabie principalement sous la forme de prétentions, en vigueur au temps d'Alexandre, qu'il poussait sauvage dans ce pays. ¹²⁷ Comme on l'a déjà souligné, le nard en question était probablement une espèce de *Cymbopogon*, ou herbe parfumée, bien qu'il y ait aussi une espèce de *Cyperus* en Arabie du Sud que les musulmans devaient plus tard identifier comme *sunbul 'arabī*," nard arabe", contrairement à la marchandise authentique, *sunbul hindī*. ¹²⁸ Rien n'indique que l'Arabie ait jamais joué un rôle dans le commerce du nard autre que celui de fournir un mouillage pour les navires indiens. ¹²⁹ L'arabe *sunbul* est une traduction du grec *stakhys*, probablement via le syriaque, l'arabe *nardīn* étant une translittération directe du syriaque ; et ce que les musulmans ont à dire sur la plante semble être dérivé de Dioscoride. ¹³⁰

16. Costum

Le Costum ou costus (Sanskrit *kuṣṭha*, Araméen *qusḥṭā*, Grec *kostos*, Arabe *qusṭ*, *kusṭ*, *qusht*, *kust*, *qusht*, *kusht*, etc.) est une herbe vivace, *Saussurea lappa* G. P. Clarke, Compositae, qui pousse au Cachemire et qui a été utilisé comme source d'encens, de parfum et de médecine en Chine, dans le monde classique et ailleurs.¹³¹ Il est attesté pour la première fois dans la littérature grecque dans Théophraste. Pline savait très bien qu'il s'agissait d'une plante indienne et, selon le *Periplus*, elle était importée directement de Barygaza et de Barbaricon dans le nord-ouest de l'Inde. Cosmas savait également qu'il venait de l'Inde, bien qu'il ait atteint le monde occidental par l'intermédiaire de Ceylan.¹³²

Seuls deux auteurs classiques associent le Costum à l'Arabie. Dioscoride parlait de costum arabe, indien et syrien, alors que Diodore de Sicile le considérait comme un produit arabe utilisé non seulement par les Grecs, mais aussi par les Arabes eux-mêmes. La forme arabe de Dioscoride reflète probablement le fait que le produit passait par les ports arabes : au Moyen Age, une sorte de costum était également connue sous le nom de zafārī. La todore a raison de dire que les Arabes l'utilisaient eux-mêmes, même s'ils ne l'ont pas produit : qsṭ est attesté sur des encensoirs arabes du sud et plus tard aussi dans les traditions prophétiques. Les musulmans le connaissaient comme un produit indien utilisé en fumigation, pharmacie et parfumerie. Mais ils ne l'identifient jamais comme une marchandise vendue par les Mecquois préislamiques.

17. Bois d'Aloès

Comme nous l'avons déjà mentionné, le grec *aloē* est le nom non seulement d'un médicament amer, mais aussi d'un bois odorant. Le bois en question était le cœur de *l'Aquillaria agallocha* Roxb, Thymelacaceae, un arbre qui se trouve en Inde, en Chine et en Malaisie. En anglais, on l'appelle parfois "eaglewood". Depuis l'antiquité, il était mâché comme adoucisseur de l'haleine, répandu sur le corps sous forme de poudre, mélangé dans des onguents, des parfums et des médicaments, et brûlé comme une fumigation des corps, des vêtements et des lieux saints.¹³⁷

On dit que le bois d'aloès est le premier à être attesté dans l'Ancien Testament sous le nom *hālîm/
*hālôt (toujours au pluriel), mais cette identification est incertaine. La première attestation certaine dans la littérature grecque vient de Dioscoride, qui l'appelle agalokhon (ou agallokhon), vraisemblablement du Pali agalu, agaļu, akalu, ou akaļu ou du Tamil akil. Selon Dioscoride, il venait de l'Inde et de l'Arabie, de sorte qu'une partie a dû passer par les ports arabes. Au sixième siècle, il était importé via Ceylan.

Le bois d'aloès, et non l'oliban, était *le* produit de l'encens du monde préislamique et du monde islamique primitif, car il semble l'être resté longtemps après. ¹⁴⁰ Il est attesté sous les noms de *yalanjūj* et *kibā* 'dans la poésie pré-islamique et plus tard. ¹⁴¹ Le *Mijmar*, généralement compris comme du bois d'aloès, aurait été offert à la Ka'ba avec d'autres aromatiques au début de l'époque islamique, et c'est l'étincelle d'un *mijmara*, un encensoir généralement considéré comme contenant du bois d'aloès, causa l'un des incendies

de la Ka'ba pré-islamique. ¹⁴² Le *Mijmar* était encore brûlé dans la Ka'ba à l'époque d'Ibn al-Zubayr, nous dit-on. ¹⁴³ Il portait de nombreux noms, *yalanjūj* (*alanjūj*, *anjūj*), *kibā*, *mijmar*, ou simplement 'ūd ou 'ūd hindī, "bois indien"; et comme on pouvait s'y attendre, il figure dans les Hadith. ¹⁴⁴ Même le mystérieux *rand* de la poésie pré-islamique (qui est également attesté sur des bols d'encens arabes du sud) a été tenu par certains des premiers érudits musulmans pour avoir été du bois d'aloès; en fait, certains croyaient aussi que le costum était du bois d'aloès. En somme, *bakhūr*, le terme général pour l'encens, évoque le bois d'aloès, sauf indication contraire. ¹⁴⁵

Le bois d'aloès était apprécié non seulement en Arabie et à Byzance, mais aussi en Perse. ¹⁴⁶ C'était sans aucun doute un produit avec lequel les Quraysh auraient pu faire fortune si les Grecs, les Perses et les Ethiopiens n'avaient pas appris à naviguer. Mais les sources ne créditent jamais les Quraysh de la vente du bois d'aloès, pas même pour ce qui est de la consommation dans le Ḥijāz.

18. Gingembre

Le gingembre (Prakrit *siṃgavera*, Pali *siṅgivera*, Grec *zingiberi*, Araméen et Syriaque *zangebīl*, Arabe *zanjabīl*) est le rhizome de *Zingiber officinale* Roscoe, Zingiberaceae, une plante désormais largement cultivée sous les tropiques de l'ancien et du nouveau monde. ¹⁴⁷ Il est mentionné pour la première fois dans la littérature classique au premier siècle de notre ère, bien qu'il ait été connu avant. ¹⁴⁸ Le mot grec provient de l'indien moyen, et Pline et Dioscoride ont tous deux écrit à une époque où des liens maritimes directs existaient entre l'Inde et le monde gréco-romain. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne considérait l'épice comme indienne. Selon eux, elle poussait en Arabie et en Afrique de l'Est. ¹⁴⁹

Étant donné que les Grecs ont appris leur mot pour le gingembre en Inde, il n'est pas très satisfaisant d'expliquer cette information en référence à la propension des Arabes à cacher la véritable origine de leurs épices. ¹⁵⁰ Il n'est nullement invraisemblable que le gingembre ait été transplanté en Arabie et en Afrique de l'Est, où il est connu pour avoir été cultivé à l'époque moderne, ¹⁵¹ et où de nombreux auteurs musulmans et européens qui ont écrit entre le IXe et le XVIe siècle le croyaient cultivé. ¹⁵² De plus, le gingembre que Dioscoride connaissait était frais : il fallait choisir des racines sans pourriture, dit-il, ajoutant que parce qu'elles pourrissaient si vite, elles étaient parfois conservées. Les allégations de Pline et de Dioscoride peuvent donc être acceptées pour une valeur nominale. ¹⁵³

Mais cela ne veut pas dire, bien sûr, que le monde classique ait importé la plus grande partie de son gingembre d'Arabie et d'Afrique de l'Est. L'étymologie de *zingiberi* rend cela extrêmement improbable, et au deuxième siècle après J.-C., il était bien connu que le gingembre était disponible en Inde et à Ceylan. Nous pouvons supposer que l'épice était importée principalement de l'Inde et de Ceylan, mais que certaines (notamment la variété fraîche) venaient aussi d'Arabie et d'Afrique de l'Est. Il n'y a, cependant, aucune suggestion dans les sources musulmanes que les Mecquois aient échangé cette épice, pour autant que le mot zanjabil se trouve dans le Qur'ān. 155

19. Poivre

Il est bien connu que le commerce classique entre l'Inde et le monde gréco-romain était avant tout un commerce du poivre (*Piper longum*, L., Piperaceae et *P. nigrum*, L., de la même famille). ¹⁵⁶ Au sixième siècle, le poivre était exporté de l'Inde via Ceylan vers Aden et Adulis, ¹⁵⁷ et il n'y a aucune indication dans les sources grecques que les Arabes aient joué un rôle dans ce commerce autre que celui de l'ancrage des navires à Aden. ¹⁵⁸ On n'en trouve pas plus dans tradition islamique au sens large. Un commentaire chiite sur le Coran, composé vers le milieu du Xe siècle, affirme néanmoins que les Quraysh gagnaient leur vie en transportant " du cuir, des vêtements, du poivre et d'autres choses qui arrivaient par mer " de La Mecque en Syrie. ¹⁵⁹ Apparemment, nous devons considérer que les épices indiennes déchargées à Aden étaient envoyées à Shu'ayba pour être transportées par voie terrestre, une idée des plus singulières. Le fait que les Quraysh aient transporté du cuir (Ḥijāzī) et des vêtements en Syrie est une idée familière des traditions dites *ilāf* sur lesquelles je reviendrai à plusieurs reprises, et ce sont clairement ces traditions qui se cachent derrière le récit de Qummī. La façon dont il en est venu à ajouter du poivre et d'autres produits d'outre-mer n'est pas claire, et on pourrait, si on le souhaitait, prétendre que les Quraysh faisaient le commerce des épices sur la base de cette tradition. Mais ce faisant, on opposerait une tradition unique et tardive à toute la littérature.

Les marchandises d'Afrique de l'Est

Comme on l'a déjà vu, les produits de l'Afrique de l'Est comprenaient de l'oliban, de la myrrhe, du cancamum, du tarum, de la cannelle, de la casse, du calamus et du gingembre. Il n'est pas nécessaire de répéter que les Meccans n'ont joué aucun rôle dans la commercialisation de ces marchandises (pour autant que le monde gréco-romain ait continué de les importer). Cependant, les Mecquois ont aussi été crédités de l'exportation de l'ivoire, de l'or et des esclaves d'Afrique de l'Est ; et cette croyance vaut la peine d'être réfutée.

20. Ivoire

"En dehors de la poussière d'or, l'Afrique fournissait surtout de l'ivoire et des esclaves", nous informe Lammens, avec une forte insinuation que l'Afrique aurait fourni ces articles en vue d'une réexportation vers le nord. 160 Ce que Lammens suggère, d'autres prennent pour des faits : les caravanes de la Mecque, nous dit-on, se dirigeaient vers le nord " emportant des épices, de l'ivoire et de l'or ". 161 Mais ailleurs, Lammens est d'avis que c'est en échange de leurs exportations que les Mecquois achetaient " les riches marchandises de l'Inde, de la Perse et de l'Afrique ", ainsi que les céréales et des huiles syriennes ; ou, en d'autres termes, l'ivoire semble être ici quelque chose que les Mecquois pourraient se permettre d'acheter parce qu'ils exportaient autre chose. 162 Les Mecquois, alors, ont-ils importé de l'ivoire de l'Afrique orientale pour le réexporter vers le nord, ou ne l'ont-ils fait que pour la consommation locale ? En fait, il n'y a aucune preuve qu'ils aient fait l'un ou l'autre. 163

Il est raisonnable de supposer que de l'ivoire d'Afrique de l'Est a été importé par le Yémen dès les temps anciens, et que les Yéménites ont transmis une partie de cet ivoire à d'autres Arabes, y compris, en temps voulu, aux Mecquois ; et naturellement il y a de l'ivoire dans les hadiths prophétiques. 164 Mais ce n'est pas une hypothèse raisonnable de dire que les Arabes du Sud et ensuite les Mecquois auraient dû importer l'ivoire pour l'exporter vers le Nord par caravane. 165 Pourquoi de lourdes défenses auraient-elles été acheminées vers l'Arabie par le désert pour être transportées à travers le désert ? C'est pour une bonne raison que toutes nos preuves sont carrément contre cette idée. Le monde méditerranéen importait son ivoire directement d'Afrique de l'Est (dans la mesure où il ne l'obtenait pas d'Inde) depuis l'époque des Ptolémées, qui avaient pénétré en Afrique de l'Est précisément parce qu'ils voulaient des éléphants - principalement, mais pas exclusivement, pour la guerre. 166 Et en ce qui concerne le sixième siècle, Cosmas nous dit que les défenses d'Afrique de l'Est étaient exportées "par bateau" vers Byzance, la Perse, l'Arabie du Sud et même l'Inde (à ce moment là apparemment en manque de défenses). 167 Naturellement, les caravanes chargées d'ivoire ne sont pas attestées dans la tradition islamique.

21. Or

Lammens a bien sûr raison de dire que l'Afrique de l'Est a fourni de l'or, mais Pline et Cosmas conviennent que cette région fournissait l'or aux Éthiopiens, ¹⁶⁸ et Lammens est la seule autorité pour penser que les Éthiopiens le transmettaient aux Mecquois. Cela n'exclut pas la possibilité que les Mecquois aient exporté de l'or extrait en Arabie même, possibilité sur laquelle je reviendrai dans le chapitre suivant.

22. Esclaves

C'est un fait bien connu que les Arabes préislamiques, y compris les Mecquois, possédaient des esclaves, dont certains étaient des "Ethiopiens", c'est-à-dire des natifs de l'Afrique de l'Est. ¹⁶⁹ Toutefois, rien n'indique que le centre de distribution de ces esclaves en Arabie était la Mecque plutôt que le Yémen, ¹⁷⁰ et encore moins que les Mecquois les exportaient vers le nord. Les Byzantins obtenaient leurs esclaves est-africains directement d'Afrique de l'Est, dans la mesure où ils les importaient tous. ¹⁷¹ Je reviendrai sur la possibilité (lointaine) que les Mecquois aient exporté des esclaves arabes dans le chapitre suivant.

Autres denrées de luxe

23. Soie

Il est bien connu que, dans l'Antiquité, le monde méditerranéen dépendait de la Perse pour son approvisionnement en soie qui, au VIe siècle, atteignit l'Ouest en partie par l'Asie centrale et en partie par la mer via Ceylan. En 524-525 Justinien essaya de briser le monopole persan sur le commerce en encourageant les Éthiopiens à acheter de la soie directement aux Indiens, non pas à Ceylan, comme on le suppose habituellement, mais dans un port adjacent à la Perse, peut-être Daba, le port vers lequel les commerçants de l'Inde, de la Chine, de l'est et de l'ouest auraient convergé. La tentative fut un échec car les Perses y arrivèrent toujours en premier et avaient l'habitude d'acheter toutes les cargaisons. ¹⁷² Une trentaine d'années plus tard, les Byzantins réussirent à créer leur propre industrie de la soie au moyen de

vers à soie provenant probablement d'Asie centrale. ¹⁷³ Cela ne les rendit pas autosuffisants à la fois, et Justin II (565-578) essaya une fois de plus de contourner les Perses, cette fois en négociant avec les Turcs. ¹⁷⁴

Dans ce contexte, on est surpris d'apprendre de Lammens et d'autres que l'une des raisons pour lesquelles les Mecquois ont si bien réussi tient à leur exportation de soie aux Byzantins, ¹⁷⁵ un point de vue qui a tellement fait son chemin que même les anciens Arabes du sud ont été crédités d'un commerce de soie par voie terrestre. ¹⁷⁶ Il ne semble y avoir aucune preuve en faveur de la position de Lammens. La tradition islamique associe le Yémen au textile, et il n'y a aucune raison de douter de l'existence d'une industrie textile. ¹⁷⁷

Mais ce que le Yémen produisait c'était du coton fin, pas de la soie. 178 Une certaine soie était probablement disponible au Yémen aussi, et la soie est parfois attestée dans le Ḥijāz. Ainsi, laissant de côté les traditions prophétiques pour et contre son utilisation, on dit parfois que la Kaaba fut recouverte de soie à différents moments avant la montée de l'Islam. 179 Mais le fait que la soie ait pu circuler dans le Ḥijāz ne signifie pas que les Mecquois l'exportaient vers Byzance, et c'est la Syrie byzantine qui apparut comme une source de soie pour les Arabes plutôt que l'inverse. 180 Les conteurs qui ont présenté Hāshim comme le fondateur du commerce international des Mecquois en obtenant l'autorisation de l'empereur byzantin de vendre des articles en cuir et des vêtements bon marché en Syrie n'étaient évidemment pas conscients que le Quraysh aurait pu fournir le seul produit que l'empereur voulait vraiment; 181 et les empereurs byzantins qui essayèrent d'obtenir de la soie par les Ethiopiens et les Turcs pourraient peut-être être surpris d'apprendre qu'ils approchaient les mauvais barbares. Étant donné que les preuves byzantines sur le commerce de la soie sont parfaitement connues, il est extraordinaire que [la fable du] commerce Qurashī de ce produit ait conservé sa crédibilité pendant si longtemps.

Ce que les sources affirment, c'est qu'il y avait un commerce de soie entre le Yémen et 'Ukāz, le marché près de Ṭā'if, apparemment indépendamment de La Mecque. On nous dit que Nu'mān b. al-Mundhir envoyait des marchandises non spécifiées par caravane à 'Ukāz chaque année et achetait en retour des produits yéménites, y compris de la soie. Lest difficile à croire. Même si nous admettons que la soie était disponible en quantité au Yémen, il n'est pas logique que Nu'mān se soit rendu à Ukaz pour l'achat d'un produit qui devait être disponible en quantités encore plus grandes, et probablement de meilleure qualité, en Irak. Il a peut-être acheté du tissu yéménite à 'Ukāz; mais l'affirmation selon laquelle achetait aussi de la soie a déjà été rejetée par Fraenkel comme étant une erreur.

24. Parfum

Beaucoup des produits que nous avons traités étaient déjà utilisés comme ingrédients dans les parfums. Il en était de même pour d'autres produits bien connus de la tradition islamique, notamment le musc et l'ambre gris. Le musc et l'ambre gris apparaissent dans une version de l'hommage envoyé par le gouverneur persan du Yémen à l'empereur persan, ¹⁸⁴ mais il est difficile de dire s'il y avait un commerce régulier de ces

produits entre le Yémen et la Perse. Les Byzantins connaissaient aussi le musc, comme l'indique clairement Cosmas. 185 Cependant, aucun des deux produits n'est associé au commerce de la Mecque dans les sources.

Reste la question de savoir si les Mecquois ont commercialisé du parfum en tant que produit fini, et il existe de bonnes preuves en faveur de cette allégation. J'y reviendrai dans le chapitre suivant, dans lequel je considère toutes les marchandises auxquelles les Mecquois sont associés, aussi ténues soient-elles, dans les sources musulmanes. La conclusion du présent chapitre est purement négative. Les Quraysh ne faisaient pas le commerce de l'encens, des épices ou d'autres produits de luxe étrangers. Dans la mesure où le parfum est une épice, on pourrait, bien sûr, parler d'un commerce d'épices Qurashī; mais rien de tel ne peut être compris dans l'acceptation conventionnelle du terme.

- l'estime de tous les Arabes. La plus grande partie est maintenant apportée dans le pèlerinage des îles Malaysiennes à La Mecque" (C. M. Doughty, *Travels in Arabia Deserta*, i, 137). Il a été suggéré que même dans l'Antiquité, les Arabes préféraient les aromatiques étrangères à leurs propres produits (W. W. Muller, "Notes on the Use of Frankincense in South Arabia," p. 1 26), et la rareté des références à l'oliban dans les inscriptions préislamiques (discuté *ibid*.) est certainement frappante.
- Aucun exemple n'est présenté dans le *Wörterbuch der klassischen arabischen Sprache, s. vv. lubān* et *kundur*, dans le Weihrauch de Müller, un travail superbement bien documenté. Le Lisan ne comporte qu'un seul passage dans lequel *lubān* pourrait être interprété comme signifiant oliban ; la référence se rapporte à un arbre plutôt qu'à son produit, et l'arbre en question est présenté comme un *ṣanawbar*, "pin sylvestre" (Muḥammad b. Mukarrim Ibn Manẓūr, *Lisān al-'arab*, xvii, 260, *s.v.* lbn, sur Imr' al-Qays' *labā 'unuqun ka-suḥūqi'l-lubāni et variantes*). Les autres attestations de *lubān* qui y sont présentées ne se réfèrent pas à l'oliban, que ce soit au sens d'arbre ou de résine, et il en va de même pour celles recueillies par la Poetry Concordance de l'Université hébraïque (je suis reconnaissant au Professeur M. J. Kister et Z. Cohen de me les avoir confiées). Le *lubnā* présenté par J. H. Mordtmann et D. H. Muller, *Sabäische Denkmäler*, p. 82, n'est pas de l'oliban mais du storax (Müller, "Notes on the Use," p. 126; Jacob, *Beduinenleben*, p. 15), un produit étranger importé par les Arabes même à l'époque de Pline (*Natural History*, XII, 81).
 - 3 Cf. Azraqī, Makka, pp. 105 f.; Ibn Hishām, Leben, p.430.
- 4 Wāqidī, $Magb\bar{a}z\bar{\imath}$, III, 972 (le $t\bar{\imath}b$, l'or et l'argent étaient déposés dans la grotte d'Allāt, l'idole Thaqafi).
- C'est l'une des quatre choses que Aṣma'ī est supposé avoir cru comme exclusives à l'Arabie du sud (Abū Ḥanīfa al-Dīnawarī, *The Book of Plants, Part of the Monograph Section*, no. 377; 'Abd al-Malik b. Muḥammad al- Tha'ālibī, *The Latā' if al-ma'ārif*, p. 123). Il poussait dans les montagnes du Shiḥr 'Umān, pas dans les régions côtières (Abū Ḥanīfa al-Dīnawarī, *Le dictionnaire botanique* (*de sīn à yā'*), no. 971, cf. aussi no. 979). Il provenait du territoire Shiḥr et Mahra, pour être exporté via Oman et Aden (Muqaddasī, *Descriptio*, pp. 87, 970, 98; V. Minorsky (tr.), *Ḥudūd al-'ālam*, p. 148), c'était un

produit d'exportation Arabe bien connu ('Amr b. Baḥr al-Jāḥiz (attrib.), *Kitāb al-tabaṣṣur bi'l-tijāra*, p. 35 = C. Pellat, tr., "ǧāḥiziana, I. Le *Kitāb al-tabaṣṣur bi'l-tijāra* attribué à ǧāḥiz," § 15. Les explications de Pellat sur le *kundur* dans le glossaire, p. 163, devraient être ignorée). Pour plus de références, voir *Wörterbuch*, s.vv. lubān, kundur.

- 6 Țabarī, *Ta'rikh*, ser. i, pp. 729, 740 (on offrit à Jésus de l'or, du *murr*, et du *lubān*).
- 7 La majeure partie des références dans le *Wörtrerbuch*, s.vv. lubān et kundur, apprtiennent à ces sources, dont la plupart sont aussi citées dans Müller, *Weihrauch*, *passim*.
- La mère faible d'esprit du calife Hishām's mâchait du *kundur* et façonnait des personnages (*tamndthil*) avec (Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. 2, p. 1,466; comparez M¨ller, "Notes on the Use," pp. 130 f., sur l'oliban en tant que chewing-gum pour les femmes et les enfants d'aujourd'hui). Les missionnaires Ismāʿīlī voyagaient en se faisant passer pour des négociants itinerants transportant du poivre, des plantes aromatiques, des broches, des miroirs, de l'oliban, etc. (W. Ivanow, *Ismāʿīli Traditions Concerning the Rise of the Fatimids*, pp. 158 f.; et notez qu'ici aussi, c'est le genre de choses que les femmes et les enfants aiment). Un habitant d'Antioche qui vendait du *lubān* apparaît dans Muḥammad b. Ṭāhir Ibn al-Qaysarānī, *Kitāb al-ansāb al-muttafiqa*, p. 131. Et l'oliban est aussi un article de commerce dans les documents de Geniza documents (S. D. Goitein, A *Mediterranean* Society, I, 154).
- 9 Si l'on en croit la liste futile des "professions de l'*ashrāf*' dans Ibn Qutayba, *Maʿārif*, p. 249, Abū Ṭālib vendait du parfum, ou peut-être du *al-burr*. Dans la version parralèle donnée par Aḥmad b. 'Umar Ibn Rusta, *Kitāb al-aʿlāq al-nafīsa*, p. 215, il vend du parfum, ou peut être du *laban*. On pourrait forcer la lecture de *laban* en *lubān* sur la base que cela irait mieux avec du parfum ; mais il est, bien sûr, plus facilement expliqué comme une mauvaise lecture d'*al-burr*.
- Lammens, *Mecque*, pp. 296 ff.; Rodinson, *Islam et capitalisme*, pp. 46, 260; Donner, "Mecca's Food Supplies," p. 253; B. Spuler, revue de Müller, *Weihrauch*, p. 339 (Je suis reconnaissante au Dr F. W. Zimmermann d'avoir attiré mon attention sur cette étude). Notez aussi comment Birkeland ajoute Strabon et Pline dans l'élucidation du commerce de la Mecque qui se reflète supposément dans le Qur'ān (H. Birkeland, *The Lord Guideth: Studies on Primitive Islam*, p. 122).
 - 11 Cf. Periplus, \$\$7 f, 10, 24.
- Quand Tertullien (m. vers 240) dit que les chrétiens utilisent plus de marchandises sabéennes pour enterrer leurs morts que les païens dans le culte de leurs divinités, il ne veut pas dire, selon Atchley, que les chrétiens en étaient déjà venus à brûler de l'encens à leurs funérailles, mais plutôt qu'ils utilisaient des aromates arabes, dont la myrrhe, pour l'embaumement. Atchley donne de nombreux exemples du monde grec et du monde latin (*Use of Incense*, pp. 104 et suiv.). Jésus est enveloppé dans du lin avec de la myrrhe et de l'aloès " selon la manière des Juifs d'enterrer " dans Jean 19:39 f.
- 13 Cf. B. Laufer, Sino-Iranica, pp. 460 f. (I am grateful to Prof. S. Shaked for reminding me of this work).
- Muqaddasī, Hamdānī, et Nuwayrī connaissaient la myrrhe (tous trois sont mentionnés dans A. Grohmann, *Südarabien als Wirtschaftsgebiet*, I, 150 f.). Ṭabarī savait qu'on avait présenté à Jésus

non seulement de l'oliban, mais aussi de la myrrhe (ci-dessus, n6). Il ne faut aucun doute que le *Wörterbuch* présentera de nombreuses références à la littérature médicinale et herbaliste quand il atteindra en son temps la lettre $m\bar{\imath}m$; mais cette information proviendra en grande partie de la tradition classique.

- 15 E. W. Lane, *An Arabic-English Lexicon*, *s.v. murr.* La confusin remble remonter à Dīnawarī, cf. son *Dictionnaire botanique*, no. 1,011.
- Miller, *Spice Trade*, pp. 36, 38 f., 66, 108 f. Rackam les rend également sous forme de gomme benjamin et de bois d'aloès dans sa traduction de Pline. Ibn Sīnā est probalement la source à l'origine de la confusion (cf. Grohmann, *Südarabien*, I, 114 f.).
 - 17 Cf. Mordtmann et Müller, *Denkmäler*, pp. 8 iff.
 - 18 Dioscoride, *Materia Medica*, I,24/23.
 - 19 Pline, Natural History XII, 98; Periplus, §8 (kankamon, traduit "copal indien" par Schoff).
- 10 Cf. Grohmann, *Südarabien*, I, 114 f.; et les références données dans le *Wörterbuch*, *s.v.* "kamkam."
- 21 Groom, *Frankincense*, p. 142; Dīnawarī, *Monograph Section*, nos. 380 f., 816; id., *Dictionnaire*, nos.

648, 968.

- Mordtmann et Müller, *Denkmäler*, p. 81 (Prideaux, no. i). *Drw* est aussi attesté sans *kmkm* sur ces bols, cf. *ibid.*; Grohmann, *Südarabien*, I, I 116; G. Ryckmans, "Inscriptions sub-arabes (troisieme série)," pp. 176 f.
 - Dioscoride, *Materia Medica*, 1, 24/23; Mordtmann et Müller, *Denkmäler*, p. 83.
- Thus Lewin in Abū Ḥanīfa al-Dīnawarī, *The Book of Plants (aliph to zā '*), glossaire, p. 43; Grohmann,

Südarabien, I, 114, 119; Groom, Frankincense, p. 142. (Drw signifie aussi sage, cf. Lewin, loc. cit.)

Voir ci-dessous, no. 100. Grohmann, *Südarabien*, I, 115. D'après le *Wörterbuch*, *s.v. kamkām*, c'est la résine de térébinthe, c'est à dire, *P. terebinthus*, l'arbre à térébenthine qui a également été proposé pour l'identification du baume hébreu; mais ici, pour une fois, le *Wörterbuch* doit se tromper. Il est vrai que *P. terebinthus* pousse en Arabie du Sud et produit une résine similaire à l'encens (Grohmann, *Südarabien*, I, 11 4; mais Dīnawarī, *Monograph Section*, n° 816, n'a jamais été en mesure de confirmer qu'il poussait en Arabie). Mais le nom du térébinthe est *buţm*, et non *ḍarw* ou *ḍirw*, le seul nom alternatif étant *ḥabbat al-khaḍrā'*; et Dīnawarī indique explicitement que le buṭm ressemble au ḍarw sans être identique au ḍarw (loc. cit.). Dans l'antiquité, la résine de térébinthe provenait de Syrie (Théophraste, *Plantes*, ix, 2 : 2 et *passim*), ou de Syrie, Judée, Arabie Pétrée, Chypre et ailleurs, mais pas du Yémen (Dioscoride, *Materia Medica*, 1, 71/91; cf. aussi Moldenke et Moldenke, *Plants o the Bible*, p. 178).

- Howes, *Vegetable Gums and Resins*, p. 138. Plante commune autour de la méditerranée. Pour une image voir W. Walker, *All the Plants of the Bible*, p. 129 (ce n'est pas un ouvrage savant).
- Jawharī dans Mordtmann et Muller, *Denkmäler*, p. 83; Yaqūt, *Buldān*, III, 470, *s.v.* Darwa; Muḥammad b. Aḥmad al-Khwārizmī, *Kitāb mafātīḥ al-ʻulūm*, p. 172 (qui reproduisent tous le même passage).
- 28 Howes, Vegetable Gums and Resins, p. 158; J.C.T. Uphof, Dictionary of Economic Plants, s.v. Cistus ladaniferus.
- Hérodote, *History*, III, 1 12. De nos jours, le ladanum est collecté en tirant un bouquet de lanières de cuir ou de tissu sur les buissons, une méthode déjà attestée dans Dioscoride (*Materia Medica*, I, 97/128). Mais on dit qu'il est encore prélevé sur les barbes des chèvres qui ont brouté parmi ces buissons à certains endroits (Howes, *Vegetables Gums and Resins*, p. 158 ; Sigismund, *Aromata*, p. 21; Moldenke et Moldenke, *Plants of the Bible*, p. 77). Pline, *Natural History*, xII, 73.
- 30 C'est l'un des arbustes qui étaient autrefois sous-dominants dans la forêt méditerranéenne et qui survivent aujourd'hui dans le maquis (N. Polunin, *Introduction to Plant Geography*, p. 355).
- 31 Suggéré par I. Low, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 127, and, in greater detail, by id., *Die Flora der Juden*, 1, 361 ff. L'identification est désormais généralement aceptée, cf. Moldenke et Moldenke, *Plants of the Bible*, p. 77. Pour une belle image, voir Walker, *All the Plants*, p. 139.
 - 32 Assyrian Dictionary, s.v.
 - Pline, *Natural History*, XII, 74 ff.; Dioscoride, *Materia Medica*, 1, 97/128.
 - 34 Sigismund, Aromata, p. 21.
 - 35 Hérodote, *History*, In, 112; Grohmann, *Südarabien*, I, 116, 118.
- Dīnawarī, *Dictionnaire*, no. 977, où *lādhin* est identifié comme produit du *marzanjūsh* (marjoram), qui ne pousserait pas à l'état sauvage dans le *bi-arḍ al-'arab*, alors qu'il le fait partout ailleurs; *Wörterbuch*, s.v. lādhin; Grohmann, *Südarabien*, I, 118n.
- 37 Cf. Miller, *Spice Trade*, pp. 94 if. Le livre de Miller n'est absolument pas fiable sur les plans botanique et autres ; il est difficile de ne pas être d'accord avec le verdict de Raschke, "New Studies," p. 650.
- Pour l'équivalence de ces termes, voir Löw, *Pflanzennamen*, p. 168; *id.*, *Flora der Juden*, I, 694 f.
- Uphof, *Dictionary, s.v.*; pareillement Miller, *Spice Trade*, p. 94. Bor a commencé par reclasser le *C. schoenanthus* de l'Inde, de l'Afghanistan et de l'Irak sous le nom de *C. olivier*i (Boiss.) Bor ; le vrai *C. schoenanthus*, selon lui, n'étant attesté que pour l'Arabie, la Jordanie, l'Égypte et l'Afrique du Nord, bien qu'il soit susceptible de se retrouver également en Irak (N. L. Bor dans K. H. Rechinger, *Flora of Lowland Iraq*, p. 39; id., *Gramineae* [= C. C. Townsend, E. Guest, and A. al-Rawi, éds., *Flora of Iraq*, ix], pp. 552 f.). Il y a été dûment découvert par A. al-Rawi, *Wild Plants of Iraq with Their Distribution*, p. 39; pareillement *id.* et H. L. Chakravarty, *Medicinal Plants of Iraq*, p. 34. Mais comme Bor la considérait

encore comme en attente de découverte en Irak dans sa publication de 1968, on peut supposer qu'elle n'a pas été prise en compte. En 1970, Bor avait aussi éliminé l'espèce de l'Iran (N. L. Bor, *Gramineaea* [= K. H. Rechinger, ed., Flora Iranica, no. 70], pp. 541 ff.). Peut-être qu'il souhaiterait aussi l'éliminer de l'Arabie (cf. ci-dessous, n 41) et de l'Afrique du Nord (cf. P. Quezel et S. Santa, *Nouvelle Flore de l'Algérie*, 1, 86; P. Ozenda, *Flore du Sahara*, p. 157), finissant ainsi par la réduire ainsi à un type idéal. Mais cela ne fait pas beaucoup de différence dans le contexte actuel : malgré la reclassification, la plante continue d'être connue localement sous le nom *d'idhkhir* (*adhkhar* en Afrique du Nord) et de produire une huile essentielle.

- Il avait une distribution du Maroc à Sind avant reclassement (N. L. Bor, *The Grasses of Burma, Ceylon, India and Pakistan*, p. 131; comparez aussi avec Uphof, *Dictionary, s.v.* Cymbopogon schoenanthus).
- D. F. Vesey-Fitzgerald, "The Vegetation of Central and Eastern Arabia," p. 780; id., "The Vegetation of the Red Sea Coast North of Jedda, Saudi Arabia," pp. 553, 556; id., "Vegetation of the Red Sea Coast South of Jedda, Saudi Arabia," p. 480. Cf. aussi E. Blatter, Flora Arabica (Records of the Botanical Survey of India, VIII, pp. 483 f. (Andropogon = Cymbopogon caesius and jwarancusa).
- Théophraste, *Plants*, IX, 7: 1 (d'un marais au-delà du Liban); Pline, *Natural History*, xii, 104 (le même) et xxi, 120 (de Nabatée, Babylone et Afrique); Dioscoride, *Materia Medica*, I, 17/16 (de Nabatée, Arabie, Libye, le genre Arabe étant parfois conus sous le nom de Babylonien; Diodore de Sicile, *Bibliotheca*, II, 49;2 (Arabia Felix). Le Ginger grass [palmarosa] est *C. martini*, et non pas *schoenanthus*, cf. A. F. Hill, *Economic Botany*, p. 529.
- Cf. Miller, *Spice Trade*, p. 96. Miller note son faible coût, mais pas son absence dans les tarifs.
- Le fait que Pline conclue sa discussion sur le jonc doux par la remarque "nous quittons les pays qui font face à l'océan pour retourner vers ceux qui encerclent notre propre mer" (*Natural History*, XII, 107) n'a pas d'incidence sur la question, comme le voudrait Müller (*Spice Trade*, p. 96), puisque le jonc sucré est abordé comme une digression. C'est précisément dans ce passage que Pline décrit que le jonc sucré pousse au Liban, à quelque dix sept miles de la méditerranée.
- 45 Lane, *Lexicon*, *s.v.* (il n'est bien sûr pas question de faire dériver "l'*izkhir* des commerçants Arabes" du grec *skhoinos*, comme Miller le suggère [*Spice Trade*, p. 95]).
- 46 Vesey-Fitzgerald, "Vegetation of the Red Sea Coast South of Jedda," p. 480; Balādhurī, Futūḥ, p. 11; Azraqī, Makka, p. 131; Ibn Hishām, Leben, p. 414 (une attestation poétique); Gaudefroy-Demombynes, Pèlerinage, pp. 8 f.
- 47 Aḥmad b. al-Ḥusayn al-Bayhaqī, *al-Sunan al-kubrā*, v, 195; Balādhurī, *Futūḥ*, pp. 42 f., 45 (nettoyer [tubūr] plutôt que faîtage [tubūr] des maisons).
- 48 Muslim b. Ḥajjāj, *al-Saḥīḥ*, *XIII*, 143 ff. (*Kitāb al-ashriba*, nos. 1-3), où 'Alī désire vendre du *idhkhir* pour pouvoir s'offrir son repas de mariage.
 - 49 Aghānī, XIII, 13.

- 50 Cf. I. B. Balfour, *Botany of Socotra*, pp. 291 f.; Dīnawarī, *Monograph Section*, nos. 376, 390; id., *Dictionnaire*, no. 611; Masʿūdī, *Murūj*, III, 36; Yāqūt, *Buldān*, III, 1024 f., *s.v.* Suquṭrā; Grohmann, *Südarabien*, 1, 162 f.
- Dīnawarī, *Monograph Section*, no. 390; id., *Dictionnaire*, no. 611; Lane, *Lexicon*, *s.v.* şabir (citant Dīnawarī). Pour une image de la plante (bien que d'une espèce légèrement différente), voir Walker, *All the Plants*, p. 17.
- 52 The British Pharmaceutical Codex, pp. 89 ff. La récolte d'aloès à Socotra a été signalée comme étant aléatoire à la fin du XIXe siècle, et on suppose que beaucoup d'aloès dit de Socotra provenait en réalité d'Afrique de l'Est. (Grohmann, Südarabien, I, 164; Codex, p.91).
- Comparer aussi avec les auteurs tardifs comme Jacques d'Edesse, *Hexaemeron*, pp. 138 f. = 115 f., où l'on dit que l'encens provient de la région des Sabéens, alors qu'aucune allégation comparable n'est faite pour l'aloès (connu de Jacques sous son nom grec et son nom arabe).
- Celsus, *De Medicina*, I, 3: 26, qui le recommande comme purgatif. Il est mentionné de nouveau *ibd.*, v, I; v, 20: 2; VI, 6: 5 f. et 24; VI, 7: 2c, fréquemment associé à la myrrhe. Pace au traducteur, il n'y a rien pour indiquer que l'aloès de ces passages doit être compris comme étant du bois d'aloès, ou, en d'autres termes, comme une substance différente de celle mentionnée dans le premier passage ; cf. annexe 3.
- Dioscoride, *Materia Medica*, III, 22/25; *Periplus*, §28 (confondu avec le bois d'aloès dans la traduction de Huntingford, voir le glossaire à la p. 132); Marzūqī, *Azmina*, II, 164; Muqaddasī, *Descriptio*, p. 97. D'ailleurs, Mas'ūdī et Yāqūt affirment que c'est pour l'aloès que les Grecs se sont installés à Socotra (voir ci-dessus, ch. 2 n100).
- 56 Cf. Liddel et Scott, *Lexicon*, *s.v.* kinnabari; Howes, *Vegetable Gums and Resins*, pp. 139 f. Le cinabre végétal a également été utilisé dans le vernissage des violons.
 - 57 Pline, *Natural History*, XXXIII, 116.
 - 58 *Periplus*, §30.
 - Balfour, Botany of Socotra, pp. 293 f.; cf. also Grohmann, Südarabien, I, 119 f.
- Pline, *Natural History*, XXXIII, 116; *Periplus*, § 30; Dīnawarī in Grohmann, *Südarabien*, I, 120. En Inde, paraît-il, les dragons avaient l'habitude de vider les éléphants de leur sang et d'en être accros à celui-ci; mais ce faisant, les dragons se faisaient écraser sous le poids de l'animal mourant, déversant ainsi leur propre sang et celui de leur victime ("frère") sur le sol (Pline, *Natural History*, viii, 32 ff. cf. XXX, 116). Pour le nom arabe, voir Lane, *Lexicon*, *s.v.* dam; Dīnawarī, *Plants*, no. 380; Grohmann, *Südarabien*, 1, 120. Le nom d'*edah* donné par Balfour, *Socotra*, p. 293, est aussi attesté dans la littérature classique, cf. Dīnawarī, *Monograph Section*, no. 376; Yāqūt, Buldān, m, 102, *s.v.* Suquṭrā (*al-ayda'*).
- Socotra était une dépendance du Ḥaḍramawt, de telle sorte que le port naturel était Cane, et Cane faisait commerce avec Ommana (*Periplus*, §§ 27, 3 i). A l'poque de Dīnawarī's, l'aloès était expédié à Suhar (que certains ont identifié comme Ommana), et il passait aussi par Oman à l'époque de Muqaddasī (Dīnawarī, *Monograph Section*, no. 376; Muqaddasī, *Descriptio*, p. 97).

- 62 Le *Periplus* ne mentionne que les écailles de tortue parmi les marchandises que les navires revenant de l'Inde ramassaient à Socotra (§ 31).
 - 63 Genèse 37:25 ; 43:111. Jérémie 8, 22 ; cf. aussi Ézéchiel 27, 17.
- Théophraste, *Plants*, IX, 6: 1; Pline, *Natural History*, xii, I I I; Strabo, *Geography*, xvi, 2: 41; Josephus, *Jewish Antiquities*, Ix, 7; xiv, 54; xv, 96; *id.*, *The Jewish War*, I, 138; IV, 469; Diodore de Sicile, *Bibliotheca*, II, 48: 9; Sigismund, *Aromata*, pp. 15 f.
- 65 "Il est maintenant cultivé par les autorités du Trésor et n'a jamais été aussi abondant" (Pline, *Natural History*, xIi, iI 3). Dioscoride, *Materia Medica*, I, 19 (dans la note)/18. D'après Sigismund, *Aromata*, p. 15, il fut transplanté en Egypte sous Vespasien.
- Cf. Laufer, *Sino-Iranica*, pp. 429, 432. La preuve de Laufer concernant la Syrie est un rapport chinois qui ne semble être confirmé par aucune source locale. Selon Jacques d'Edesse et Moïse Bar Kepha, le baume était égyptien (Jacques d'Edesse, *Hexaemeron*, p. 138 = i 15; voir aussi A. Vdobus, *Syrische Kanonessammlungen*, Ia, 2 14n; W. Strothmann, ed. et tr., *Moses Bar Kepha, Myron-Weihe*, p. 52 = 53). Il était exclusivement Egyptien selon Jāḥīz (Tijāra, p. 32= §13, cf. p. 35 = §15) et plusieurs auteurs cités par Bīrūnī (Muḥammad b. Aḥmad al-Bīrūnī, *al-Bīrūnī's Book on Pharmacy and Materia Medica*, pp. 93 f.; = 73 ff.) et 'Abd al-Laṭīf al-Baghdādī, et aussi l'opinion de 'Abd al-Laṭīf lui-même (*Kitāb al-ifāda wa'li'tibar*, traduit sous le titre de *The Eastern Key*, pp. 40 ff). Aussi bien Bīrūnī que 'Abd al-Laṭīf savaient qu'il avait poussé jadis en Syre, mais seulement sur la base des sources classiques.
 - Laufer, Sino-Iranica, p. 433.
- 68 Cf. Théophraste, *Plants*, Ix, 7: 3; Pline, *Natural History*, XII, II I, 123; Ibn Samajūn in 'Abd al-Laṭīf, *Key*, p. 44 = 45 (probablement copié de Dioscoride, cité ci-dessous, n 70).
- S. Brock, "Jacob of Edessa's Discourse on the Myron," p. 20; M. M. Ahsan, *Social Life under the Abbasids*, p. 288; le baume égyptien apparaît dans le Liber Pontificalis du VIe siècle (Atchley, Use of lncense, p. 141).
- Diodore de Sicile, *Bibliotheca*, II, 48: 9; Strabon, *Geography*, xvi, 2: 41; Dioscoride, *Materia Medica*, I, 19/18 (qui vaut deux fois son poids en argent); Laufer, *Sino-Iranica*, p. 429 (qui vaut son poids en or). Il figure aussi comme une médecine dans Celsus, *De Medicina*, et Budge, *Book of Medicine*, indices (le mot syriaque ici n'est pas *balsamon*, mais *afursāmā*).
- 71 Groom, *Frankincense*, pp. 126 f.; cf. aussi Vesey-Fitzgerald, "Vegetation of the Red Sea Coast South of Jedda," pp. 485 f. (*Commiphora opobalsamum*).
- 72 Le *balsamon* poussait le long des côtes Sabéennes, selon Agatharchide, §97; Strabon, *Geography*, xvi, 4: 19; Diodore de Sicile, *Bibliotheca*, III, 6.
- Ainsi, le bashām arabe a été identifié comme Commiphora (ou Amyris) opobalsamum, comme si c'était cet arbre qui poussait en Judée, et Hort rend dûment balsamon en tant que "baume de la Mecque" dans sa traduction de Théophraste. L'arbre arabe a également été étiqueté Commiphora (ou Amyris) gileadensis, comme si c'était le produit de cet arbre que les Ismaélites de Galaad vendaient en

Egypte, ainsi que *Balsamodendron gileadense*, une étiquette qui regroupe les trois plantes (cf. Moldenke and Moldenke, Plants of the Bible, p. 84n; Groom, *Frankincense*, p. 126).

- C'était l'un des "meilleurs fruits de la terre" (Genèse 43:11) et l'une des marchandises vendues par Juda et la terre d'Israël à Tyr (Ezéchiel 27:17). Il est généralement identifié comme le produit de *Balanites aegyptiaca* (L.) Delile, un arbuste à feuillage persistant, ou *Pistacia lentiscus*, l'arbre à mastic, ou Pistacia terebinthus, l'arbre à térébinthe (Moldenke et Moldenke, *Plantes de la Bible*, pp. 55, 84, 177 f.; Hepper dans Groom, *Frankincense*, p. 249 n20; pour des photos des plantes proposées, voir Walker, *All the Plants*, pp. 29, 129, 221). Mais il y en a aussi qui prennent les passages bibliques pour se référer à une variété de produits
- Voir ci-dessus, nn64-66; Théophraste, *Plants*, IX, 6: 4 ("On dit que le baume ne pousse nulle part à l'état sauvage").
- 76 Comparer avec Pline, *Natural History*, xii, 112 ff. (réfutant Théophraste, *Plants*, IX, 6: 1), 116; Groom,

Frankincense, pp.126, 127, 129; Théophraste, *Plants*, IX, 6: 3; pour Pline l'acidité était un signe de falsification.

- 77 Pline, *Natural History*, xii, 116 ff.; cf. 'Abd al-Laṭīf, Key, pp. 42, 44 = 43, 45 (sur les baumes de Judée et d'Égypte); Schweinfurt dans Löw, *Flora der Juden*, 1, 300 (sur l'arbre arabe); Groom, *Frankincense*, p. 127.
 - 78 Groom, Frankincense, p. 127.
- Bīrūnī a disctué *balasān* sans jamais se référer à *bashām*, tandis que 'Abd al-Laṭīf alBaghdādī, qui décrivait le *balasān* d'Egypte sur la base d'observations personnelles, note explicitement qu'il est différent du *bashām* arabe (Bīrūnī, *Pharmacy and Materia Medica*, pp. 93 f. = 73 ff.; 'Abd al- Laṭīf, *Key*, p. 44 = 45).
- Josephus, *Antiquities*, VIII, 174: the Judean plant has been grown from (seedlings of the Arabian tree) presented by the Queen of Sheba to Solomon; 'Abd al-Laṭīf, Key, p. 44=45.
 - 81 Cf. R. C. Steiner, *The Case for Fricative-Laterals in Proto-Semitic*, pp. 123 ff.
- 82 Comparer Pline, *Natural History*, xII, 112: 117, sur les changements induits dans la plante cultivée.
 - 83 Cf. Hepper in Groom, *Frankincense*, pp. 129, 250 n33.
- 84 Dīnawarī, *Monograph Section*, no. 811; Azraqī, Makka, p. 374; cf. Dīnawarī, *Monograph Section*, no. 853.
 - 85 'Abd al-Laṭīf, *Key*, p. 44 = 45.
 - Groom, Frankincense, pp. 126 f., 130; cf. Jacob, Beduinenleben, p.15.
- 87 Cf. Müller, *Weihrauch*, col. 717; Miller, *Spice Trade*, p. 102; A.H.M. Jones, "Asian Trade in Antiquity," p. 4. Groom, qui note à juste titre que les Arabes de l'Antiquité n'ont peut-être pas considéré que le *bashām* valait la peine d'être exploité, suggère néanmoins qu'une certaine résine de

bashām aurait pu être exportée sous l'étiquette de myrrhe (Frankincense, p. 131). Mais il est difficile de croire que les connaisseurs de l'antiquité aient pu confondre une gomme insipide et une oléo-gomme-résine.

- 88 Cf. Lane, *Lexicon*, *s.v.* balasān (avec références aux espèces entre le ḥaramayn et Yanbu'); Grohmann, *Südarabien*, 1, 156; cf. Jacob, *Beduinenleben*, p. 15.
- 89 Löw, *Flora der Juden*, I, 300 (sur le goût); Sigismund, *Aromata*, p. 17 (sur l'odeur); cf. aussi Groom, *Frankincense*, p. 127 (quand on le brûle, on dit que cela sent le caoutchouc de l'Inde).
- 90 British Pharmaceutical Codex, pp. 94 ff. Pour une étude utile sur les propriétés des différentes espèces, voir J. M. Watt et M. G. Breyer-Brandwijk, *The Medicinal and Poisonous Plants of Southern and Eastern Africa*, pp. 566 ff.
 - 91 Traitées comme identiques chez Walker, *All the Plants*, p.48.
- 92 Grohmann, *Südarabien*, I, 161; Vesey-Fitzgerald, "Vegetation of the Red Sea Coast North ofJedda," p. 553; Lewin dans son glossaire à Dīnawarī, *Plants*, p. 39; *British Pharmaceutical Codex*, p. 945; Azraqī, *Makka*, p. 374; *Balādhurī, Futūḥ*, p. 45.
- 93 Muqaddasī, *Descriptio*, p. 98; cf. *Dīnawarī*, *Dictionnaire botanique*, no. 543; Löw, *Pflanzennamen*, p. 384; *British Pharmaceutical Codex*, p. 945. Ce n'est pas, bien sûr, pour dire que le séné qui porte ce nom vient nécessairement de La Mecque.
 - Lammens, Mecque, p. 299.
- 95 Dīnawarī, *Dictionnaire botanique*, no. 543 (aussi cite dans Lane, Lexicon, *s.v.* sand); Balādhurī, *Futūḥ*, p. 45.
- 96 C. Martius, *Versuch einer Monographie der Sennesblatter* pp. 24 ff. C'est des musulmans que la connaissance de la médecine est passée à Byzance et à l'Europe occidentale.
- 97 Pline, *Natural History*, xii, 35 f.; Dioscoride, Materia Medica, 1, 67/80; *Periplus*, \$\$37, 39, 48 f. (*bdella*).
- 98 Cf. Assyrian Dictionary, s.v. budulhu (où on suppose que le mot néo-babylonien provient d'un emprunt araméen); B. Meisner, "B^edōlaḥ," pp. 270 f.
 - Löw, Pflanzennamen, p. 359.
- Pauly-Wissova, *Realencyclopädie*, *s.v.* myrrha, col. 1141 (*C. roxburghiana*, le nom qui y est mentionné est l'une des anciennes étiquettes de *C. mukul*); Miller, *Spice Trade*, p. 69; Uphof, *Dictionary*, *s.v.* Commiphora mukul; cf. also Löw, *Flora der Juden*, 1, 304.
 - 100 Ci-dessus, n97.
- Groom, Frankincense, p. I 24; W. A. Talbot, The Trees, Shrubs and Woody Climbers of the Bombay Presidency, p. 69 (où le genre est encore mentionné comme Balsamodendron Kunth. Plutot que Commiphora Jacq.). Il est vrai que Dīnawārī décrit la résine de cet arbre comme d'odeur sucrée (Dictionnaire, no. 1,038). Mais les Perses l'appelaient "l'odeur des juifs" (bū-yi jāhūdān, cf. Bīrūnī, Pharmacy and Materia Medica, p. 350 = 307), il semblerait ainsi que Dīnawarī se trompe.

- 103 Groom, *Frankincense*, p. 124: les Arabes et les Perses l'ont utilisé en fumigation dans le traitement des hémorroïdes et d'autres plaintes.
 - Ci-dessus, n97.
- A. Parsa, *Flore de l'Iran*, II, 3 f. K. H. Rechinger, *Burseraceae*, pp. 1 f. (où les arbres ont été re-étiquetées); Talbot, *Trees, Shrubs and Woody Climbers*, p. 170 (gomme inodore soluble dans l'eau); D. Brandis, *The Forest Flora of North-West and Central India*, p. 65 (sans goût). Curieusement, ce problème ne semble pas avoir été détecté auparavant.
- Ainsi, les commerçants phéniciens qui accompagnaient l'armée d'Alexandre trouvèrent beaucoup de myrrhe à exploiter à Gedrosia (Arrian, *Anabasis*, VI, 22: 4). Groom considère la résine comme un bdellium plutôt qu'une véritable myrrhe (*Frankincense*, pp. x 115 f.); mais elle ressemblait à de la myrrhe, elle peut difficilement avoir été de la résine des deux espèces de *Commiphora* attestées pour l'Iran moderne. (La conjecture de Sigismund [Aromata, pp. 19 f.] selon laquelle une partie du bdellium qui parvenait au monde classique était en fait de la gomme benjamin, un produit d'Extrême Orient, ne résoud pas le problème, puisque le bdellium pour une large part était clairement un produit natif de l'Iran et du nord-ouest l'Inde.)
- Ni d'Afrique de l'Est, ou plusieurs espèces de *Commiphora* produisaient du bdellium parfumé (cf. Uphof, *Dictionary*, *s.vv.* Commiphora abyssinica, C. africana, C. erythraea, C. hildebrandtii, et C. kataf). On suppose souvent que le *b*^e*dōlaḥ* biblique était le produit de ces arbres (Meisner, "B^edōlaḥ", pp. 270 f.; Moldenke and Moldenke, *Plants of the Bible*, pp. 81 f.); si ces produits on existé sur le marché romain, ce serait sous le nom de myrrhe (cf. Groom, *Frankincense*, pp. 123 f.).
- Dioscoride, *Materia Medica*, 1, 67/80; Jastrow, *Dictionary, s.v. bedōlaḥ* (Genesis Rabba 2: 12). Dans la Septante, on trouve *anthrax* dans Genèse 2:12, et *krystallos* dans Nombres 11:7. Pour le bdellium des droguistes, voir aussi Celsus, *De Medicina*, et Budge, *Book of Medicine*, indices.
- Dioscoride connaissait plusieurs sortes de bdellium, et la variété à odeur douce en brûlant est décrite comme transparente, comme celle de Pline, alors que celle qui venait de l'Inde et de Pétra était foncée.
- Il était connu de Dīnawarī, qui identifie correctement le *muql* médicinal à une résine ressemblant à l'oliban (*Dictionnaire*, no. 1,038); et il figure dans la littérature pharmacologique, où il tend à être confondu avec le fruit du palmier doum (cf. Bīrūnī, *Pharmacy and Materia Medica*, pp. 350 f. = 307 f.; W. Schmucker, *Die pflanzliche und mineralische Materia Medica im Firdaus al-Ḥikma des Ṭabarī*, pp. 483 f.; Grohmann, *Südarabien*, I, 155; ci-dessous, n 112).
 - Muqaddasī, *Descriptio*, p. 83. Le texte comporte Marwa en lieu de Dhū'l-Marwa.
- Pace A. al-Wohaibi, The Northern Hijaz in the Writings of the Arab Geographers, 800-1150, pp. 159 f., et Groom, Frankincense, p. 124; cf. Dīnawarī, Dictionnaire, no. 1,038 (le muql médicinal est la résine d'un arbre ressemblant à l'oliban, mais le muql est aussi le fruit du dawm, un arebre ressemblant au plamier dattier); id., Plants, no. 376 (sur le palmier, cf. aussi ibid., nos. 29, 53, 73, 261, 308 f.); Ibn al-Mujāwir, Descriptio, 1, 54; Mas'ūdī, Murtūj, 1, 61 (où il figure parmi les dix arbres produisant des fruits

avec des noyaux [nawā] qu'Adam apporta avec lui du Paradis). *Dawm* est le plamier Thébain (cf. Lane, *Lexicon, s.v.*), ou *Hyphaene Thebaica*, Palmaceae (cf. Uphof, *Dictionary, s.v.*, où l'information donnée sur l'arbre est quelque peu insatisfaisante, apparemment en raison de la confusion entre cet arbre et *Hyphaene coriacea*). Décrit par les auteurs anciens (cf. F. Woenig, *Die Pflanzen im alten Ägypten*, p. 315). L'utilisation du mot *muql* aussi bien pour la résine que pour le fruit a généré une confusion sans fin. Ainsi, Bīrūnī, qui declare à juste titre que *muql* (dans le sens de résine) était connu sous le nom de *gugul* en Inde, cite aussi des autorités qui déclarent que *muql* est le fruit du *dawm*, comme si on parlait de la même substance, avec pour résultat que le *muql makkī* devient le fruit du *dawm* importé d'Inde! (*Pharmacy and Materia Medica*, pp. 350 f. = 307 f.). Et Abū'l-Khayr fait de même en identifiant *muql makki* comme étant la résine de *dawm*, la Mecque étant censée être le seul endroit où l'on pourrait obtenir une résine de ce palmier (Löw, *Flora der Jüden*, 1, 304; cf. la confusion supplémentaire *ibid.*, p. 305).

- Jāḥiz, *Tria Opuscula*, p. 63. Je reviendrai là-dessus au ch. 8.
- 114 Cf. Dīnawarī, *Plants*, no. 376.
- 115 Cf. les témoignages de Sigismund, *Aromata*, p. 36; Miller, *Spice Trade*, pp. 37 f., 67 f., 71ff.
- 116 Miller, *Spice Trade*, pp. 37 f., 67 f., 71 iff.; cf. aussi Warmington, *Commerce*, pp. 184 f.; Uphof, *Dictionary*, sous le snoms en question.
 - 117 H. N. Ridley, *Spices*, p. 326.
- Théophraste, *Plants*, IX, 7: 2; Pline, *Natural History*, xi, 48 ff.; Dioscoride, *Materia Medica*, I, 6/5 et 15/14; Miller, *Spice Trade*, p. 68 (sur la preuve poétique); 69, 73.
- Pline, *Natural History*, XII, 48 f. Il n'est pas précisé clairement dans Dioscoride que le produit était fait de feuilles, bien qu'il soit évident ici aussi qu'il n'avait rien à voir avec des capsules de graines (cf. *Materia Medica*, 1, 15/14: rouge pâle ou vert pâle, doux au toucher et plein de veines dans le bois).
 - 120 Pline, Natural History, XII, 50.
- Théophraste, *Plants*, IX, 7: 2; comme le souligne le directeur de publication, le texte semble ici corrompu. Pline, *Natural History*, xI, 135; Miller, *Spice Trade*, pp. 58 ff., où le *makir* de Dioscoride et d'autres est jeté pour jouer le rôle de massue.
 - Uphof, *Dictionary*, s.v. Nardostachys jatamansi; Miller, Spice Trade, pp. 88 ff.
- Miller, *Spice Trade*, p. 91; G. Watt, *The Commercial Products of India*, p. 792; Khwārizmī, *Mafātīḥ*, p. 169 (où la racine du *sunbul* indie nest listée comme medicament sous le nom de dār-i-shīshaghān, présumé ailleurs d'apparaître sous le nom *d'aspalathos*, cf. Löw, Pflanzennamen, pp. 340 f.). For a picture of the plant, see Walker, *All the Plants*, p. 197 (où le nom nardostachys fait référence, par erreur, à la forme des fleurons).
- 124 Cantique des Cantiques 1:12; 4:13 f. D'après Miller (*Spice Trade*, p. 90), le nard est déjà attesté dans l'akkadien *lardu*. Ceci a été proposé par E. Ebeling, "Mittelassyrische Rezepte zur Bereitung

von wohlriechenden Salben," p. 137, et d'autres, mais l'identification n'a pas été approuvée par le *Dictionnaire Assyrien*.

- Pline, *Natural History*, xii, 45; Dioscoride, *Materia Medica*, 1, 7/6; tous les deux connaissaient aussi d'autres sortes de nard. *Periplus*, §§39, 48 f., 56, 63.
- Cosmas, *Topographie*, xi, 15. Pour les importations byzantines de nard au dixième siècle, voir ci-dessus, ch. 2 n71.
 - Arrian, Anabasis, VII, 20.2; Strabon, Geography xv, 1: 22; cf. ibid., xvi, 4: 25.
- Miller, *Spice Trade*, p. 90, avec référenc au nard de Gedrosia; les espèces aromatiques de *Cymbopogon* étaient aussi communes en Arabie (cf. ci-dessus, épices arabes, no. 5). Grohmann, *Südarabien*, I, 159.
- 129 *Pace* Jones, "Asian Trade," p. 4. De plus, à l'origine, le nard semble être passé par la route terrestre à travers l'Asie centrale et la Perse (cf. Löw, *Pflanzennamen*, pp.368 f.).
- 130 Cf. Löw, *Pflanzennamen*, pp. 368 f.; Lane, *Lexicon*, *s.v.* sunbul (listé à la fois sous *sbl* and *snbl*).
- Uphof, *Dictionary, s.v.* Saussurea lappa; Löw, *Pflanzennamen*, pp. 357 f.; *Wörterbuch, s.v.* kust; Lane, Lexicon, *s.v.* qust; Miller, *Spice Trade*, pp. 84 ff.
- Théophraste, *Plants*, ix, 7: 3; Pline, *Natural History*, xii, 41; *Periplus*, §§ 39, 48; Cosmas, *Topographie*, xi, 15.
 - Dioscoride, *Materia Medica*, I, 16/15. Diodore de Sicile, *Bibliotheca*, II, 49: 3.
 - Lane, Lexicon, s.v..
- Mordtmann et Müller, *Denkmäler*, p. 81; Ryckmans, "Inscription sub-arabes", p. 177. Cf. A. J. Wensinck et autres, *Concordance et indices de la tradition musulmane, s.v.* qust.
- Mordtmann et Müller, *Denkmäler*, p. 84; Lane, *Lexicon*, *s.v.* qusṭ. L'information est tributaire de Dioscoride.
- Uphof, *Dictionary*, *s.v.* Aguillaria agallocha; Miller, *Spice Trade*, pp. 34 ff., 65 ff. Plusieurs autres espèces sont utilisées de manière similaire, cf. les entrées subséquentes dans Uphof. Contrairement aux Indiens et aux Arabes, les Grecs et les Romains ne semblent pas l'avoir beaucoup utilisé pour la fumigation.
 - 138 Cf. appendix 2.
 - Dioscoride, Materia Medica, I, 22/21. Cosmas, Topographie, xi, 15.
- Cf. les nombreuses références à l'utilisation du bois d'aloès dans Aga-Oglu, "About a Type of Islamic Incense Burner," p. 28. Le bois d'aloès était l'un des produits importés au huitième siècle de Chine par les marchands Ibāḍī (T. Lewicki, "Les premiers commergants arabes en Chine," pp. 179 f.). De nombreux types de bois d'aloès étaient connus des auteurs classiques et médiévaux. (cf. Lewicki, *loc. cit.*; Minorsky, Ḥudūd al-ʿālam, pp. 86 f.; Jāḥiẓ, *Tijāra*, p. 22= §7; 'Abd al Malik b. Muḥammad al-Thaʿālībī, *Thimar al-qulūb*, p. 553; *id.*, Laṭāʾif, p. 139, 146). C'était un article de commerce bien connu à l'époque médiévale

(Goitein, *Mediterranean Society*, I, 154; S. Y. Labib, *Handelsgeschichte Ägyptens im Spätmittelalter*, pp. 3, 49, 130, 193). Il était encore populaire dans l'Arabie du XIXe siècle (Doughty, *Travels*, I, 137; Groom, *Frankincense*, p. 121).

- Jacob, *Beduinenleben*, p. 12; *Wörterbuch*, *s.v.* kibā'.
- Azraqī, Makka, pp. 176 f. 105 f.; compare Ibn Hishām, Leben, p. 430.
- 143 Azraqī, *Makka*, p. 179.
- 144 Cf. Nöldeke in Low, *Flora der Juden*, III, 414; Dīnawarī, *Monograph Section*, nos. 827 ff. (où l'on sait aussi qu'il s'appelait *aluwwa*, aloès); id., *Dictionnaire*, no. 1, 116. Cf. Ibn Sa'd, Ṭabaqāt, 1, 400; Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. I, p. 1,571; Wensinck, *Concordance*, *s.v.* al'ūd al-hindī.
- Lane, *Lexicon*, *s.v. rand* (où le myrte et la baie sont également proposés); cf. Mordtmann and Müller, *Denkmäler*, pp. 81 f. (la suggestion à la p. 82n selon laquelle rand est une inversion de "nard" a été rejetée par Grohmann, *Südarabien*, 1, 158 f.). Lane, *Lexicon*, *s.v.v.* qust, bakhūr.
- 146 L'un des récits du tribut adressé par le gouverneur persan du Yémen au roi persan inclut 'ūd parmi les cadeaux (*Aghānī*, xvii, 310).
- 147 Uphof, *Dictionary, s.v.* Zingiber officinale; Löw, *Pflanzennamen*, pp. 138 f.; A.S.C. Ross, *Ginger, A Loan Word Study*; Miller, *Spice Trade*, pp. 53 ff.
- Attesté la pemière fois dans Celsus, *De Medicina*, v, 23: 3, mais l'antidote en question a été composé vers 800 avant Jésus-Christ (cf. Miller, *Spice Trade*, p. 5).
- Ross, *Ginger*, p. 19; les étymologies de Miller, *Spice Trade*, p. 56, peuvent être écartées. Pline, *Natural History*, xii, 28; Dioscoride, *Materia Medica*, II, 160/190.
 - 150 Comme le fait Warmington, *Commerce*, p. 184.
- Cf. l'habitude chinoise de transporter les plantes de gingembre en pots sur leurs navires, présentée par Miller, *Spice Trade*, p. 54. D'autres en ont sans dout fait autant. Watt and Breyer-Brandwijk, *Medicinal and Poisonous Plants*, p. 1,063 (Afrique de l'Est); Miller, *Spice Trade*, p. 108n (Ethiopia); Ross, *Ginger*, p. 41 (Ethiopie et Arabie).
- Ross, *Ginger*, pp. 40 ff. Les déclarations musulmanes proviennent de Dīnawarī, lbn al-Mujāi wir, et 'Abd al-Laṭīf, et les deux premiers sont sans rapport avec la tradition classique. Cf. aussi Bīrūnī, *Pharmacy and Materia Medica*, p. 207 = 169; Laufer, *Sino-Iranica*, p. 545. (L'information de Dīnawarī, *Monograph Section*, no. 812, est aussi reproduite dans Lane, *Lexicon*, *s.v.* zanjabīl).
- De même Miller, *Spice Trade*, pp. 107 f., bien que Miller voulût aussi que le gingembre ait atteint le monde classique par la même route de Malaya à Madagascar qu'il proposait pour la cannelle (*ibid.*, pp. 56 f.).
- Ptolémée le liste parmi les produits de Ceylan (*Geographia*, ed. C.F.A. Nobbe, vii, 4: 1), et Ibn Bayṭār cite Galen en disant qu'il était apporté de l'Inde ('Abdallāh b. Aḥmad Ibn Bayṭār, al-Jāmi' al-kabīr, 1, 538). Il n'est mentionné ni dans le *Periplus* ni dans Cosmas.

- "Et à l'intérieur il leur sera donné à boire une coupe, mélangée à *zanjabīl*" (76:17). Les commentateurs n'ont rien d'intéressant à dire à ce sujet.
- 156 Cf. Tarn, *Greeks in Bactria*, pp. 370 ff., sur les débuts du commerce ; Warmington, *Commerce*, pp. 181 ff., sur sa nature à la période classique ; Miller, *Spice Trade*, pp. 80 ff., sur le commerce en général; et Uphof, *Dictionary*, *s.vv*. Piper longum et Piper nigrum sur les plantes en question.
 - 157 Cosmas, Topographie, xi, 15 f.
 - 158 Pace Rodinson, Mohammed, p. 20.
- Abū'l-Ḥasan ʿAlī b. Ibrāhīm al-Qummī, *Tafsīr*, II, 444. Je dois ma connaissance de ce passage à M. A. Cook.
 - Lammens, Mecque, p. 300.
- Donner, "Mecca's Food Supplies," p. 254. La prétention de Lammens est également répétée dans Hitti, *Capital Cities*, p. 7.
 - Lammens, "République marchande," p. 47.
- La preuve de Lammens est instructive quant à sa méthode de travail. Dans *Mecque*, p. 204n, il cite Pline, *Natural History, VI*, 173, qui décrit un centre commercial en Afrique de l'Est où l'ivoire et d'autres choses furent apportés quelque 500 ans avant l'ascension de La Mecque; T. Nöldeke, *Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, p. 46, qui déclare simplement en termes généraux que les Mecquois commerçaient avec les Éthiopiens, d'où ils apportaient des esclaves et d'autres marchandises; et Fraenkel, *Fremdwörter*, p. 177, où l'on conjecture que le roi d'Ḥīra achetait de l'ivoire et des esclaves d'Ethipie ainsi que du cuir d'Arabie. La première référence se rapporte à la mauvaise période et la troisième au mauvais endroit, alors que celle qui mentionne La Mecque omet de mentionner l'ivoire. Pareillement, les réferences dans "Republique marchande," p. 47n, omettent de mentioner l'ivoire, la plupart d'entre elles n'étant que des caravans transportant des denrées alimentaires en divers endroits, principalement Médine.
 - 164 Cf. Wensinck et autres, Concordance, s.v. 'āj.
- En ce qui concerne l'opinion selon laquelle même les Arabes du Sud exportaient de l'ivoire par voie terrestre, voir Rodinson, *Mohammed*, p. 20.
- 166 Kortenbeutel, *Osthandel, passim*; cf. aussi M. P. Charlesworth, *Trade-Routes and Commerce of the Roman Empire*, pp. 58, 64. Les textes correspondants ont été commodément rassemblés et traduits dans Huntingford, *Periplus*, appendix 5.
 - 167 Cosmas, Topographie, XI, 23.
- Pline, *Natural History*, vi, 173; Cosmas, *Topographie* II, 50 ff. Selon N. Chittick, "East African Trade with the Orient," p. 101, le commerce de l'or de l'Afrique de l'Est n'a pris de l'importance (internationale ?) qu'au XIVe siècle ou plus tard.

- Ainsi Bilāl, Waḥshī et Ṣālih Shaqrān étaient des affranchis éthiopiens de divers Mecquois (*EP*, s.v. Bilāl b. Rabāḥ; Ibn Hishām, *Leben*, p. 556; Ibn Saʻd, *Ṭabaqāt*, II, 49). La mère d'Antara, le poète, était également éthiopienne, ainsi que d'autres "corbeaux des Arabes" (*Aghānī*, VIII, 237, 240). 'Abdallāh b. Abī Rabī'a, un Mecquois, possédait un grand nombre d'esclaves éthiopiens qui pratiquaient toutes sortes d'artisanat (*ibid.*, I, 65), et Ibn Ḥabīb a jugé bon de compiler une liste complète de *abnāʾal-Ḥabashiyyāt* à la Mecque et ailleurs (*Muḥabbar*, pp. 306 ff.).
- Aucun Mecquois, à ma connaissance, n'aurait explicitement acheté des esclaves éthiopiens en Éthiopie. 'Abdallāh b. Abi Rabi'a, le propriétaire de nombreux esclaves éthiopiens mentionnés dans la note précédente, avait vraisemblablement acheté les siens au Yémen; c'est là, du moins, qu'il aurait commercé (*Aghānī*, I, 64). De même, c'est à partir du Sarāt plutôt que directement de l'Éthiopie que Bilāl vint à La Mecque (Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, III, 232; dans une autre version, il est né esclave à La Mecque, cf. *EI*², s.v.); et plusieurs autres esclaves éthiopiens semblent être arrivés à La Mecque en provenance de la même région (cf. ci-dessous, ch. 5 n90). On nous dit au sujet d'une fille noire esclave qu'elle a été achetée à Ḥubāsha, un marché situé à Tihāma (Yāqūt, Buldān, II, 192 f., s.v., mais l'histoire en question l'identifie avec le marché de B. Qaynuqā' à Yathrib). Il n'est fait aucune mention des esclaves noirs achetés par les visiteurs de La Mecque.
- Cosmas, *Topographie*, II, 64 ("la plupart des esclaves qui nous arrivent viennent de ces gens, et même aujourd'hui on en trouve dans les mains des marchands là-bas"). Il est bien connu que l'esclavage s'est réduit dans l'empire tardif, non seulement à l'ouest, mais aussi à l'est.
- Procope, *Wars*, I, 20, 9 ff. Procope dit explicitement que les Perses y sont arrivés en premier parce qu'ils habitaient dans le pays voisin, ce qui exclut Ceylan. Pour Dabā, voir ci-dessus, ch. 2, pp. 48 f***. Il ne s'ensuit en aucun cas que les Éthiopiens n'étaient pas intéressés par le commerce de l'Est, comme le soutient Smith, "Events in Arabia," p. 463.
- 173 Procope, *Wars*, VIII, 17; cf. R. Hennig, "Die Einfürung der Seidenraupenzucht ins Byzantinerreich."
- Menander Protector in Kortenbeutel, *Osthandel*, pp. 78 f.; Hennig, "Einfiihrung," PP. 303, 310.
- Lammens, *Mecque*, p. 299; suivi par Watt, *Muḥammad, Prophet and Statesman*, p. 1; Hitti, *Capital Cities*, p. 7; Aswad, "Social and Ecological Aspects," p. 426; Donner, "Mecca's Food Supplies," p. 250, et apparemment même par Bulliet, *Camel and the Wheel*, p. 295 n40.
- Ainsi Rodinson, *Mohammed*, p. 20; Doe, *Southern Arabia*, p. 52. Il n'y a, à ma connaissance, aucune preuve que les anciens Arabes du Sud aient vendu de la soie aux Grecs et aux Romains.
- Les références de Lammens, en fait, ne montrent rien de plus que cela. Thus Abū Lahab is described as wearing an 'adanī cloak at Minā (Ibn Hishām, *Leben*, pp. 282, 815), et les *ḥullas* Yéménites sont mentionnés avec une certaine fréquence dans les passages relatifs aux périodes préislamiques et au début de l'islam (cf. *ibid.*, pp. 229, 830; *Aghānī*, I, 259; xviii, 125; Balādhurī, Futūḥ, p. 65 (sur les 2,000

ḥullas payés en tribut par les Chrétiens de Najrān); cf. aussi Jacob, *Beduinenleben*, pp. 148, 154; Marzūqī, *Azmina*, II, 163 f.). J. Baldry, *Textiles in Yemen*, pp. 7 ff. Le tissu et les vêtements yéménites sont célèbres dans des œuvres plus tardives comme Jāḥiz, Tijāra, pp. 25 f., 35 = §§8, 15; Thaʿālibī, *Thimār*, pp. 534, 539; *id.*, *Laṭāʾif*, p. 129.

- Baldry, Textiles in Yemen, p. 7.
- Azraqī, *Makka*, p. 174; Thaʻālibī, *Laṭāʾif*, p. 42 (mais selon Balādhurī, *Futūḥ*, p. 47, elle n'était certainement couverte de soie avant Yazīd I). 'Alī est aussi supposé avoir offert au Prophète une *ḥulla* de soie (Aḥmad b. Yahya al-Balādhurī, *Ansāb al-ashrāf*, ii, 36 f.) et un récit tardif des cadeaux Mecquois au Najāshī comprend un *jubbat dībāj* ('Alī b. Burhān al-Dīn al-Ḥalabī, *al-Sīra al-ḥalabiyya*, I, 322).
 - 180 Cf. l'énoncé oraculaire cité dans *Aghānī*, xxii, 110.
- 181 Kister, "Mecca and Tamim," p. 116. Je reviendrai plus en détail sur cette tradition dans les chapitres 5 et 9***.
 - 182 Aghānī, xxII, 57.
- Fraenkel, *Fremdwörter*, p. 178. Aucune soie n'est mentionnée dans la version de Balhāhūrī des achats de Nuʿmān à ʿUkāz, mais sa version est brève (*Ansāb*, I, 100 f.).
 - 184 Aghānī, xvII, 318.
 - Cosmas, Topographie, xI, 15.

II L'Arabie sans épices

4. Qu'ont exporté les mecquois ?

Les marchandises avec lesquelles les sources associent le commerce de la Mecque partagent la caractéristique d'être toutes d'origine arabe. Trois d'entre elles qui sont expressément déclarées comme étant exportées -argent, or, parfum - sont onéreuses et contribueraient à expliquer l'essor de La Mecque si l'exportation était à grande échelle. Mais ce n'était pas le cas. En fait, on ne peut pas dire que les Mecquois aient exporté ni argent ni or. La marchandise qu'ils ont exportée à grande échelle, si l'on peut faire confiance à la tradition, était modeste : le cuir sous diverses formes. Trois autres sont moins bien attestées, mais d'un genre tout aussi humble : vêtements, animaux, aliments divers. Le reste semble n'avoir été vendu qu'en Arabie, dans la mesure où les Mecquois les manipulaient : raisins secs, vin, esclaves, et autres choses.

1. Argent

Les sources s'accordent à dire qu'après leur défaite à Badr, les Mecquois tentèrent d'éviter de tomber entre les mains de Muḥammad en se repliant en Syrie par la route de l'Irak sous la direction d'un homme d'une tribu originaire d'Arabie centrale ou orientale. La tentative fut un échec : les hommes de Muḥammad

interceptèrent la caravane à Qarada, un point d'eau à Najd.¹ L'intérêt de cet épisode réside dans le fait que la caravane en question aurait transporté de grandes quantités d'argent, dont on dit généralement qu'elle était sous la garde de Ṣafwān b. Umayya sous la garde de Safwāin b. Umayya, bien que le récit d'Ibn Isḥāq implique qu'elle était gérée par Abū Sufyān.² Dans le cadre de ce raid, Ibn Isḥāq va jusqu'à affirmer que l'argent était ce que les Mecquois négociaient le plus.³ Sprenger a accepté cette allégation, bien qu'il l'ait trouvée problématique ; Lammens l'a également acceptée, sans que cela ne lui pose le moindre problème, mais depuis lors le commerce de l'argent Qurashī semble avoir été oublié dans la littérature secondaire.4s Elle devrait probablement être oubliée. Mais étant donné que l'argent est l'un des rares produits précieux pour lesquels on trouve des preuves dans les sources, il est intéressant d'examiner pourquoi.

Il ne fait aucun doute que l'Arabie contenait de l'argent dans le passé.⁵ Pendant la période qui nous intéresse, l'argent était extrait à Najd et au Yémen, et comme nous l'avons déjà mentionné, les mines étaient sous contrôle persan. Shamām, la mine de Najd qui produisait également du cuivre, était colonisée par mille ou plusieurs milliers de Zoroastriens, et se vantait de posséder deux temples du feu, tandis que Raḍrāḍ, la mine yéménite sur le territoire de Hamdān, était dirigée par les "Perses de la Mine" qui avaient commencé à entrer dans la Jāhiliyya et qui s'y trouvaient encore au IXe siècle, lorsque la mine tomba en ruine.⁶ Un récit de la caravane que le gouverneur persan du Yémen envoie à l'empereur Perse déclare dûment quecelle-ci était chargée de lingots d'argent.⁷ Ce ne fut pas la seule occasion où l'argent transita en Irak par voie terrestre, car Raḍrāḍ était encore approvisionné par une caravane irakienne à l'époque islamique, et les caravanes transportaient vraisemblablement quelque chose en retour.

Mais rien de tout cela n'explique le rôle que les Mecquois ont pu jouer dans le commerce de l'argent. Ils n'avaient pas accès à la production. Il n'y a, au moins, aucune mention de mines d'argent dans les environs de La Mecque, et ils n'avaient, en tout cas, pas de bois avec lequel le fondre. L'absence d'argent dans l'accord commercial entre Hāshim et l'empereur byzantin, dans l'hommage envisagé par le futur roi de la Mecque destiné à Byzance et dans les cadeaux avec lesquels les Mecquois espéraient inciter le Négus à extrader les réfugiés musulmans en Ethiopie ne suggère certainement pas que c'était une marchandise qu'ils puissent exporter. Pourquoi dès lors, l'argent est-il décrit comme un article majeur du commerce Qurashī en relation avec le raid à Qarada ?

La réponse réside presque certainement dans le fait que Qarada était situé dans le Najd, une région qui produisait de l'argent, mais l'avait cédé aux Perses ; ou en d'autres termes, les Quraysh semblent ici avoir été crédités d'activités commerciales qui ont été en fait réalisées par d'autres. Ils auraient pu, bien sûr, acheter de l'argent aux Perses ou le transporter comme caravaniers au service des Perses, mais ce n'est pas ce que dit l'histoire de Qarada.

Au contraire, il est clair que c'est à titre exceptionnel que les marchands de La Mecque se sont rendus au Najd. Ils ne sont allés à Qarada que parce qu'ils étaient menacés par Mahomet et ils ne connaissaient pas suffisamment la route pour avoir besoin d'un guide. Les sources postérieures à Ibn Isḥāq font du guide en question, Furāt b. Hayyān al-'Ijlī, un allié (*ḥalīf*) des Quraysh, ce qui implique que les Quraysh eurent

recours régulièrement à ses services¹⁰; mais c'est un complet étranger dans Ibn Isḥāq, et Wāqidī fait même Ṣafwān b. Umayya s'exclamer désespérément qu'il ne connaît pas la route vers l'Irak¹¹. Bref, l'histoire de Qarada fait effectuer aux Mecquois un voyage exceptionnel à travers un territoire inconnu qui, en fait, contenait des mines d'argent sous contrôle Perse; et c'est seulement à l'occasion de ce voyage que les Mecquois sont présentés comme exportateurs d'argent.¹² Il ne fait donc guère de doute que l'exportation de cette marchandise par les Qurashī repose sur un processus d'amalgame.

Cette conclusion est renforcée par l'histoire du raid sur 'Īṣ en l'an 6, quatre ans après celui de Qarada. Sur le site de 'Īṣ, une caravane Qurashī se trouve une fois de plus interceptée par les hommes de Muḥammad. Dans la version d'Ibn Isḥāq la caravane transporte des numéraires (plutôt que de l'argent métal) vers la Syrie sous la responsabilité d'Abū'l-'Āṣ b. al-Rabī', sur le chemin du retour avec des biens non spécifiés ; mais dans d'aurtes versions la caravane retourne de Syrie avec de l'argent apparenant à Ṣafwān b. Umayya.¹³ La tradition, en d'autres termes, affirme à la fois que les Quraysh exportaient de l'argent vers la Syrie et qu'ils l'importaient depuis ce même pays, et ce problème préoccupait Sprenger : ils peuvent difficilement avoir fait les deux dans les faits historiques. Étant donné qu'ils ne sont présentés comme exportateurs d'argent que lorsqu'ils s'aventurent jusqu'à Najd, étant importateurs d'argent, ou simplement transporteurs de fonds, lorsqu'ils sont de retour sur leur route habituelle, nous pouvons considérer que ce n'est pas avec l'exportation de cette marchandise qu'ils ont prospéré.

Cette conclusion suffit aux fins du présent chapitre. Il convient toutefois de noter que l'information sur le commerce de l'argent à la Mecque illustre un problème récurrent avec les sources, c'est-à-dire que les récits apparemment sobres d'événements distincts ne sont rien d'autre que des élaborations sur un seul thème. Il est évident que les histoires des raids à Qarada et 'Îş sont des doublets. Dans les deux histoires, une caravane Qurashī chargée d'argent (en pièces ou en barres) est attaquée par les hommes de Muḥammad. L'argent est la propriété ou sous la garde de Ṣafwān b. Umayya ou Abū Sufyān dans l'histoire de Qarada, par Ṣafwān b. Umayya ou Abū'l-'Āṣ b. al-Rabī' dans celle de 'Īṣ, et le commandant musulman est Zayd b. Hāritha dans les deux. 14 Il est difficile de croire que le même commandant ait intercepté à deux reprises une caravane de la Mecque chargée de la même marchandise et dotée d'un personnel très semblable. Et quand on nous informe qu'une série entière de caravanes de la Mecque devait tomber aux mains des musulmans vers l'an 6, il est encore plus difficile de ne pas conclure qu'il s'agit du même épisode dans une troisième incarnation. 15 Mais les proliférations ne s'arrêtent pas là. Certaines sources mentionnent que Ḥuwayṭib b. 'Abd al-'Uzzā et 'Abdallāh b. Abī Rabī'a étaient présents dans la caravane à Qarada, ainsi que Ṣafwān b. Umayya. 16 Ailleurs, on nous dit que le Prophète aurait emprunté 40 000 dirhams à Ḥuwaytib b. 'Abd al-'Uzzā et 'Abdallāh b. Abī Rabī'a, et 50 000 à Ṣafwān b. Umayya, les remboursant après la défaite du Hawazin. 17 Et ailleurs encore, nous apprenons que le butin saisi par le Prophète dans le Hawāzin a été réparti entre diverses personnes, dont Ḥuwaytib b. 'Abd al-'Uzzā, Ṣafwān b. Umayya, et Abū Sufyān; ce butin comprenait 4 000 onces d'argent. 18 Nous avons donc un certain nombre de Qurashīs dont les noms sont liés à l'argent, mais de manière tout à fait contradictoire : le

Prophète les dépouille lorsqu'ils l'envoient en Syrie, ou le rapportent de ce pays, ou il le leur emprunte et les rembourse, ou il le leur donne pour les convaincre, après l'avoir pris à d'autres. Toutes les histoires ont en commun certains Qurashīs, le Prophète, l'argent. Ils ne témoignent donc rien de d'autre que l'existence d'un thème, et le thème est la seule preuve que nous pouvions utiliser, le reste n'étant qu'une élaboration sans aucune valeur historique. Mais si on ôte l'élaboration, le thème ne nous fournit pas, bien sûr, l'information dont nous avons besoin.

Ce problème ne se limite pas aux cas où plusieurs versions d'une histoire particulière sont connues. Les versions variantes ne survivent pas toujours, et même lorsqu'elles survivent, la tradition islamique est si vaste que l'on ne les a pas toujours lues ou reconnues : la plupart de ce qui passe pour des informations factuelles sur la montée de l'Islam est dérivé d'histoires lues isolément de leurs homologues. La tradition islamique sur la montée de l'Islam, en fait, consiste en peu de choses sauf des histoires, et l'information massive que ces histoires peuvent fournir n'est jamais une réalité sans détour. C'est un point sur lequel je reviendrai plus longuement dans la conclusion. Dans l'intervalle, cependant, je mettrai en suspens la plupart de mes doutes critiques sur les sources. Le but de cette partie du livre est d'examiner ce que la tradition islamique elle-même (par opposition à la littérature secondaire) déclare ou sous-entend sur la nature du commerce de la Mecque, et de voir quel sens nous pouvons donner à cette information en supposant qu'elle soit fondamentalement correcte. Conformément à la méthodologie adoptée par la majorité des islamistes, je présumerai donc que les informations sont authentiques jusqu'à preuve du contraire. En d'autres termes, j'accepterai toutes les informations qui font l'objet d'un large consensus dans la tradition, indépendamment du fait que l'histoire proposée en rapport avec cette information soit authentique ou non (tant qu'elle n'est pas dictée par la morale de l'histoire), mais je rejetterai toutes les allégations contredites par la tradition dans son ensemble et/ou par des sources extérieures (comme l'affirmation selon laquelle les Mecquois exportaient de l'argent).

Pour donner quelques exemples concrets, j'accepterai qu'Abū Sufyān fasse du commerce en Syrie, malgré le fait que certaines des histoires dans lesquelles il apparaît soient des histoires dalā 'il al-nubuwwa, c'est-à-dire des histoires de miracles prédisant ou authentifiant le caractère prophétique de Muḥammad; mais je rejetterai la prétention qu'il ait fait aussi du commerce au Yémen car c'est seulement dans ces histoires qu'il le fait, et les histoires en question sont inspirées par l'exégèse coranique selon le lieu choisi localement. En un mot, j'accepterai tout ce dont les musulmans en général se souviennent comme étant leur passé, à condition que leur souvenir ne soit pas manifestement erroné ou discutable. Cette méthodologie peut être qualifiée de critique minimale de la source et, comme on le verra, elle est indéfendable à long terme : on ne peut tout simplement pas donner un sens à l'information fournie sans supposer que le souvenir soit fondamentalement erroné à un ou plusieurs égards (ou du moins je n'y parviens pas). Mais il est important de donner à la tradition le bénéfice du doute et à nous-mêmes toute la corde que nous pourrions souhaiter : il reste à voir si nous allons sauver ou nous pendre avec. A part l'argent, quelles autres matières premières la tradition associe-t-elle au commerce de la Mecque ?

Dans le récit par Wāqidī du raid de Qarada, la caravane Qurashī est chargée non seulement d'argent mais aussi d'or, et une histoire remontant à Kalbī raconte que 'Umar avait essayé une fois de faire passer de l'or de contrebande en Syrie. ¹⁹ Une version de cette histoire implique que les commerçants Qurashī en Syrie transportaient habituellement de l'or avec eux. ²⁰ Est-ce que les Mecquois devaient alors leur richesse à l'exportation de l'or vers l'empire byzantin ? Encore une fois, la réponse est négative.

La présence d'or dans la péninsule est bien attestée, 21 et il y avait des mines d'or dans le nord de l'Arabie pas moins que dans le sud.²² Il y avait même des savants qui en revendiquaient une pour La Mecque, bien que cela soit clairement faux. 23 Trois mines d'or dans les environs de La Mecque sont mentionnées en relation avec la vie du Prophète. La première est Buḥrān, qui appartenait à Ḥajjāj b. 'Ilāṭ al-Sulamī selon Ibn Ishāq, et qui fut l'objet d'un des nombreux raids organisés par le Prophète dans lequel aucun combat n'a eu lieu.²⁴ La seconde est la soi-disant "Mine de B. Sulaym". Selon Wāqidī, c'était la mine que Hajjāj b. 'Ilaț possédait, Buḥrān étant simplement la zone dans laquelle elle était située. On nous dit qu'en fait, il possédait plusieurs mines et qu'il prêterait une partie de l'or qu'il en tirait à des clients de la Mecque.²⁵ Mais la "Mine de B. Sulaym" n'était située ni à Buḥrān ni à proximité ; et selon Ibn Sa'd, elle ne commença à être exploitée que dans le califat de Abū Bakr.²⁶ Si Hajjāj b. 'Ilāt prêtait de l'or aux Mecquois, il devait donc l'avoir de Buḥrān ou d'ailleurs. Enfin, nous entendons parler des mines dites Qabaliyya sur le territoire de Juhayna. On dit que le Prophète les a octroyé -ou leurs revenus- à un certain Muzanī, bien qu'Ibn Sa'd décrive leurs revenus comme allant à l'État dans le califat d'Abū Bakr.²⁷ Il n'y a aucune mention les concernant dans le commerce de la Mecque. Les sources ne suggèrent donc pas que les Quraysh ont été impliqués dans l'exploitation de l'or. Elles affirment que les Quraysh obtenaient de l'or de leurs voisins et qu'une partie de cet or trouvait son chemin vers le nord. Mais la raison pour laquelle une partie de cet or trouvait son chemin vers le nord réside clairement dans le fait qu'il s'agissait d'un substitut à la monnaie, et non d'un produit d'exportation. Ainsi, le récit détaillé par Wāqidī de la caravane menacée à Badr nous indique que divers Mecquois y avaient mené tant et tant de chameaux et tant et tant d'or, la valeur de l'or étant parfois identifiée en termes d'or et parfois en termes de monnaie. C'est aussi comme substitut à la monnaie que l'or apparaît dans l'histoire de 'Umar en tant que contrebandier. 28 Comme on l'a vu, l'argent métal et les dirhams sont également interchangeables dans les histoires du raid sur 'Îş. Ce que les sources décrivent est donc un commerce d'importation payé en lingots, et non un commerce d'exportation d'or.²⁹

L'or est absent de l'accord commercial de Hashim avec l'empereur byzantin, le tribut envisagé par le futur roi de la Mecque pour les Byzantins, et des cadeaux avec lesquels les Mecquois essayèrent de soudoyer le Négus; et il n'existe aucune trace d'importations d'or et d'argent du côté gréco-romain.³⁰ Le commerce de la Mecque ne peut donc pas être identifié comme un commerce de l'or.

3 Parfums

Comme nous l'avons déjà mentionné, il y a de bonnes preuves pour attester que les Mecquois faisaient le commerce du parfum. Le centre de l'industrie du parfum arabe était Aden. Selon Marzūqī, elle était si célèbre à l'époque préislamique que même les commerçants indiens y faisaient fabriquer leur parfum, apparemment en fournissant eux-mêmes les matières premières et, en tout état de cause, en revenant avec du *tīb ma'ma'mūl*, le produit fini. En même temps, d'autres commerçants transportaient le parfum yéménite par voie terrestre vers la Perse et l'empire byzantin. Lors de la conquête persane du Yémen, l'industrie tomba sous le contrôle des Perses, et un récit sur le tribut envoyé au roi Perse déclare expressément qu'il comprenait du parfum. 32

Il n'y a aucune preuve de la présence de commerçants Qurashī à Aden, ni de l'organisation de caravanes Qurashī de là jusqu'en Syrie. Mais les Quraysh semblent avoir participé à la distribution du parfum yéménite en Arabie et au-delà, en commençant, probablement, par Najrān. Ainsi, Abbās b. Abd al-Muṭṭalib vendit du parfum yéménite à Minā et ailleurs dans la saison des pèlerinages, alors que la mère d'Abdallāh b. Abī Rabī l'a vendu à Médine sous le califat d'Umar, ses fournitures lui étant envoyées du Yémen par son fils ; et Abū Ṭālib passe pour avoir fait du commerce à *iṭr*, vraisemblablement au Yemen.

On nous dit de 'Amr b. al-'Āṣ qu'il vendait des articles en cuir et des parfums en Égypte, activité qui l'a amené une fois à Alexandrie ; Ḥakam b. Abī'l-'Āṣ se rendit en une occasion à Hīra pour la vente de parfum ; et après les conquêtes, le tīb faisait partie des cadeaux envoyés par l'épouse d'Umar à l'épouse d'Heraclius. Le parfum était donc un produit pour lequel les Mecquois avaient un marché non seulement dans le Ḥijāz, mais aussi à l'extérieur de l'Arabie.

Il serait néanmoins difficile de présenter les Quraysh comme de grands fournisseurs de parfums aux empires byzantin et persan. L'empire byzantin possédait sa propre industrie du parfum, centrée sur Alexandrie, et il n'existe aucune trace d'importations de parfums manufacturés du côté gréco-romain.36 Au contraire, l'empire en a produit suffisamment pour en exporter une partie aux Arabes eux-mêmes. Ainsi, on dit que les Juifs de Médine ont importé du parfum de Syrie à Médine au temps du Prophète,37 et qu'il a également été importé de là à Médine à l'époque omeyyade. ³⁸ Le fait que les Arabes auraient dû importer du parfum tout en exportant le leur n'est pas invraisemblable : ils semblent avoir apprécié les aromates étrangers même dans l'antiquité. ³⁹ Mais ils peuvent difficilement avoir vendu du parfum fabriqué à Alexandrie, à moins qu'ils ne l'aient acheté à Alexandrie même, et l'histoire de la visite d'Amr dans cette ville est clairement apocryphe. ⁴⁰

Mais alors, où le vendaient-ils à Byzance ? Vraisemblablement sur leurs marchés habituels dans le sud de la Syrie : Gaza, Buṣrā, Adhriʻāt, et ainsi de suite;⁴¹ ou bien, en d'autres termes, ils semblent avoir servi les communautés les plus méridionales, et majoritairement arabes, de l'empire byzantin. Cela concorderait avec les preuves dont nous disposons concernant leurs activités en Irak. L'empire perse avait probablement aussi une industrie du parfum, mais Ḥakam b. Abī'l-ʻĀṣ n'avait pas l'intention d'aller plus loin que Hīra,

qui possédait un marché "dans lequel les Arabes se réunissaient chaque année". ⁴² Il devrait donc être envisagé comme un détaillant vendant ses produits directement à des clients privés, et non comme un grossiste approvisionnant l'élite persane. Il en va de même pour'Amr, qui vendait de la maroquinerie et du parfum. Si les marchands de parfums Qurashī en Syrie, en Egypte et en Irak étaient des vendeurs d'un produit arabe dans un environnement arabe, il est moins surprenant qu'il y ait eu un marché pour eux, et des importations de ce genre n'auraient naturellement pas été enregistrées. Mais il est difficile de voir comment de telles activités ont pu soutenir la croissance d'une ville dans le désert à une distance d'un mois de voyage en caravane.

4 Cuir

Le cuir est le seul produit qui est non seulement bien attesté, mais aussi constamment associé aux exportations Qurashī Selon une histoire bien connue que j'appellerai désormais la tradition *īlāf* d'Ibn al-Kalbī, Hāshim aurait fondé le commerce international des Mecquois en obtenant l'autorisation de l'empereur byzantin pour vendre des articles en cuir et des vêtements en Syrie. 43 C'était des peaux, des sacs de qaraz (une plante utilisée pour le tannage), et des peaux remplies de beurre clarifié que 'Uthmān b. al-Huwayrith, le futur roi de la Mecque, envisageait comme un hommage approprié pour les Byzantins quelque temps après 570.44 Et c'est le cuir que les Mecquois ont présenté au Negus quand ils voulaient qu'il extradie les réfugiés musulmans en Ethiopie, le cuir étant le meilleur produit Mecquois auquel le Negus puisse penser. 45 'Amr b. al-'Āṣ lui a également présenté du cuir lorsque, dans un doublet de l'épisode cidessus, il a lui-même voulu se réfugier en Éthiopie. 46 Le Prophète faisait du commerce de cuir, tout comme son partenaire, et aussi 'Umar, selon certains, ainsi que Abū Sufyān, qui en une occasion présenta du cuir au Prophète. 47 'Amr b. al-'Ās ne vendait pas seulement du parfum mais aussi du cuir en Egypte. 48 Et quand 'Abd al-Rahmān b.' Awf vint à Médine, il montra son sens des affaires, selon une version de l'histoire, en achetant des peaux, du fromage blanc et du beurre clarifié ce qui lui permit de s'enrichir, probablement en les vendant en Syrie, de sorte qu'il eut bientôt sept cents chameaux transportant de là du grain et de la farine. 49 Nous entendons aussi parler de la provenance de ces marchandises. Dans l'histoire d'Ibn al-Kalbī, le cuir provient du Hijāz, ramassé sur le chemin de la Syrie par des caravanes de la Mecque, mais une partie semble aussi provenir de Tā'if. Il s'agissait donc d'une caravane transportant du cuir, des raisins secs et (selon Wāqidī) du vin de Tā'if que les hommes de Muḥammad interceptèrent à Nakhla, entre Tà'if et La Mecque ; et l'industrie du cuir de Ta'if est bien attestée, bien que la plupart des preuves proviennent de périodes ultérieures.⁵⁰ Si l'on se réfère au récit de 'Uthmān b. al-Huwayrith's concernant les idées de tribut, le cuir était produit à La Mecque même, bien qu'une histoire sur les origines de la fortune de Quşayy implique que cela n'a pas toujours été ainsi :

Quṣayy, nous dit-on, l'hérita d'un homme venu à La Mecque pour la vente de cuir.⁵¹ Elle fut réalisée à Médine après *l'hijra*, aussi, selon le ḥadīth. Le Prophète lui-même se serait endormi au milieu du tannage, apparemment à Médine; Asmā'bint 'Umays a tanné quarante peaux le jour où son mari est mort; une

autre veuve était au beau milieu de son tannage quand le Prophète vint lui rendre visite : elle a essuya le *qaraz* de ses mains et lui présenta un oreiller bourré d'herbe ; et ainsi de suite.⁵² Défendre l'authenticité de ces traditions serait, bien sûr, une tâche inutile, et le matériel relatif à la vente de cuir en dehors du Ḥijāz ne vaut pas mieux. Il est clair, cependant, que ceux à qui nous devons nos sources ont assimilé le commerce de la Mecque à un commerce du cuir avant tout. Nous ne pouvons pas aller plus loin.

Nous nous retrouvons donc avec un problème sur les bras. Il est peu probable que les habitants d'une vallée éloignée et stérile aient fondé un empire commercial de dimensions internationales sur la base de cuirs et de peaux. Sprenger, il est vrai, a fait de son mieux pour souligner l'importance économique du commerce du cuir arabe en se référant aux prix élevés de la maroquinerie arabe à l'époque médiévale.⁵³ Mais en premier lieu, la popularité des produits arabes dans le monde musulman médiéval doit probablement plus au prestige religieux de l'Arabie qu'aux mérites intrinsèques de ses produits. En second lieu, la production de maroquinerie n'était en aucun cas un monopole de la Mecque dans les temps préislamiques ou même plus tard. La production semble avoir été centrée sur l'Arabie du Sud plutôt que sur le Ḥijāz. Le cuir était vendu à Qabr Hūd dans le Ḥaḍramawt,54 et exporté de Ṣanʿāʾ,55 et les articles en cuir yéménite figurent parmi les choses que Nu'mān de Hīra achetait à 'Ukāz. 56 Le Yémen dominait également le marché à l'époque médiévale.⁵⁷ Mais partout où il y avait une économie pastorale, il y avait une industrie de tannage potentielle, et le cuir semble avoir été produit dans toute la péninsule, 58 y compris, sans aucun doute, dans le désert syrien : les peaux ont joué un rôle important dans le commerce de Palmyre ; et tradition rabbinique associé précisément les commerçants ishmaélites avec les cuirs et peaux.⁵⁹ En troisième lieu, les articles en cuir des Mecquois ne semblent pas avoir été très sophistiqués. Le cuir était utilisé pour les articles les plus divers dans le Hijāz et ailleurs - tentes, bassins, cuvettes, seaux, peaux graissées, selles, outres, outres à beurre, ceintures, sandales, coussins, matériel d'écriture et, comme on l'a vu, même des bateaux.⁶⁰ Mais dans la mesure où ces articles pouvaient être classés comme produits de luxe, ils étaient fabriqués au Yémen. 61 Les Mecquois ne vendaient que des produits bruts au même titre que le fromage blanc, le beurre clarifié et le qaraz auquel ils sont associés, ce qui correspond à l'affirmation de Hāshim selon laquelle ils étaient bon marché. 62 Mais si les Mecquois vendaient des produits en cuir bon marché destinés à un usage quotidien, pourquoi les habitants de la lointaine Syrie auraient-ils choisi d'acheter auprès d'eux ce qui était facilement disponible dans leur pays d'origine ? Et si les Mecquois ont transporté leur maroquinerie jusqu'en Syrie, comment le produit aurait-il pu être bon marché ? Watt résout le problème en rejetant le commerce du cuir Qurashī comme insignifiant par rapport à celui de l'encens et des produits de luxe indiens. 63 Mais étant donné qu'il n'y a pas eu de commerce de l'encens ni d'articles de luxe indiens, comment la Mecque s'est-elle développée ? Il y a ici quelque chose qui ne colle pas du tout.

5 Vêtements

Selon la tradition *īlāf* d'Ibn al-Kalbī, Hāshim a fondé le commerce international des Mecquois en obtenant l'autorisation de vendre non seulement des articles en cuir mais aussi des vêtements en Syrie. 64 Comme les articles en cuir, les vêtements sont explicitement identifiés comme Ḥijāzī, 65 et il est implicitement sous-entendu qu'ils étaient collectés, au moins en partie, auprès des tribus Ḥijāzī par des marchands Qurashī en route vers la Syrie. Il doit donc s'agir de laine. Ils n'étaient pas plus sophistiqués que la maroquinerie dont les Mecquois faisaient commerce : les "vêtements épais et grossiers du Ḥijāz" sont en contraste défavorable avec des variétés plus raffinées obtenues ailleurs dans un passage relatif à l'époque omeyyade. 66 Et encore une fois nous sommes assurés qu'ils étaient bon marché.

L'habillement pose donc le même problème que le cuir. Les articles en cuir ne peuvent pas avoir été rares en Syrie, et les vêtements bon marché là-bas étaient certainement comme le charbon à Newcastle. La Syrie avait sa propre industrie textile, tout comme l'Égypte, et à la fin du IVe siècle, l'industrie textile antiochène était capable de produire du tissu grossier à des prix si bas qu'il pouvait être vendu comme matériau adapté à l'usage des ascétiques, même dans la lointaine Rome. De plus, le tissage simple était pratiqué dans toute la campagne, et la majorité de la population se contentait sans doute de vêtements confectionnés par ses propres mains ou par des artisans locaux. ⁶⁷ Il n'y avait pas de pénurie de moutons en Syrie, le désert syrien étant un meilleur pays de moutons que le Ḥijāz. ⁶⁸ Pourtant, les Mecquois prétendaient que les lainages volumineux transportés par caravane du Ḥijāz vers la Syrie à une distance allant jusqu'à huit cents milles seraient moins chers pour les Syriens que ce qu'ils pouvaient acheter chez eux. Cela n'a aucun sens.

Cela a encore moins de sens si l'on considère que les Ḥijāzīs importaient eux-mêmes des vêtements de Syrie et d'Egypte. Un marchand byzantin aurait vendu un manteau extrêmement cher à La Mecque. ⁶⁹ Les manteaux de Ṣaffūriyya en Galilée étaient portés à Médine. ⁷⁰ Ṭalhā avait du tissu syrien dans la caravane avec laquelle il revenait de Syrie. ⁷¹ Pas moins de sept caravanes transportant des vêtements et autres choses sont supposées être parvenues de Busrā et Adhri'Busrā aux Juifs de Médine en un jour, et les Juifs apparaissent aussi comme des marchands de tissus ailleurs. ⁷² Le lin syrien et copte est mentionné à la fois dans la poésie et la prose, puisque la Syrie et l'Egypte étaient les endroits où les Mecquois se dotaient de tissu, comme le note Lammens. ⁷³ Comme on l'a vu, ils se sont également pourvus de tissu au Yémen. ⁷⁴ Les vêtements de Suhar et Oman en général sont également supposés avoir été disponibles dans le Ḥijāz, et même les pantalons du Ḥajar se seraient vendus dans le Ḥijāz. ⁷⁵

On pourrait donc conclure que les Mecquois sont une fois de plus présentés comme ayant importé et exporté la même marchandise, mais ce n'est pas tout à fait exact. Les vêtements qu'ils importaient de la Méditerranée et d'ailleurs étaient faits de lin, de coton et d'autres tissus fins, alors que ceux qu'ils exportaient étaient en laine et grossiers. En d'autres termes, les Mecquois sont présentés comme ayant fait fortune en vendant des vêtements bon marché transportés à une distance énorme en échange de vêtements

chers transportés à une distance similaire en retour. Si c'est vrai, c'est extraordinaire. On peut, bien sûr, faire des profits en vendant de grandes quantités de vêtements grossiers et en achetant de petites quantités de vêtements fins qui sont ensuite vendus à des prix exorbitants dans des régions où ils ne sont pas normalement disponibles. Mais on ne peut pas le faire à moins qu'il y ait des clients qui trouvent les vêtements grossiers suffisamment bon marché pour les acheter. Comment les vêtements originaires du Ḥijāz peuvent-ils concurrencer ceux produits dans le sud de la Syrie ? Il ne semble pas y avoir de réponse simple à cette question.

6 Animaux

La plupart des versions d'Ibn al-Kalbī (tradition *īlāf*) ne mentionnent que des articles en cuir et des vêtements parmi les articles vendus par les Mecquois, mais il y a quelques exceptions. Qummī, comme on l'a vu, énumère le cuir, les vêtements et les produits étrangers comme le poivre. ⁷⁶ Jāḥiz et Tha'ālibī, d'autre part, omettent le cuir et les vêtements, mais ajoutent que les Quraysh conduiraient les chameaux en Syrie au nom des tribus sur le territoire desquelles ils sont passés. ⁷⁷ Il n'y a rien d'invraisemblable dans cette affirmation, les chameaux allant assez bien avec le cuir et la laine, mais il s'agit probablement d'une simple élaboration, au même titre que le poivre. La plupart des comptes rendus des activités des Qurashī sur les marchés syriens les envisagent certainement comme des vendeurs de marchandises inanimées (baḍā'i', *sila*') plutôt que des animaux ; et la seule transaction dans laquelle nous voyons un marchand byzantin payé en chameaux fut effectuée à La Mecque plutôt qu'à Busrā. ⁷⁸ Un poème satirique raille cependant les Mecquois en vendant des ânes aux tribus de Daws et Murād. ⁷⁹

7 Denrées alimentaires diverses

Comme on l'a vu, Uthmān b. al-Ḥuwayrith songeait à envoyer du beurre clarifié aux Byzantins, alors que 'Abd al-Rahmān b.'Awf semble avoir vendu du beurre clarifié et du fromage blanc en Syrie.⁸⁰ Pourtant, le désert syrien doit avoir été mieux pourvu de telles choses que l'environnement stérile de la Mecque, et 'Abdallāh'. b. Jud'ān est réputé avoir envoyé une fois deux mille chameaux en Syrie pour du beurre clarifié, du miel et du blé avec lesquels il a nourri les Mecquois et maintenu sa renommée de générosité.⁸¹

Une fois de plus, nous voyons les Mecquois s'engager dans l'activité particulière d'exporter du charbon à Newcastle tout en l'important de là. 'Uthmān aurait également fait le commerce de denrées alimentaires d'espèces non spécifiées⁸²; et une version de la liste des professions du *ashrāf* mentionne que Abū Sufyān traitait de l'huile et du cuir. Mais l'huile (*zayt*) est probablement une erreur à la place de raisins secs (*zabīb*, comme dans la version parallèle), et l'huile serait, en tout état de cause, une importation de Syrie⁸³; le texte ne précise pas si 'Uthmān importe ou exporte ses produits alimentaires.

8 Raisins

Lammens a noté avec surprise que les Mecquois exportaient des raisins secs de Ṭā'if à Babylone et même en Syrie, une terre de vignobles.⁸⁴ Il serait en effet surprenant qu'ils le fassent, mais la tradition est assez discrète là-dessus.

Il est vrai que la caravane que les hommes de Muḥammad's ont intercepté à Nakhla était chargée, entre autres, de raisins secs;⁸⁵ mais cette caravane était sur la route de route de Ṭā'if à La Mecque, pas vers la Syrie. Abū Sufyān a négocié des raisins secs, mais nous ne l'avons jamais vu les envoyer plus loin que 'Ukāẓ.⁸⁶ S'il y a jamais eu échange de raisins secs entre la Syrie et le Hijaz, c'est sans aucun doute la Syrie qui était l'exportatrice.⁸⁷

9 Vin

Selon Wāqidī, la caravane interceptée à Nakhla était chargée non seulement de cuir et de raisins secs, mais aussi de vin, clairement de Ṭā'if; et 'Uqba b. Abī Mu'ayṭ est supposé avoir été un négociant en vin. 88 Le vin de Ṭā'if est une accrétion à égalité avec l'or qu'il ajoute à l'argent à Qarada et l'argent qu'il ajoute au butin à Ḥunayn, probablement inspiré par le fait que le cuir, les raisins secs et le vin étaient les trois produits les plus célèbres de Ṭā'if. 89 Qu'on boive le vin Ṭā'if à la Mecque est assez plausible; même s'il n'y en avait pas dans cette caravane, et 'Uqba peut aussi avoir échangé du vin, pour tout ce que nous savons. Mais l'Arabie n'exportait pas de vin, et les Mecquois ne semblent pas avoir joué un grand rôle dans la distribution du vin dans la péninsule elle-même. Le vin venait principalement, mais pas exclusivement, de Syrie, comme le montre clairement la poésie préislamique; Da Syrie était une "terre de vin "aux yeux des Arabes. 1911 C'est aussi de là que les marchands de vin avaient tendance à provenir, au moins dans le nordouest de l'Arabie, beaucoup d'entre eux étant juifs, le reste vraisemblablement chrétiens. 1922 Ce sont les Syriens, arabes et non arabes, qui sont crédités de la vente de vin à Médine avant l'interdiction de l'alcool. 1931

9 Esclaves

'Abdallāh b. Jud'ān aurait été un trafiquant d'esclaves ; il gardait des filles esclaves qu'il prostituait et dont il vendrait la progéniture. He progéniture de gener soient attestées ailleurs en Arabie, l'information est d'une valeur douteuse; et en tout état de cause, il faut probablement envisager les filles esclaves en question comme des Éthiopiennes et autres étrangères plutôt que comme des filles arabes, ce qui nous ramène à une question qui a déjà été discutée. Mais il est bien connu que les Arabes préislamiques avaient l'habitude de s'asservir les uns les autres au cours de raids intertribaux et de guerres, et un prisonnier de guerre a été vendu par Hudhalīs à La Mecque. Malgré cela, la possibilité que les Mecquois aient exporté des esclaves arabes vers Byzance et ailleurs peut être écartée. Il est vrai que là où les tribus ont l'habitude de s'asservir les unes les autres, les marchands d'esclaves sont susceptibles d'arriver de l'extérieur ; et si les Grecs et les Perses étaient allés en Arabie pour leurs esclaves, les Quraysh pourraient

bien avoir fait fortune sur ce commerce. Mais, en fait, les marchands d'esclaves de l'ancien monde ont laissé l'Arabie tranquille.

Le désert était trop inhospitalier et ses habitants trop mobiles pour des raids organisés d'esclaves de la part des étrangers, et les Arabes eux-mêmes semblaient avoir un sens trop fort de l'unité ethnique pour offrir leurs captifs à la vente à des étrangers à la manière des Africains et des Turcs. Les preuves sont nombreuses dans les traditions classiques et islamiques pour les Grecs, les Syriens, les Perses et autres asservis par les Arabes, ⁹⁸ mais pratiquement aucune pour les esclaves arabes à l'étranger, et aucune pour les exportations Quarashi de cette marchandise. ⁹⁹ En l'absence d'un marché étranger, le commerce des esclaves arabes n'avait pas de grands centres. La création et la distribution de ces esclaves ont eu lieu dans toute la péninsule, et rien ne prouve que La Mecque a joué un rôle plus important dans ce processus que tout autre marché. ¹⁰⁰

11 Autres biens

Selon la liste des professions de l'ashrāf, Sa'd b. Abī Waqqāṣ avait l'habitude d'aiguiser les flèches. ¹⁰¹ Il l'a peut-être fait, mais ce sont les flèches de Yathrib, et non de la Mecque, qui sont proverbiales en poésie. ¹⁰² Un autre Mecquois aurait fabriqué et vendu des idoles. Il n'était probablement pas le seul Mecquois à l'avoir fait, étant donné que chaque maison de La Mecque est supposée en avoir été équipée, et que même les bédouins les achèteraient. ¹⁰³ Mais il est difficile d'imaginer que les Mecquois devaient leur richesse au commerce des idoles. Il n'y a même pas la moindre trace de la vente d'idoles aux pèlerins.

Nous pouvons maintenant résumer. Les Mecquois ont exporté un produit yéménite, le parfum, et plusieurs produits Ḥijāzī: cuir, vêtements, peut-être aussi des chameaux et/ou des ânes, du beurre clarifié et du fromage à l'occasion. Aucune de ces marchandises n'était rare en Syrie, dans la mesure où l'empire byzantin possédait une industrie du parfum, une industrie textile, et un désert syrien où abondaient chameaux, moutons et leurs divers produits.

En outre, on décrit souvent les Mecquois revenant avec des produits identiques ou similaires à ceux qu'ils avaient vendus. A l'exception du parfum yéménite, les produits en question ne semblent pas avoir été d'une qualité supérieure. La plupart de ces marchandises était encombrante. Presque toutes étaient bon marché. Il est possible, voire probable, que la grande part des informations sur lesquelles cette conclusion se base soient fictives ; mais même sans parler d'argent, d'or et de poivre, la tradition est étonnamment unanime sur le *type* de marchandises échangées par les Mecquois. Naturellement, même ce point fondamental pourrait être erroné.

Si c'est le cas, le commerce de la Mecque n'a aucune substance. En dernier ressort, cela pourrait bien s'avérer être la seule conclusion sensée. Mais si on accepte le tableau général dessiné par la tradition, il est

certain que celui auquel nous sommes habitués doit être radicalement révisé. C'est précisément ce que j'essaierai de faire dans ce qui suit.

- 1 Ibn Hishām, *Leben*, p. 547; Wāqidī, *Maghāzā*, i, 197 f.; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, II, 36; Balādhurī, *Ansāb*, I, 374; *Aghānī*, xvii, 324 f. (surtout de Wāqidī); Ya'qūbī, *Ta'rīkh*, II, 73.
- Abū Sufyān est le seul Qurashī mentionné nommément dans le texte de Ibn Isḥāq, et il est aussi présent dans Yaʻqūbī, tout comme dans l'étude des campagnes du Prophète de Wāqidī' (*Maghāzī*, I, 3; contraste avec le récit principal). Mais dans les autres versions, il est évincé par Ṣafwān.
- 3 Wa-hiya 'uzm tijādratihtm. De même, la recension d'Ibn Ḥumayd d'Ibn Isḥāq dans Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. i, p. 1,374, et celle de Muḥammad b. Salama in M. Ḥamīdallāh, ed., *Sīrat Ibn Isḥāq*, no. 500.
- 4 Sprenger, *Leben*, III, 94 et la note; Lammens, "République marchande," pp. 46 f. L'unique exception semble être E. R. Wolf, "The Social Organization of Mecca and the Origins of Islam," p. 333. Wolf était un non-islamiste qui dépendait de Sprenger et Lammens pour ses informations.
- L'argent faisait partie du tribut payé par divers dirigeants arabes aux Assyriens au huitième siècle avant Jésus-Christ. (Rosmarin, "Aribi und Arabien," pp. 8 f.), et Strabon le cite comme l'un des produits originaires d'Arabie que les Nabatéens n'avaient pas à importer (*Geography*, xvi, 4:26). Aussi bien les Gerrhéens que les Nabatéens semblent en avoir été bien pourvus. En 312 av. J.-C., les Nabatéens furent dépouillés de grandes quantités d'argent, de myrrhe et d'encens (Diodore de Sicile, *Bibliotheca*, XIX, 95:3), et en 205 av. J.-C., les Gerrhéens furent forcés de payer un énorme tribut d'argent, d'huile de myrrhe (staktē) et doliban (Polybius, *History*, XIII, 9).
 - 6 Ci-dessus, ch. 2, nn150, 160.
- 7 Țabarī, *Ta'rīkh*, ser. I, p. 984; cf. aussi Lyall, *Mufaḍḍalīyāt*, I, 708 (*ad* cvi, 6), où les lingots sont remplacés par des *āniya*, de la vaisselle.
- 8 Selon Hamdānī, il y avait des mines d'argent dans des parties inconnues de l'Arabie (*Jawharatayn*, p. 142 = 143; Dunlop, "Sources of Gold and Silver," p. 40), et certaines des mines mentionnées sans spécification de contenu en rapport avec la vie du Prophète auraient pu en principe être des mines d'argent. Mais dans la pratique, la plupart d'entre elles semblent avoir été des mines d'or, et celles qui étaient inconnues étaient probablement inconnues parce qu'elles n'étaient pas exploitées.
 - 9 Pour les références, voir ci-dessous, nn43-45.
 - 10 Ainsi, dès Ibn Hishām (*Leben*, p. 547).
- Ils auraient engagé un homme de Bakr b. Wā'il nommé Furāt b. Ḥayyān" (Ibn Isḥāq dans Ibn Hishām, *Leben*, p. 547; de la même manière les autres recensions). Wāqidī, *Maghāzī*, I, 197 f., où le guide est également un étranger à ceux qui ont recours à lui.
- Une histoire exégétique racontée en ad 5:105 décrit une $mawl\bar{a}$ de Quraysh qui se rend en Syrie ou en Ethiopie pour transporter une coupe d'argent $(j\bar{a}m)$, dont on dit parfois qu'elle est incrustée

d'or (plusieurs versions ont été assemblées par 'Ali b. al-Ḥusayn Ibn 'Asākir, *Ta'rīkh madīnat Dimashq*, x, 470 ff. Les principes juridiques autour desquels s'articulent toutes les versions sont bien mis en évidence par Ismā'īl b. 'Umar Ibn Kathīr, *Tafsīr al-qur'ān al-'azim*, II, 111 ff., où deux versions sont discutées). Mais cette coupe est destinée à être offerte au roi, et il n'est bien sûr pas question de prétendre que les Quraysh exportaient régulièrement de l'argenterie sophistiquée.

- 13 Ibn Hishām, *Leben*, p. 469; Ibn Isḥāq ne donne ni lieu, ni nom, ni date. Wāqidī, *Maghāzī*, II, 553 ff.; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, II, 87; cf. aussi Balādhurī, *Ansāb*, I, 377, 398 f. (sans mention du contenu de la caravane).
- Wāqidī ajoute que Mughīra b. Mu'āwiya b. Abī'l-'Āṣ était aussi présent dans une seconde occasion (*Maghāzī*, II, 553).
 - 15 Ibn Hishām, Leben, p. 752; Wāqidī, Maghāzī, ii, 627.
- Dans Wāqidī et Ibn Sa'd, mais pas dans Balādhurī, qui se contente de mentionner d'autres a'yān.
- Balādhurī, *Ansāb*, I, 363. Il y a aussi plusieurs variantes de cette histoire : c'est le jour de Hunayn (où les Hawāzin ont été vaincus) que le Prophète a demandé à Ṣafwān b. Umayya de lui prêter de l'argent (ou des cottes de mailles). (Aḥmad Ibn Ḥanbal, *al-Musnad*, VI, 465); cela se passe à La Mecque (Ṭabarī, *Taʾrīkh*, ser. 3, p. 2,357); c'est lorsque Ḥuwayṭib b. ʿAbd al-ʿUzzā s'est converti que le Prophète lui demanda un prêt; Ḥuwayṭib participa plus tard à la bataille de Ḥunayn (Ṭabarī, *Taʾrīkh*, ser. 3, p. 2,329); et ainsi de suite.
- Wāqidī, *Maghāzī*, II, 944 ff.; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, II, 152 f. L'histoire est familière dans d'autres sources, aussi, mais sans l'argent (et l'argent n'était pas inclus dans tous les butins distribués).
- Wāqidī, *Maghāzī*, I, 198. Zubayr b. Bakkār, *al-Akhbār al-muwaffaqiyyāt*, p. 625. Cité du *Muwaffaqiyyāt* par Ibn Ḥajar, Iṣāba, III, 12, no. 2,811, s.v. Zinbā b. Sallāma, et résumé sans mention de l'or dans 'Alī b. Muḥammad al-Māwardī, *A'lām al-nubuwwa*, p. 194, où *l'isnād* remonte à Kalbī. Une version légèrement différente est donnée dans Abū'l-Baqā' Hibatallāh, *al-Manāqib al-mazyadiyya*, fols. 11a-b.
- "Une caravane de Quraysh se rendant sans or en Syrie pour faire du commerce impossible!" comme s'exclame Zinbā', l'agent des douanes, dans le récit de Abū'l-Baqā' (*Manāqib*, fol. 11b).
- Les sources classiques localisent généralement les régions aurifères du sud de l'Arabie, voir Agatharchide, §§ 95 ff.; Pline, *Natural History*, vi, 161; von Wissmann, "Ōphīr und Ḥawīla." Mais Glaser conjecture que l'or exporté de Ommana et Apologos (Ubulla) dans le *Periplus*, § 36, provenait de Yamāma (*Skizze*, II, 350, avec référence à Hāmdanī).
- 22 Cf. Hamdānī, *Jawharatayn*, pp. 137 ff. = 136 ff.; Dunlop, "Sources of Gold and Silver," pp. 37 f.; Aḥmad b. Abī Yaʻqūb al-Yaʻqūbī, *Kitāb al-buldān*, pp. 316 f. = *Les pays*, pp. 154 f.; Wohaibi, *The Northern Hijaz*, pp. 160, 293. L'or que divers souverains arabes payaient aux rois assyriens provenait

probablement aussi de l'extrémité nord de la péninsule (Rosmarin, "Aribi und Arabien," pp. 8 f.), comme peut-être aussi celui des Nabatéens (Strabon, *Geography*, xvi, 4:26).

- "Ceux qui ont des informations sur La Mecque disent qu'à al-'Ayr et al-'Ayrah, deux montagnes surplombant La Mecque, il y a une mine[d'or]" (Hamdānī dans Dunlop, "Sources of Gold and Silver," p. 37; *id.*, *Jawharatayn*, p. 137 = 136). Mais il ne semble pas y avoir eu de montagnes portant ces noms à La Mecque. C'est à Médine que l'on suppose qu'il y a eu une montagne, ou deux, appelées 'Ayr (Yāqūt, *Buldān*, III, 751 f., *s.v.*; Abū 'Ubayd 'Abdallāh b. 'Abd al-'Azīz al-Bakrī, *Mu'jam mā ista'jam*, pp. 688 f., *s.v.*). Même cette affirmation, cependant, est problématique. 'Ayr et Thawr sont mentionnés dans une tradition sur le *taḥrīm* de Médine. Mais les Médinois eux-même niaient qu'il existe une montagne du nom de Thawr à Médine, et Muṣʿab (al-Zubayrī?) niait aussi qu'il en existe une s'appelant 'Ayr (Bakrī, *Mu'jam*, pp. 222 f., *s.v.* Thawr).
- 24 Ḥajjāj b. ʻIlāt: Ibn Isḥāq dans la recension de Muḥammad b. Salama (Ḥamīdallāh, *Sīra*, no. 495) et celle utilisée par Yāqūt (*Buldān*, I, 498 f., *s.v.* Buḥrān), mais pas dans celle de Ibn Hishām (*Leben*, p. 544) ni Ibn Ḥumayd (Ṭabarī, *Taʾrīkh*, ser. 1, p. 1,368). Les raids: Ibn Hishām, *Leben*, p. 544; Wāqidī, *Maghāzī*, I, 3, 196 f.
- Wāqidī, *Maghāzī*, II, 702 ff., (cf. I, 96); pareillement Ibn Sa'd, Ṭabaqāt, IV, 269 f. (avec des lacunes); 'Alī b. al-Ḥusayn Ibn 'Asākir, *Tahdhīb Ta'rīkh Dimashq al-kabīr*, Iv, 48. Ibn Isḥāq connaissait aussi une version moins élaborée de cette histoire (cf. Ibn Hishām, *Leben*, pp. 770 f., où il prête des sommes d'argent d'origine non spécifiée au Mecquois).
- Wohaibi, *The Northern Hiaz*, p. 133, cf. p. 71 (qui corrige Mas'ūdī, dont la confusion est provoquée par Wāqidī). Il est à présumer que Wāqidī pensait qu'une mine appartenant à Sulamī devait être Ma'din B. Sulaym. D'autres pensaient que les mines de Sulamī mines produisaient de l'argent (Ibn Hanbal, *Musnad*, v, 430; cf. Lammens, *Mecque*, p. 291). Ibn Sa'd, *Tabaqāt*, III, 213.
- 27 Balādhurī, *Futūḥ*, pp. I 3 f.; 'Alī b. Aḥmad Ibn Ḥazm, *Jamharat ansāb al-'arab*, p. 201; Yāqūt, *Buldān*, Iv, 33, *s.v.* al-Qabaliyya; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, III, 213.
- Wāqidī, Maghāzī, I, 27 f. (l'or étant évalué aussi bien en termes de mithqāls et de dīnārs); Abū'l-Baqā', Manāqib, fols. 11a-b, où l'on explique que les Ghassānides "avait l'habitude de prendre une partie de l'or que les marchands avaient avec eux" (kānū ya'khudhūna shay'an mimmā yakūnu ma'a'l-tujjār min al-dhahab); en d'autres termes, on présume que les marchands de toutes sortes en transportaient. Tout le monde le fait dans la caravane Qurashī: un marchand choisit de l'enterrer plutôt que de l faire avaler par un chameau à l'instar de 'Umar et d'autres. Il est ainsi permis de supposer que les quantités étaient minimes et réparties entre les individus : l'or n'était pas ce que transportait la caravane en tant que telle. L'importance de l'exclamation citée plus haut, n20, est clairement, "comment pourraient-ils s'engager dans des transactions commerciales sans monnaie" plutôt que "qu'est-ce qu'ils apportent pour vendre si ce n'est de l'or ?"
- Ailleurs aussi, on tient pour acquis que les Mecquois payent leurs achats en lingots. Ainsi, 'Abbās est-il réputé avoir emporté vingt onces d'or avec lui lorsqu'il s'est rendu à Badr, avec l'intention de

les dépenser en nourriture pour son peuple ; et Abū Bakr achète pour Bilāl la quantité d'un *rațl* d'or ('Alī b. Aḥmad al-Wāḥidī, *Asbāb al-nuzūl*, pp. 180, 337).

- 30 Cf. ci-dessous, nn43-45 et Miller, *Spice Trade*, p. 199.
- 31 Marzūqī, *Azmina*, II, 164; comparer avec les versions parallèles mais plus brèves dans Yaʻqūbī, *Ta'rīkh*, I, 314 (cité ci-dessus, ch. 2 n59); Abū'l-ʻAbbās Aḥmad al-Qalqashandī, *Ṣubḥ al-aʻshā*, I, 411; et Abū Ḥayyān al-Tawhīdī, *Kitāb al-imtāʻ wa'l-mu'ānasa*, I, 84.
- 32 Lyall, *Mufaḍḍalīyāt*, I, 708 (*ad* cvi, 6). Aden versait sa dîme au Perse Abnā' (cf. les références à Marzūqī et Ya'qūbī dans la note précédente et Ibn Ḥabīb, *Muḥabbar*, p. 266).
 - 33 Cf. ci-dessous, ch. 5, pp. 122 f.
- On 'Abd al-Muṭṭalib, Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. I, p. 1,162. Sur la mère de 'Abdallāh b. Abī-Rabī'a, *Aghānī*, I, 69 f.; Wāqidī, *Maghāzī*, I, 89; Balāhurī, *Ansāb*, I, 298 f.; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, VIII, 300. Pour d'autres femmes qui vendaient du parfum à Medina à l'époque du Prophète, voir Ibn al-Athīr, *Usd*, v, 432, 548 f.; Ibn Ḥajar, *Iṣāba*, VIII, 56, 191, nos. 314, 1014, *s.vv.* al-Ḥawlā' et Mulayka wālida al-Sā'ib b. al-Aqra'. Sur Abū Ṭalib, Ibn Rusta, *A'lāq*, p. 215; Ibn Qutayba, *Ma'ārif*, p.249.
- Sur 'Amr b. al-'Āṣ, Muḥammad b. Yūsuf al-Kindī, *The Governors and Judges of Egypt*, pp. 6 f. Sur Hakam b. Abī'l-'Āṣ, *Aghānī*, XVII, p. 369. La version parallèle dans F. Schulthess, ed. et tr., *Der Dîwân des arabischen Dichters Ḥâtim Ṭej*, p. 29 = 48 f. (*ad* no. XLVIII), ne mentionne pas s'il avait l'intention de vendre à Hīra; mais les deux versions narrent qu'il avait du *tīb* avec lui avec lequel il *tayyaba* ses hôtes après le repas qu'il reçoit sur son chemin. Il s'agissait vraisemblablement d'encens plutôt que de parfum, mais en tout état de cause, il s'agit à nouveau d'un produit fini. Sur la femme de 'Umar, Ṭabarī, *Ta'rīkh*, ser. I, p.2,823.
 - 36 Miller, *Spice Trade*, pp. 199 f.
- 37 Wāḥidī, Asbāb, p. 208 (ad 15:87); Muḥammad b. Aḥmad al-Qurṭubī, al-Jāmīʻ li-aḥkām al-qurʾān, x, 56 (les deux étant rapportés pour la première fois par Kister, "Some Reports," p. 77n). Il s'agit d'une invention exégétique grossière sur laquelle je reviendrai dans le dernier chapitre, mais les Juifs sont également présentés comme des commerçants de parfum (quelle que soit leur origine) dans Qays b. al-Khaṭīm, Dīwān, VII, 4f.
- 38 Cf. *Aghānī*, XXII, 38, où un marchand vend du *'itr* et du *burr* à Médine, précisément les deux marchandises que Abū Ṭālib est dit avoir traitées (ci-dessus, n34).
- Gf. ci-dessus, ch. 3 n1. De plus, il n'y a pas de référence aux importations de parfums de la Mecque en provenance de Syrie, sauf si l'on considère que *latīma* désigne les parfums aromatiques, auquel cas ces importations auraient été monnaie courante (cf. Fraenkel, *Fremdwörter*, p. 176). Wāqidī savait que *latīma* pourrait signifier 'itr en particulier, mais il savait aussi qu'il pouvait signifier *tijāra* en général (*Maghāzī*, I, 32), et les sources semblent souvent utiliser le mot dans ce sens général.
- Sa présence y est requise à des fins prédictives, et le mode de prédiction semble être persan (il est désigné par une boule comme le futur souverain de l'Egypte, comparez avec Nöldeke, *Geschichte*,

- p. 29). Lammens l'a également rejeté, bien que ce soit son unique preuve en faveur du commerce Mecquois des épices (cf. "République marchande," p. 47 et a note afférente).
 - 41 Cf. ci dessous, ch. 5, pp. 118 f. * * *
- D'après Aghānī, XXIV, 62, les Perses ont même exporté du parfum au Yémen: Kisrā envoya un carvanes chargée d'*iṭr* entre autres choses à Bādhām, son gouverneur du Yemen. Mais il s'agit simplement d'une des nombreuses versions de la même histoire, le Kisrā en question étant tantôt Anūshirwān et tantôt Parwīz, et la caravane allant un fois au Yémen ou en revenant. En ce qui concerne Hakam, voir les références ci-dessus, n35.
- 43 Ibn Ḥabīb, *Munammaq*, p. 32; Ismāʻīl b. al-Qāsim al-Qālī, *Kitāb dhayl al-amālī* wa 'Inawādir, p. 199; Ya 'qūbī, *Ta 'rīkh*, I, 280 f.; cf. Kister, "Mecca and Tamīm," p. 250. C'est Ibn Ḥabīb qui identifie l'histoire comme remontant à Ibn al-Kalbī. Elle est reproduite, résumée et mentionnée dans de nombreuses autres sources, mais généralement sans spécification des marchandises concernées.
- 44 Muḥammad b. Aḥmad al-Fāsī, *Shifāʾ al-gharām bi-akhbār al-balad al-ḥarām*, p. 143; Abūʾl-Baqāʾ, *Manāqib*, fol. 10b, où la chaîne dʾ*isnād* remonte à ʿUrwa b. al-Zubayr. La date est fixée par la référence à la conquête persane du Yémen. Ibn Saʿd suggère également que les biens en question ont été considérés comme ayant de la valeur, *Ṭabaqāt*, VIII, 252, où Abū Bakr divorce de Qutayla, lui donnant des présents de *qaraz*, beurre clarifié et de raisins.
- 45 Ibn Hishām, *Leben*, p. 218; cf. Balādhurī, *Ansāb*, I, 232. 46 Ibn Hishām, *Leben*, p. 716; Wāqidī, *Maghāzī*, II, 742.
- 47 Muḥammad b. al-Hasan al-Shaybānī, *al*-Kasb, pp. 36, 41. lbn Rusta, A'lāq, p. 215; Ibn Qutayba, *Ma'ārif* p. 250 (tous deux au sujet des professions de l'*ashrāf*); A. Khan, "The Tanning Cottage Industry in Pre-Islamic Arabia," pp. 91 f.
 - 48 Kindī, Governors, p. 7.
- 49 Ibn al-Athīr, *Usd*, III, 315. La version citée dans 'Abd al-Razzāq b. Hammām al Ṣan'ānī, *al-Muṣannaf*, VI, no. 10,411, omet cependant, omet le grain et la farine et donc la preuve du commerce extérieur; et celles dans Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, III, 125 f., lui font vendre des biens non specifies sur le marché de Médine et revenir avec du *samn* de l'*aqiṭ* qu'il a *gagnés* (pareillement Muḥammad b. Ismā'īl al-Bukhārī, *Le recueil des traditions mahométanes*, III, 50).
- 50 Ibn Hishām, *Leben*, p. 424; Wāqidī, *Maghāzī*, 1, 16; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, II, 11; Wāḥidī, *Asbāb*, p. 47. Au sujet de l'industrie du cuir, cf. Lammens, *Ṭāif*, p. 226; Khan, "Cottage Industry," pp. 92 f. Les deux auteurs ont tendance à traiter les informations des géographes médiévaux comme des informations sur l'Arabie préislamique; mais le cuir Tā'ifi apparaît déjà comme un produit très apprécié dans Ibn Ḥabīb, *Munammaq*, p. 73.
- Balādhurī, *Ansāb*, 1, 49. Quṣayy a hérité de l'argent parce que l'étranger mourut sans héritier; dans la version de Lammens, il l'a confisqué (*Mecque*, p. 140).
 - Khan, "Cottage Industry," pp. 91 f.

- 53 Sprenger, *Leben*, pp. 94 f. L'auteur anonyme cité est Ibn al-Mujāwīr.
- Marzūqī, *Azmina*, II, 163. Il semble inutile de supposer avec Serjeant que *udum* pourrait signifier ici "tout ce dans quoi on trempe le pain" et donc être une référence aux épices (R. B. Serjeant, "Hūd and Other Pre-Islamic Prophets of Ḥaḍramawt," p. 125).
 - Qalqashandī, Şubḥ, I, 411.
- Balādhurī, *Ansāb*, I, 101. Le récit parallèle dans *Aghānī*, XXII, 57, mentionne les même marchandises, mais ne sécifie pas s'ils étaient yéménites, et donc Lammens a opté pour Tā'if comme provenance du cuir (cf. *Tāif* p. 228).
 - 57 Khan, "Cottage Industry," pp. 93 ff. Cf. aussi Jāḥiz, *Tijāra*, pp. 34 f. = § 15.
- Cf. Ibn al-Mujāwir, *Descriptio*, 1, 13; Dīnawarī, *Monograph Section*, nos. 413 ff., sur le tannage en Arabie; et notez comme l'histoire dans Balādhurī, *Ansāb*, 118, tient pour acquis que les gens collecteraient là bas du *qaraẓ*. Le cuir était tanné et/ou vendu à 'Ukāz (cf. Ṭirimmāḥ, iv, 25 dans F. Krenkow, ed. et tr., *The Poems of Ṭufail Ibn 'Auf al-Ghanawī and at-Ṭirimmāḥ Ibn Ḥakīm at-Tā 'yī*; Yāqūt, Buldān, III, 704 f., *s.v.* 'Ukāz). Et le tribute payé par les Arabes au Nu'mān de Ḥīra incluait du cuir selon Fraenkel (*Fremdwörter*, p. 178; mais la référence est erronnée).
- J.-B. Chabot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pp. 29 f. Ci-dessus, ch. 2 n74; Great Britain, Foreign Office, *Arabia*, p. 68, où les cuirs et peaux sont identifiés comme la source de richesse la plus importante dans la région à partir de Jabal Shammar vers le nord.
 - Lammens, *Ṭāif*, p. 227; Khan, "Cottage Industry," pp. 85f.
- C'et probablement pourquoi le Nu'mān achetait du cuir Yemeni plutôt que les prouits locaux à 'Ukāz (ci-dessus, n56). De même, le gouverneur persan du Yémen incluait des articles en cuir tels que des ceintures ornementales dans l'hommage destiné au roi persan, alors que 'Uthmān b. al-Ḥuwayrith ne pouvait penser à rien de plus sophistiqué que du *qaraz* et des peaux non tannées à destination des Byzantins (*Aghānī*, XVII, 318; cf. Lyall, *Mufaḍḍalīyāt*, i, 708; above, n44).
 - 62 Above, n43.
 - Watt, Muḥammad at Mecca, p. 4.
 - 64 Ci-dessus, n43.
- 65 Min udum al-Ḥijāz wa-thiyābihi. Tout comme Ibn Ḥabīb, Qālī, et Ya'qūbī. Il est présenté commme yéménite par M. Hamīdallāh, "Al-īlāf, ou les rapports économico-diplomatiques de la Mecque pré-islamique," p. 299, et, d'après lui, Baldry, *Textiles in Yemen*, p. 7.
 - 66 Aghānī, I, 310.
- Jones, "Asian Trade," p. 6; *id.*, "Economic Life," p. 166. Notez également que le traité entre le Prophète et les Juifs de Maqnā exigeait que ces derniers paient un quart de ce que leurs femmes filaient (Balādhurī, *Futūh*, p. 60).
 - Foreign Office, Arabia, p. 75.

- 69 Aghānī, XVII, 123. La beauté du *thiyāb al-Rūm* était proverbiale à des époques plus tardives (Tha'ālibī, *Thimār*, p. 535).
- Ibn Ḥanbal, *Musnad*, IV, 75. Lammens prétend que 'Uqba b. Abī Mu'ayt avait passé 10 ans à Ṣaffūriyya, mais c'est inexact. L'hitoire à laquelle il se réfère est celle de Umayya (et pas 'Uqba) qui a passé quelques 10 années quelque part en Syrie (en Jordanie, si l'on en croit Abū'l-Baqā', *Manāqib*, fol. 12a), où il a adopté l'enfant que sa fille esclave a eu avec un Juif de Saffūriyya; ce Juif était donc le véritable grand-père d'Uqba (Lammens, *Mecque*, p.119; Ibn Qutayba, *Ma'ārif*, p. 139; Bakrī, Mu'jam, p. 609, *s.v.* Saffūriyya, les deux dans Ibn al-Kalbī; cf. aussi Ibn Ḥabīb, *Munammaq*, pp. 106f.).
 - 71 Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, III, 215.
- Voir les références données ci-dessus, n37. I. Goldziher, ed., "Der Dîwân des Garwal b. Aus al-Ḥute j'a," p. 185 (ad II, 3). Le manteau Fadak d'Abū Bakr's Fadak a vraisemblablment été réalisé ou vendu par de Juifs (Ibn Hishām, *Leben*, p. 985); et pas moins de 1 500 vêtements et 20 balles de tissu yéménite furent trouvés à Khaybar lors de sa conquête par Muḥammad (Wāqidī, *Maghāzī*, n, 664).
- 73 Jacob, *Beduinenleben*, p. 149; Țirimmāh, IV, 28; Balādhurī, *Ansāb*, I, 100; *id., Futūth*, p. 47. Lammens, *Mecque*, p. 300.74 Ci-dessus, ch. 3 n177.
- 75 Cf. Balādhurī, *Ansāb*, I, 507 f., au sujet des vêtements du Prophète; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, I, 327; Lammens, *Mecque*, p. 299n; *id.*, *Fātima et les filles de Mahomet*, p. 70. Ibn Ḥanbal, *Musnad*, IV, 352.
 - 76 Ci-dessus, ch. 3, n159.
 - 77 'Amr b. Baḥr al-Jāḥiz, Rasā 'il, p. 70; Tha 'ālibī, Thimār, p. 116.
 - 78 Voir la référence donnée ci-dessus, n69.
 - 79 Ibn Hishām, Leben, p. 707.
 - Voir les références données ci-dessus, nn44, 49.
 - 80 Ibn Kathīr, *Bidāya*, II, 218.
 - 82 Shaybānī, *Kasb*, p. 41.
 - Ibn Qutayba, *Ma'ārif*, p. 2500; cf. Ibn Rusta, *A'lāq*, p. 215.
- Lammens, *Mecque*, p. 289; *id.*, "République marchande," p. 46 (avec référence à son *Ṭāif*); *id.*, *Ṭāif*, p. 148 (sans références). L'affirmation selon laquelle les raisins secs sont souvent mentionnés parmi les marchandises transportées par les caravanes Qurashī est quelque peu exagérée.
 - Voir la référence ci-dessus, n50.
- 86 Ibn Rusta, *A'lāq*, p. 215; cf. *Aghānī*, XIV, 223, où le fait qu'il a épousé la fille d'un Thaqafī s'explique par son intérêt pour les raisins secs. Ibn Hishām, *Leben*, P. 590.
- 87 Diḥya b. Khalīfa, par exemple, offer au Prophète des raisins, des dates et des figues de Syrie (Ibn Ḥabīb, *Munammaq*, p. 28). Mais ailleurs le *zabīb* importé de Syrie est une coquille du mot *zayt* (cf. par exemple Bukhārī, *Recueil*, II, 45 f.).

- Cf. ci-dessus, n50. Ibn Rusta, A'lāq, p. 215; Ibn Qutayba, Ma'ārif, pp. 249 f.
- 89 Cf. Ibn Ḥabīb, *Munammaq*, p. 73, où Abraha est régalé de ces trois produits à son arrivée là-bas.
 - 90 Cf. Jacob, *Beduinenleben*, pp. 96 ff.; Fraenkel, *Fremdwörter*, p. 157.
- 91 Ibn Hishām, *Leben*, p. 136; Wāqidī, *Maghāzī*, II, 716. Comparez aussi la prononciation oraculaire citée dans *Aghānī*, XXII, 110; Azraqī, *Makka*, pp. 54 f.
- De nombreuses attestations sont données par Goldziher, "Ḥuṭej'a," p. 185 (ad II, 3); cf. aussi Lyall, Mufaḍḍalīyāt, LV, 10 et la note de Lyall's à ce sujet (Marchands de vin juifs du Golan). Les négociants en vins d'Adhriʿāt et de Wādī Jadar mentionnés par Abū Dhu'ayb al-Hudhalī étaient chrétiens (J. Hell, ed. et tr., Neue Hudailiten-Diwane, vol. i, IX, 11).
- 93 Ibn al-Athīr, *Usd*, Iv, 258; Ibn Ḥajar, *Iṣāba*, III, 67 f., no. 3,097, *s.v.* Sirāj al-Tamīmī; cf. aussi Ibn Ḥanbal, *Musnad*, n, 132, ult.
 - 94 Ibn Qutayba, *Ma'ārif*, p. 250; Ibn Rusta, *A'lāq*, p. 215; Mas'ūdī, *Murūj*, IV, 153 f.
- La prostitution des filles esclaves se pratiquait à Dūmat al-Jandal (Ibn Ḥabīb, *Muḥabbar*, p. 264). Elle est aussi attestée pour Aden (Ibn al-Mujāwir, *Descriptio*, I, 7, selon lui ce sont les femmes de La Mecque qui ont pratiqué la même chose dans le passé.). La praique est inconnue du biographe de Abdallāh's dans le *Aghānī*, VIII, 327 ff., et tout autant de Ibn Ḥabīb, *Munammaq*, pp. 171 ff., et Ibn Kathīr, *Bidāya*, VIII, 217 f.
 - 96 Cf. ci-dessus, ch. 3, no. 22.
 - J.G.L. Kosegarten, ed., Carmina Hudsailitarum, p. 116 (ad LVIII); cf. Aghānī, IV, 226.
- 98 Cf. *Periplus*, § 20 (si vous faite snaufrage il vous réduisent en esclavage); J. B. Segal, "Arabs in Syriac Literature before the Rise of Islam," pp. 102 f. (Malkā, un moine de Nisibe, rendu esclave); H. Lammens, L' *Arabie occidentale avant l'hégire*, p. 19 (Grecs, Coptes et autres esclaves d'origine Byzantine); Ibn Hishām, *Leben*, pp. 139 f.; Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, III, 85; Balādhurī, *Ansāb*, I, 47 (esclaves Perses).
- Un esclave arabe a été capturé à Naupactos au deuxième siècle avant Jésus-Christ (R. Dareste, B. Haussoullier, and T. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques greques*, II, 286). Șuhayb al-Rūmīi, prétendument arabe, était esclave à Byzance à la veille de la montée de l'islam (Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, mI, 226). Ce quenous avons de plus proche de l'exportation Qurashī concerne la vente par le Prophète de captives Juives en Syrie (ci-dessous, ch. 7 n5).
- Si le prisonnier de guerre Hudhalī n'avait pas été capturé près de La Mecque, il aurait pu être vendu à 'Ukāz (cf. ci-dessous, ch. 7 n45). C'est Kalbīs qui a vendu Ṣuhayb al-Rūmī à un Mecquois, et non l'inverse (Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, III, 226). C'est aussi Kalbīs qui a vendu Salmān al-Fārisī à un juif de Wādī'l-Qurā, qui l'a transmis à un juif de Yathrib (Ibn Hishām, *Leben*, pp. 139 f.).
- 101 Ibn Rusta, *A'laq*, p. 215; Ibn Qutayba, *Ma'ārif*, p. 249. D'autres *ashrāf* Qurashī étaient bouchers, forgerons, et ainsi de suite, nous dit-on, et toutes ces informations sont clairement sans valeur.

- 102 Voir par exemple Țirimmāh, XLVIIII, 32; Țufayl, I, 57; 'Amr b. Qamī'a, *Poems*, XIII, 27; A. A. Bevan, ed., *The Naķā'iḍ of Jarīr and al-Farazdaķ*, cv, 57.
 - Wāqidī, II, 870 f.; partiellement reproduit dans Azraqī, *Makka*, p.78.
 - 10 Où les mecquois exerçaient-ils leur activité?
 - 11 Ce que le commerce mecquois n'était pas
 - 12 Ce que le commerce mecquois a pu être
 - 13 Le Sanctuaire et le commerce mecquois
 - **III Conclusions**
 - 14 Les sources
 - 15 La montée de l'Islam

Appendices

- 1. La provenance de la cannelle classique
- 2. Calamus
- 3. L'éthymologie et le sens original de Aloē